



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

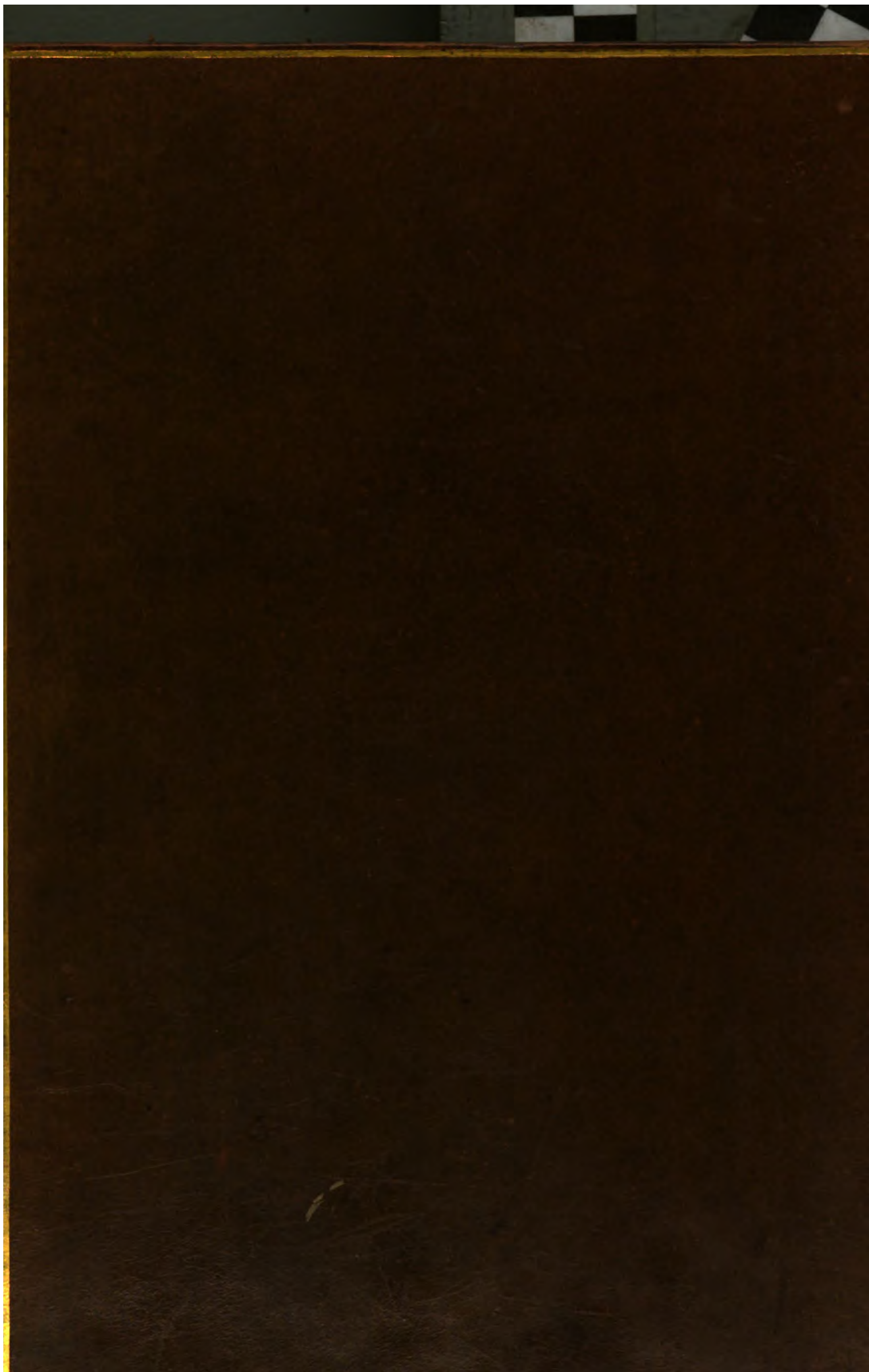
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

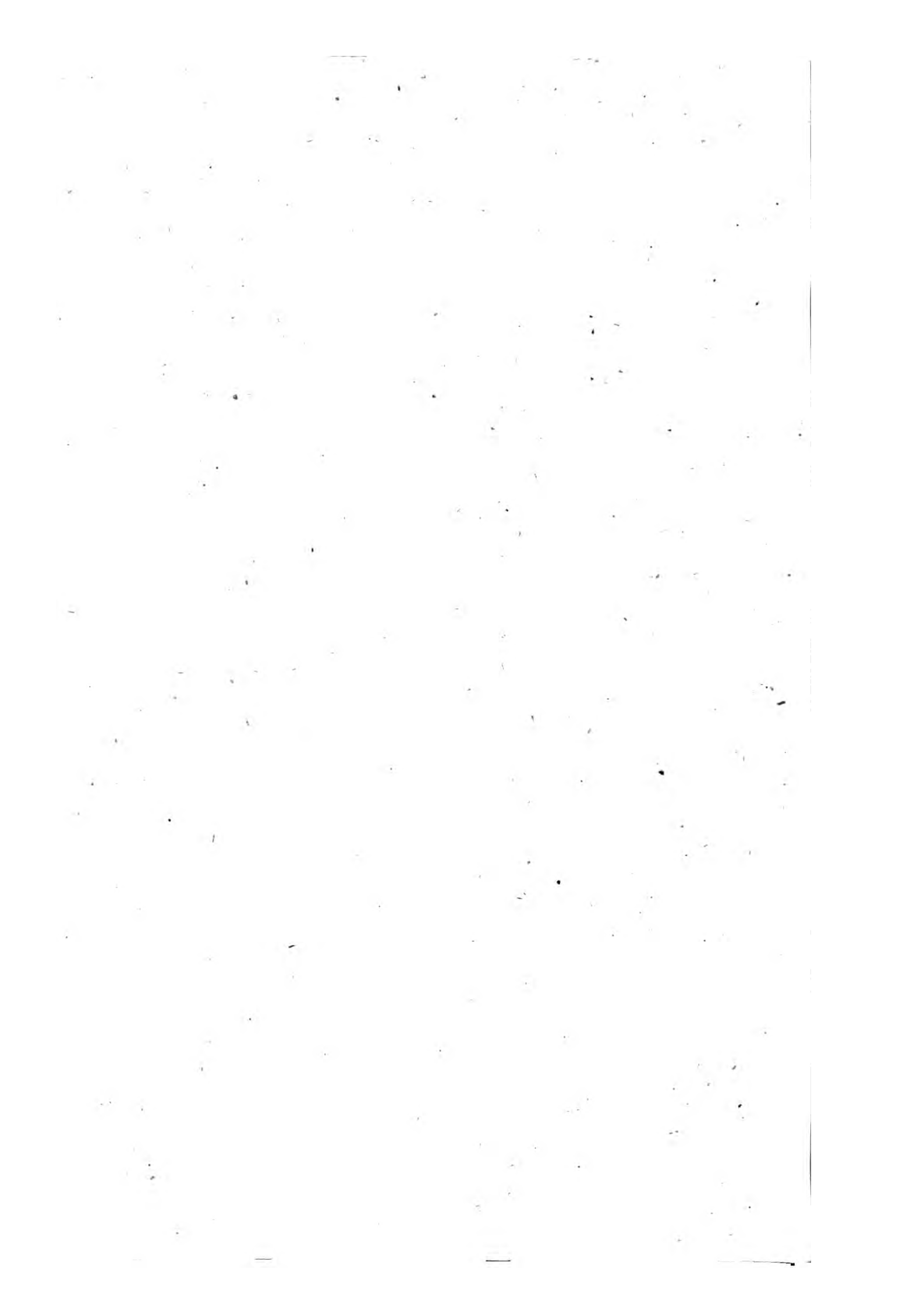


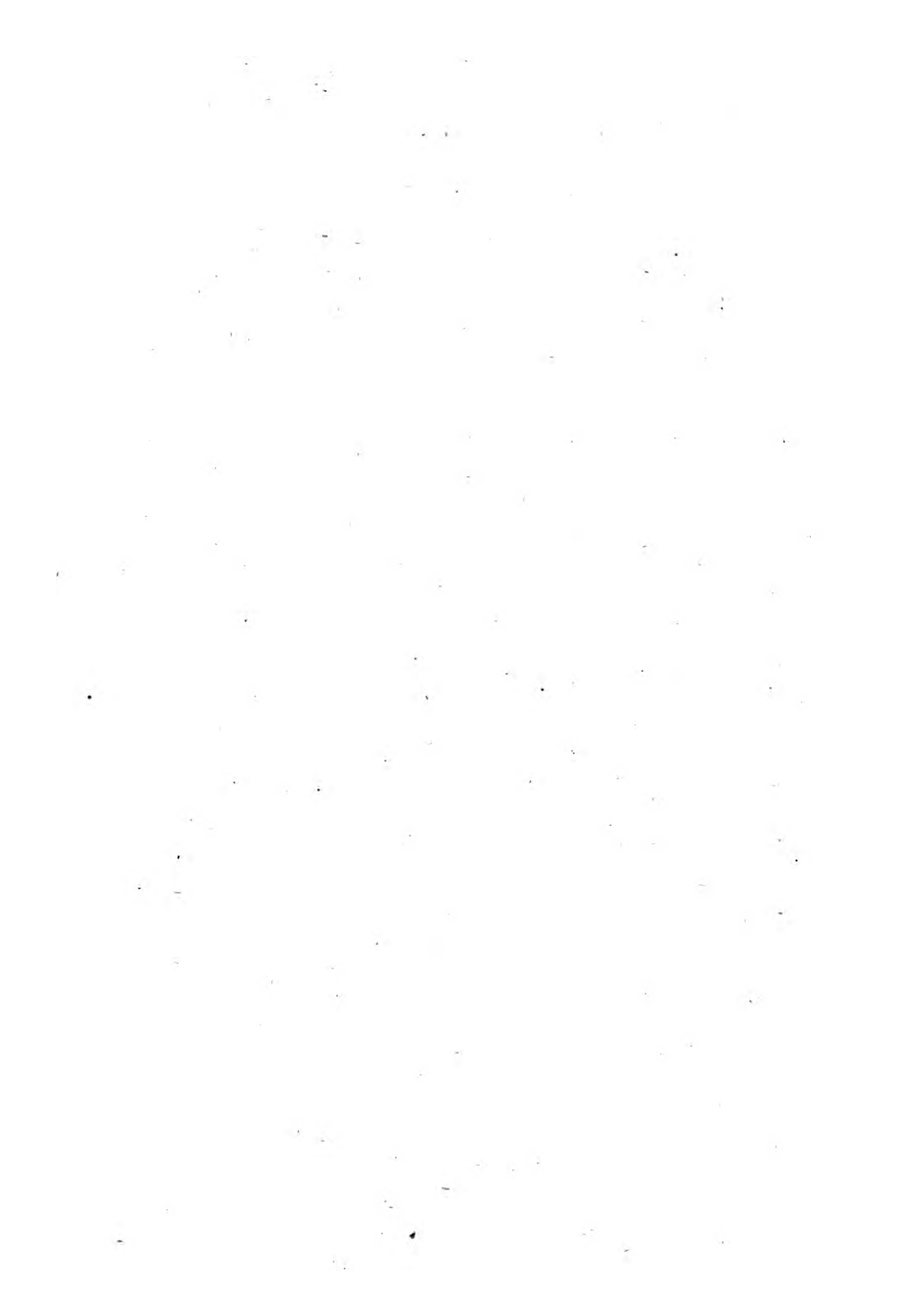


~~FF 65 (Faint)~~



VI. 1785/2 (65)







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

TOME SOIXANTE-CINQUIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



LETTRES

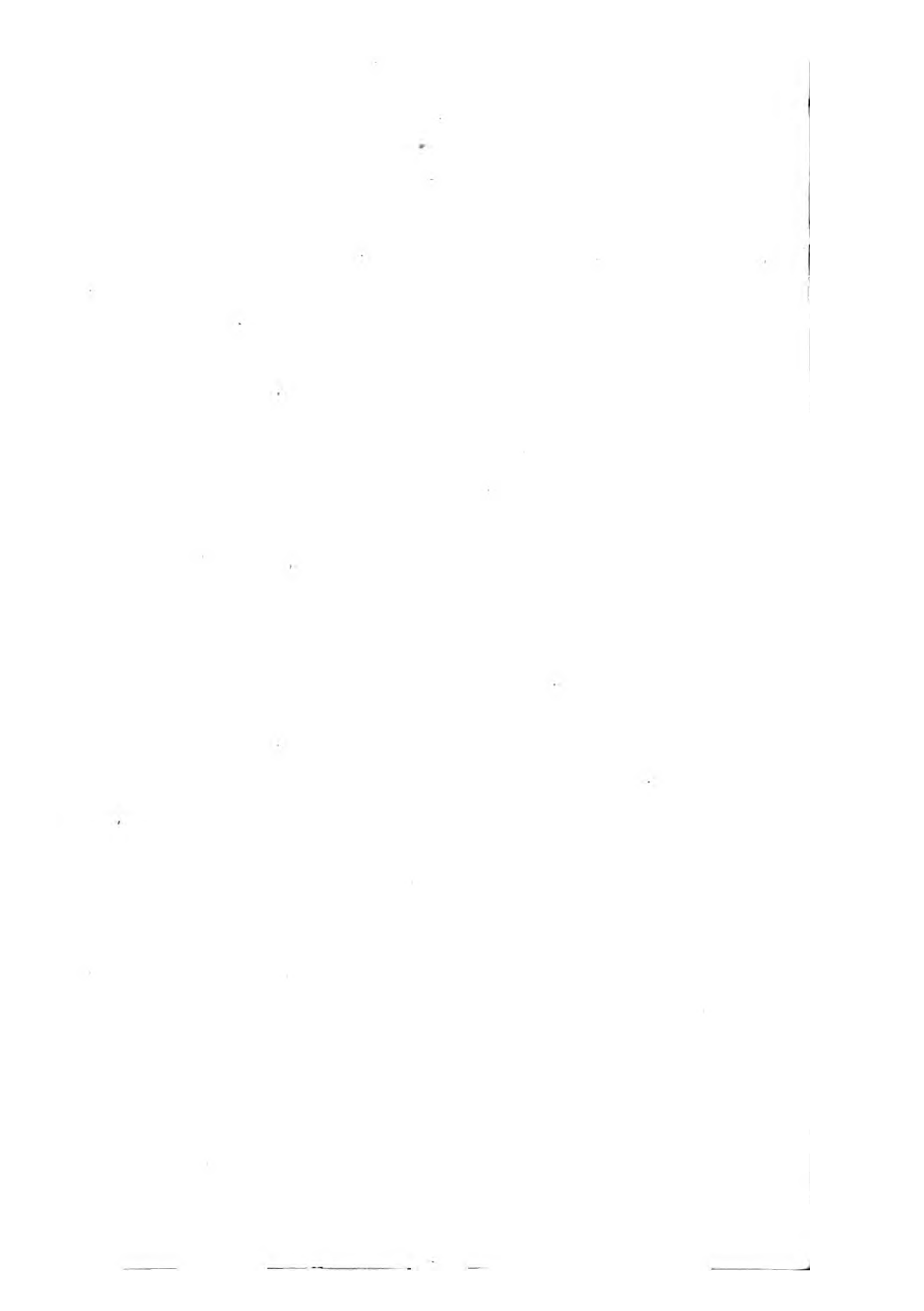
DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. A



LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
DU ROI DE PRUSSE.

A Charlotembourg, le 6 juin.

MON CHER AMI,

MON fort est changé, et j'ai assisté aux derniers —
momens d'un roi, à son agonie, à sa mort. En par- 1740.
venant à la royauté, je n'avais pas besoin assurément
de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des
grandeurs humaines.

J'avais projeté un petit ouvrage de métaphysique,
il s'est changé en un ouvrage de politique. Je croyais
jouer avec l'aimable *Voltaire*, et il me faut escrimer
avec *Machiavel* (1). Enfin, mon cher *Voltaire*, nous ne
sommes point maîtres de notre sort. Le tourbillon

(1) On voit par la lettre suivante que le roi désigne ici le cardinal de
Fleuri.

4 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— des événemens nous entraîne ; et il faut se laisser
1740. entraîner. Ne voyez en moi , je vous prie , qu'un
citoyen zélé , un philosophe un peu sceptique , mais
un ami véritablement fidèle. Pour Dieu , ne m'écrivez
qu'en homme , et méprisez avec moi les titres , les
noms , et tout l'éclat extérieur.

Jusqu'à présent il me reste à peine le temps de me
reconnaître ; j'ai des occupations infinies : je m'en
donne encore de surplus ; mais malgré tout ce travail ,
il me reste toujours du temps assez pour admirer vos
ouvrages et pour puiser chez vous des instructions et
des délassemens.

Assurez la Marquise de mon estime. Je l'admire
autant que ses vastes connaissances et la rare capacité
de son esprit le méritent.

Adieu , mon cher *Voltaire* , si je vis je vous verrai ,
et même dès cette année. Aimez-moi toujours , et
soyez toujours sincère avec votre ami

FÉDÉRIC.

L E T T R E I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 juin.

SIRE ,

SI votre fort est changé , votre belle ame ne l'est
pas ; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope ,
et les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je
me livre à présent à la joie avec tout le monde.

Grâce au ciel , votre Majesté a déjà rempli presque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé , et dans vos Etats et dans l'Europe. Un résident de l'empereur difait dans la dernière guerre au cardinal de *Fleuri* : Monseigneur , les Français sont bien aimables , mais ils sont tous Turcs. L'envoyé de votre Majesté peut dire à présent , les Français sont tous Prussiens. — 1740.

Le marquis d'*Argenson* , conseiller d'Etat du roi de France , ami de M. de *Valori* , et homme d'un vrai mérite avec qui je me suis entretenu souvent à Paris de votre majesté , m'écrit du 13 que M. de *Valori* s'exprime avec lui dans ces propres mots : *Il commence son règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté de cœur ; justice qu'il rend au défunt ; tendresse pour ses sujets.* Je ne fais mention de cet extrait à votre Majesté que parce que je suis sûr que cela a été écrit d'abondance de cœur et qu'il m'est revenu de même. Je ne connais point M. de *Valori* , et votre Majesté fait que je ne devais pas compter sur ses bonnes grâces ; cependant puisqu'il pense comme moi et qu'il vous rend tant de justice , je suis bien aise de la lui rendre.

Le ministre qui gouverne le pays où je suis , me difait : Nous verrons s'il renverra tout d'un coup les géans inutiles qui ont fait tant crier ; et moi je lui répondis : il ne fera rien précipitamment. Il ne montrera point un dessein marqué de condamner les fautes qu'a pu faire son prédécesseur , il se contentera de les réparer avec le temps. Daignez donc avouer , grand Roi , que j'ai bien deviné.

Votre Majesté m'ordonne de songer en lui écrivant moins au roi qu'à l'homme. C'est un ordre bien

6 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— 1740. selon mon cœur. Je ne fais comment m'y prendre avec un roi , mais je suis bien à mon aise avec un homme véritable , avec un homme qui a dans sa tête et dans son cœur l'amour du genre humain.

Il y a une chose que je n'oserais jamais demander au roi , mais que j'oserais prendre la liberté de demander à l'homme ; c'est si le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Je fais que les qualités du feu roi étaient si différentes des vôtres qu'il se pourrait bien faire qu'il n'eût pas senti tous vos différens mérites ; mais enfin , s'il s'est attendri , s'il a agi avec confiance , s'il a justifié les sentimens admirables que vous avez daigné me témoigner pour lui dans vos lettres , je ferai un peu content. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela.

Le roi me demandera peut-être pourquoi je fais ces questions à l'homme , il me dira que je suis bien curieux et bien hardi ; savez-vous ce que je répondrai à Sa Majesté : je lui dirai : Sire , c'est que j'aime l'homme de tout mon cœur.

Votre Majesté ou votre humanité me fait l'honneur de me mander qu'elle est obligée à présent de donner la préférence à la politique sur la métaphysique , et qu'elle s'escrime avec notre bon cardinal.

Vous paraissez en défiance
De ce saint au ciel attaché,
Qui , par esprit de pénitence,
Quitta son petit évêché
Pour être humblement roi de France :
Je pense qu'il va s'occuper,

Avec un zèle catholique ,
Du juste soin de vous tromper ;
Car vous êtes un hérétique.

1740.

On a agité ici la question : Si votre Majesté se ferait sacrer et oindre ou non ; je ne vois pas qu'elle ait besoin de quelques gouttes d'huile pour être respectable et chère à ses peuples. Je révère fort les saintes ampoules , sur-tout lorsqu'elles ont été apportées du ciel , et pour des gens tels que *Clovis* ; et je fais bon gré à *Samuel* d'avoir versé de l'huile d'olive sur la tête de *Saül* , puisque les oliviers étaient fort communs dans leur pays.

Mais , Seigneur , après tout , quand vous ne feriez point
Ce que l'Écriture appelle *oint* ,
Vous n'en feriez pas moins mon héros et mon maître ;
Le grand cœur , les vertus , les talens font un roi ,
Et vous feriez sacré pour la terre et pour moi ,
Sans qu'on vît votre front huilé des mains d'un prêtre.

Puisque votre Majesté qui s'est faite homme , continue toujours à m'honorer de ses lettres , j'ose la supplier de me dire comment elle partage sa journée ; j'ai bien peur qu'elle ne travaille trop ; on soupe quelquefois sans avoir mis d'intervalle entre le travail et le repas ; on se relève le lendemain avec une digestion laborieuse , on travaille avec la tête moins nette ; on s'efforce , et on tombe malade : au nom du genre humain à qui vous devenez nécessaire , prenez soin d'une santé si précieuse.

Je demanderai encore une autre grâce à votre Majesté , c'est , quand elle aura fait quelque nouvel

8 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— 1740. établissement, qu'elle aura fait fleurir quelqu'un des beaux arts, de daigner m'en instruire, car ce sera m'apprendre les nouvelles obligations que je lui aurai; il y a un mot dans la lettre de votre Majesté qui m'a transporté; elle me fait espérer une vision béatifique cette année. Je ne suis pas le seul qui soupire après ce bonheur. La reine de *Saba* voudrait prendre des mesures pour voir *Salomon* dans sa gloire. J'ai fait part à M. de *Keyserling* d'un petit projet sur cela; mais j'ai bien peur qu'il n'échoue.

J'espère dans six ou sept semaines, si les libraires hollandais ne me trompent point, envoyer à votre Majesté le meilleur livre et le plus utile qu'on ait jamais fait, un livre digne de vous et de votre règne.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, avec profond respect, cela va sans dire, avec des sentimens que je ne peux exprimer, Sire, de votre Majesté, &c.

L E T T R E I I I.

D U R O I.

A Charlotembourg, le 12 juin.

NON, ce n'est plus du mont Remus,
Douce et studieuse retraite
D'où mes vers vous sont parvenus,
Que je date ces vers confus;
Car dans ce moment le poëte
Et le prince sont confondus.

Déformais mon peuple que j'aime
Est l'unique Dieu que je fers :
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaisirs, Voltaire même ;
Mon devoir est mon dieu suprême.
Qu'il entraîne de foins divers !
Quel fardeau que le diadème !

1740.

Quand ce Dieu fera satisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puifer, dans les leçons de mon ami sincère,
Quel doit être d'un roi le sacré caractère.

Vous voyez, mon cher ami, que le changement du fort ne m'a pas tout-à-fait guéri de la métromanie, et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'estime trop l'art d'*Horace* et de *Voltaire* pour y renoncer ; et je suis du sentiment que chaque chose de la vie a son temps.

J'avais commencé une épître *sur les abus de la mode et de la coutume*, lors même que la coutume de la primogéniture m'obligeait de monter sur le trône et de quitter mon épître pour quelque temps. J'aurais volontiers changé mon épître en satire contre cette même mode, si je ne savais que la satire doit être bannie de la bouche des princes.

Enfin, mon cher *Voltaire*, je flotte entre vingt occupations, et je ne déplore que la brièveté des jours, qui me paraissent trop courts de 24 heures.

Je vous avoue que la vie d'un homme qui n'existe que pour réfléchir et pour lui-même, me semble

10 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— 1740. infiniment préférable à la vie d'un homme dont l'unique occupation doit être de faire le bonheur des autres.

Vos vers font charmans (1). Je n'en dirai rien, car ils font trop flatteurs.

Mon cher *Voltaire*, ne vous refusez pas plus longtemps à l'empressement que j'ai de vous voir. Faites en ma faveur tout ce que vous croyez que votre humanité comporte. J'irai à la fin d'auguste à Vêfel, et peut-être plus loin. Promettez-moi de me joindre, car je ne saurais vivre heureux ni mourir tranquille sans vous avoir embrassé. Adieu.

FÉDÉRIC.

Mille complimens à la Marquise. Je travaille des deux mains ; d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple et aux beaux arts.

L E T T R E I V.

D U R O I.

A Charlotembourg, le 24 juin.

MON CHER AMI,

C E L U I qui vous rendra cette lettre de ma part, est l'homme de ma dernière épître. Il vous rendra du vin de Hongrie à la place de vos vers immortels, et ma mauvaise prose au lieu de votre admirable

(1) Voyez l'épître XLIX au roi de Prusse, vol. d'*Épîtres*, page 107.

philosophie. Je suis accablé et surchargé d'affaires ; mais dès que j'aurai quelques momens de loisir , vous recevrez de moi les mêmes tributs que par le passé , et aux mêmes conditions. Je suis à la veille d'un enterrement , d'une augmentation de beaucoup de voyages et de soins auxquels mon devoir m'engage. Je vous demande excuse si ma lettre , et celle que vous avez reçue il y a trois semaines , se ressentent de quelque pesanteur : ce grand travail finira , et alors mon esprit pourra reprendre son élasticité naturelle. 1740.

Vous , le seul Dieu qui m'inspirez ,
 Voltaire , en peu vous me verrez ,
 Libre de soins , d'inquiétudes ,
 Chanter vos vers et mes plaisirs ;
 Mais , pour combler tous mes desirs ,
 Venez charmer nos solitudes.

C'est en tremblant que ma muse me dicte ce dernier vers ; et je fais trop que l'amitié doit céder à l'amour.

Adieu , mon cher *Voltaire* , aimez-moi toujours un peu. Dès que je pourrai faire des odes et des épîtres , vous en aurez les gants. Mais il faut avoir beaucoup de patience avec moi , et me donner le temps de me traîner lentement dans la carrière où je viens d'entrer. Ne m'oubliez pas , et soyez sûr qu'après le soin de mon pays , je n'ai rien de plus à cœur que de vous convaincre de l'estime avec laquelle je suis ,

votre très-fidèle ami ,
 FÉDÉRIC.

L E T T R E V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A la Haye.

SIRE,

— DANS cette troisième lettre , je demande pardon
1740. à votre Majesté des deux premières qui sont trop bavardes.

J'ai passé cette journée à consulter des avocats et à faire traiter sous-main avec *Vanduren*. J'ai été procureur et négociateur. Je commence à croire que je viendrai à bout de lui , ainsi de deux choses l'une , ou l'ouvrage sera supprimé à jamais , ou il paraîtra d'une manière entièrement digne de son auteur.

Que votre Majesté soit sûre que je resterai ici , qu'elle fera entièrement satisfaite , ou que je mourrai de douleur. Divin *Marc-Aurèle* , pardonnez à ma tendresse. J'ai entendu dire ici secrètement que votre Majesté viendrait à la Haye. J'ai de plus entendu dire aussi que ce voyage pourrait être utile à ses intérêts.

Vos intérêts , Sire , je les chéris sans doute ; mais il ne m'appartient ni d'en parler ni de les entendre.

Tout ce que je fais , c'est que si votre humanité vient ici , elle gagnera les cœurs , tout hollandais qu'ils sont. Votre Majesté a déjà ici de grands partisans.

J'ai dîné ici aujourd'hui avec un député de Frise, nommé M. *Halloy*, qui a eu l'honneur de voir votre Majesté à l'armée, qui compte lui faire sa cour à Clèves, et qui pense sur le *Marc-Aurèle* du Nord comme moi. Oh! que je vais demain embrasser ce M. *Halloy*! Aujourd'hui M. de *Fénélon*....

(*Le reste manque.*)

L E T T R E V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Juin.

SIRE,

HIER vinrent pour mon bonheur,
Deux bons tonneaux de Germanie :
L'un contient du vin de Hongrie,
L'autre est la panse rebondie
De monsieur votre ambassadeur.

Si les rois sont les images des dieux, et les ambassadeurs les images des rois, il s'ensuit, Sire, par le quatrième théorème de *Wolf* que les Dieux sont joufflus, et ont une physionomie très-agréable. Heureux ce M. de *Camas*, non pas tant de ce qu'il représente votre Majesté que de ce qu'il la reverra!

Je volai hier au soir chez cet aimable M. de *Camas* envoyé et chanté par son roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre Majesté, que j'appellerai

14 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— toujours votre humanité , vit en homme plus que
1740. jamais ; et qu'après avoir fait sa charge de roi , sans
relâche , les trois quarts de la journée , elle jouit le
soir des douceurs de l'amitié qui sont si au-dessus de
celles de la royauté.

Nous allons dîner dans une demi - heure tous
ensemble chez madame la marquise *du Châtelet* :
jugez , Sire , quelle fera sa joie et la mienne. Depuis
l'apparition de M. de *Keyserling* nous n'avons pas eu
un si beau jour.

Pendant vous courez sur les bords du Prégel,
Lieux où glace est fréquente et très-rare est dégel.

Puisse un diadème éternel

Orner cet aimable visage !

Apollon l'a déjà couvert de ses lauriers :

Mars y joindra les siens , si jamais l'héritage

De ce beau pays de Juliers

Dépendait des combats et de votre courage.

Votre Majesté fait qu'*Apollon* , le Dieu des vers ,
tua le serpent *Pithon* et les *Aloïdes* : le Dieu des arts
se battait comme un diable dans l'occasion.

Ce Dieu vous a donné son carquois et sa lyre ;

Si l'on doit vous chérir , on doit vous redouter.

Ce n'est point des exploits que ce grand cœur désire ;

Mais vous savez les faire , et les savez chanter.

C'est un peu trop à la fois , Sire : mais votre destin
est de réussir à tout ce que vous entreprenez , parce
que je fais de bonne part que vous avez cette fermeté
d'ame qui fait la base des grandes vertus. D'ailleurs

DIEU bénira, fans doute, le règne de votre humanité, —
 puisque, quand elle s'est bien fatiguée tout le jour à 1740.
 être roi pour faire des heureux, elle a encore la
 bonté d'orner sa lettre, à moi chétif,

D'un des plus aimables fixains
 Qu'écrive une plume légère;
 Vers doux et sentimens humains :
 De telle espèce il n'en est guère
 Chez nos seigneurs les souverains,
 Ni chez le bel esprit vulgaire.

Votre humanité est bien adorable de la façon dont
 elle parle à son fujet sur le voyage de Clèves.

Vous faites trop d'honneur à ma persévérance;
 Connaissez les vrais nœuds dont mon cœur est lié.
 Je ne suis plus, hélas! dans l'âge où l'on balance
 Entre l'amour et l'amitié.

Je me berce des plus flatteuses espérances sur la
 vision béatifique de Clèves. Si le roi de France
 envoie complimenter votre Majesté par qui je le
 désire, je vous fais ma cour; sinon, je vous fais
 encore ma cour. Votre Majesté ne souffrira-t-elle
 pas qu'on vienne lui rendre hommage en son privé
 nom, sans y venir en cérémonie? De manière ou
 d'autre, *Siméon verra son salut.*

L'ouvrage de *Marc-Aurèle* est bientôt tout imprimé.
 J'en ai parlé à votre Majesté dans cinq lettres; je
 l'ai envoyé selon la permission expresse de votre
 Majesté: et voilà M. de *Camas* qui me dit qu'il y a

16 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— un ou deux endroits qui déplairaient à certaines
1740. puissances. Mais moi , j'ai pris la liberté d'adoucir ces deux endroits, et j'oserais bien répondre que le livre fera autant d'honneur à son auteur, quel qu'il soit, qu'il sera utile au genre humain. Cependant s'il avait pris un remords à votre Majesté, il faudrait qu'elle eût la bonté de se hâter de me donner ses ordres, car dans un pays comme la Hollande, on ne peut arrêter l'empressement avide d'un libraire qui sent qu'il a sa fortune sous la presse.

Si vous saviez, Sire, combien votre ouvrage est au-dessus de celui de *Machiavel*, même par le style, vous n'auriez pas la cruauté de le supprimer. J'aurais bien des choses à dire à votre Majesté sur une académie qui fleurira bientôt sous ses auspices: me permettra-t-elle d'oser lui présenter mes idées, et de les soumettre à ses lumières?

Je suis toujours avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement, &c.

L E T T R E V I I.

D U R O I.

A Charlotembourg, le 27 juin. |

MON CHER VOLTAIRE,

Vos lettres me font toujours un plaisir infini, non pas par les louanges que vous me donnez, mais par la prose instructive et les vers charmans qu'elles contiennent.

contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même comme l'éternel abbé de *Chaulieu*. Qu'importe? ^{1740.} il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin telle que vous me la demandez.

J'arrivai le vendredi au soir à Potsdam, où je trouvai le roi dans une si triste situation que j'augurai bientôt que sa fin était prochaine. Il me témoigna mille amitiés ; il me parla plus d'une grande heure sur les affaires, tant internes qu'étrangères, avec toute la justesse d'esprit et le bon sens imaginables. Il me parla de même le samedi et le dimanche ; le lundi, paraissant très-tranquille, très-résigné, et soutenant ses souffrances avec beaucoup de fermeté, il régna la régence entre mes mains. Le mardi matin à cinq heures, il prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque, et de moi. La reine, mes frères et moi nous l'avons assisté dans ses dernières heures : dans ses angoisses il a témoigné le stoïcisme de *Caton*. Il est expiré avec la curiosité d'un physicien sur ce qui se passait en lui à l'instant même de sa mort, et avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, et sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage depuis sa mort, laisse à peine du temps à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devais entièrement à la patrie. Dans cet esprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi pour prendre les arrangements les plus prompts et les plus convenables au bien public.

—
1740. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'Etat de feize bataillons , de cinq escadrons de huffards et d'un escadron de gardes-du-corps. J'ai posé les fondemens de notre nouvelle académie. J'ai fait acquisition de *Wolf* , de *Maupertuis* , d'*Algarotti*. J'attends la réponse de *s'Gravesende*, de *Vaucanson* et d'*Euler*. J'ai établi un nouveau collège pour le commerce et les manufactures ; j'engage des peintres et des sculpteurs , et je pars pour la Prusse pour y recevoir l'hommage , &c. sans la sainte ampoule et sans les cérémonies inutiles et frivoles que l'ignorance et la superstition ont établies , et que la coutume favorise.

Mon genre de vie est assez déréglé quant à présent , car la Faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de boire des eaux de Pirmont. Je me lève à quatre heures , je bois les eaux jusqu'à huit , j'écris jusqu'à dix , je vois les troupes jusqu'à midi , j'écris jusqu'à cinq heures , et le soir je me délasse en bonne compagnie. Lorsque les voyages feront finis , mon genre de vie sera plus tranquille et plus uni ; mais jusqu'à présent j'ai le cours ordinaire des affaires à fuivre , j'ai les nouveaux établissemens de surplus , et avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire , d'ordres circulaires à donner , &c.

Ce qui me coûte le plus est l'établissement de magasins assez considérables dans toutes les provinces , pour qu'il s'y trouve une provision de grains d'une année et demie de consommation pour chaque pays.

Lassé de parler de moi-même ,
Souffrez du moins , ami charmant ,

ET DE M. DE VOLTAIRE.

19

Que je vous apprenne gaïment
La joie et le plaisir extrême
Que nos premiers embrassemens
Déjà font sentir à mes sens.
Orphée approchant d'Euridice,
Au fond de l'infernal manoir,
Sentit, je crois, moins de délice
Que m'en pourra donner le plaisir de vous voir.
Mais je crains moins Pluton que je crains Emilie;
Ses attraits pour jamais enchainent votre vie

1740.

L E T T R E V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A la Haye , le 20 juillet.

TANDIS que votre Majeste
Allait en poste au pôle arctique
Pour faire la félicité
De son peuple lithuanique,
Ma très-chétive infirmité
Allait d'un air mélancolique,
Dans un chariot détesté,
Par Satan sans doute inventé,
Dans ce pesant climat belgeque.
Cette voiture est spécifique
Pour tremouffer et secouer
Un bourguemestre apoplectique;
Mais certe il fut fait pour rouer
Un petit français très-étique,
Tel que je suis, sans me louer.

B 2

—
1740. J'arrivai donc hier à la Haye, après avoir eu bien de la peine d'obtenir mon congé.

Mais le devoir parlait, il faut suivre ses lois;
Je vous immolerais ma vie;
Et ce n'est que pour vous, digne exemple des rois,
Que je peux quitter Emilie.

Vos ordres me semblaient positifs, la bonté tendre et touchante avec laquelle votre humanité me les a donnés, me les rendait encore plus sacrés. Je n'ai donc pas perdu un moment. J'ai pleuré de voyager sans être à votre suite; mais je me suis consolé, puisque je faisais quelque chose que votre Majesté souhaitait que je fisse en Hollande.

Un peuple libre et mercenaire,
Végétant dans ce coin de terre,
Et vivant toujours en bateau,
Vend aux voyageurs l'air et l'eau,
Quoique tous deux n'y valent guère.
Là, plus d'un fripon de libraire
Débite ce qu'il n'entend pas,
Comme fait un prêcheur en chaire;
Vend de l'esprit de tous états,
Et fait passer en Germanie
Une cargaison de romans
Et d'insipides sentimens
Que toujours la France a fournie.

La première chose que je fis hier en arrivant fut d'aller chez le plus retors et le plus hardi libraire du pays, qui s'était chargé de la chose en question. Je répète encore à votre Majesté que je n'avais pas laissé

dans le manuscrit un mot dont personne en Europe pût se plaindre. Mais malgré cela, puisque votre Majesté avait à cœur de retirer l'édition, je n'avais plus ni d'autre volonté ni d'autre désir. J'avais déjà fait sonder ce hardi fourbe nommé *Jean Vanduren* (1), et j'avais envoyé en poste un homme qui par provision devait au moins retirer sous des prétextes plausibles quelques feuilles du manuscrit, lequel n'était pas à moitié imprimé; car je savais bien que mon hollandais n'entendrait à aucune proposition. En effet, je suis venu à temps, le scélérat avait déjà refusé de rendre une page du manuscrit. Je l'envoyai chercher, je le sondai, je le tournai de tous les sens: il me fit entendre que maître du manuscrit, il ne s'en dessaisirait jamais pour quelque avantage que ce pût être, qu'il avait commencé l'impression, qu'il la finirait.

Quand je vis que j'avais affaire à un hollandais qui abusait de la liberté de son pays, et à un libraire qui poussait à l'excès son droit de persécuter les auteurs, ne pouvant ici confier mon secret à personne, ni implorer le secours de l'autorité, je me souvins que votre Majesté dit dans un des chapitres de l'*Anti-Machiavel* qu'il est permis d'employer quelque honnête finesse en fait de négociations. Je dis donc à *Jean Vanduren* que je ne venais que pour corriger quelques pages du manuscrit: „Très-volontiers, Monsieur, me dit-il; si vous voulez venir chez moi, je vous le confierai généreusement feuille à feuille, vous corrigerez ce qu'il vous

(1) Libraire de Hollande qui imprimait l'*Anti-Machiavel*.

— „ plaira , enfermé dans ma chambre en présence
1740. „ de ma famille et de mes garçons. „

J'acceptai son offre cordiale, j'allai chez lui, et je corrigeai en effet quelques feuilles qu'il reprenait à mesure, et qu'il lisait pour voir si je ne le trompais point. Lui ayant inspiré par-là un peu moins de défiance, j'ai retourné aujourd'hui dans la même prison où il m'a enfermé de même, et ayant obtenu six chapitres à la fois pour les confronter, je les ai raturés de façon et j'ai écrit dans les interlignes de si horribles galimatias et des coq-à-l'âne si ridicules que cela ne ressemble plus à un ouvrage. Cela s'appelle faire sauter son vaisseau en l'air pour n'être point pris par l'ennemi. J'étais au désespoir de sacrifier un si bel ouvrage; mais enfin j'obéissais au roi que j'idolâtre, et je vous réponds que j'y allais de bon cœur. Qui est étonné à présent et confondu? c'est mon vilain. J'espère demain faire avec lui un marché honnête, et le forcer à me rendre le tout, manuscrit et imprimé; et je continuerai à rendre compte à votre Majesté.

L E T T R E I X.

D U R O I.

A Charlotembourg, le 29 juillet.

MON CHER AMI,

DES voyageurs qui reviennent des bords du *Frichhaf* ont lu vos charmans ouvrages qui leur ont paru un restaurant admirable, et dont ils avaient grand besoin pour les rappeler à la vie. Je ne dis rien de vos vers que je louerais beaucoup si je n'en étais le sujet; mais un peu moins de louanges, et il n'y aurait rien de plus beau au monde. 1740.

Mon large ambassadeur, à panse rebondie,
 Harangue le roi très-chrétien,
 Et gens qu'il ne vit de sa vie;
 Il en gagnera l'étife,
 En très-bon rhétoricien.

Fleuri nous affublait d'un bavard de sa clique,
 Mutilé de trois doigts, courtois en matelot;
 Je me tais sur Camas, je connais sa pratique,
 Et l'on verra s'il est manchot.

Les lettres de *Camas* ne sont remplies que de Bruxelles: il ne tarit point sur ce sujet, et à juger par ses relations, il semble qu'il ait été envoyé à *Voltaire*, et non à *Louis*.

— 1740. Je vous envoie les seuls vers que j'aie eu le temps de faire depuis long-temps. *Algarotti* les a fait naître ; le sujet est *la jouissance*. L'italien supposait que nous autres habitans du Nord ne pouvions pas sentir aussi vivement que les voisins du lac de la Garde. J'ai senti et j'ai exprimé ce que j'ai pu pour lui montrer jusqu'où notre organisation pouvait nous procurer du sentiment. C'est à vous de juger si j'ai bien peint ou non. Souvenez-vous au moins qu'il y a des instans aussi difficiles à représenter que l'est le soleil dans sa plus grande splendeur ; les couleurs sont trop pâles pour les peindre ; et il faut que l'imagination du lecteur supplée au défaut de l'art.

Je vous suis très-obligé des peines que vous voulez bien vous donner touchant l'impression de l'Anti-Machiavel. L'ouvrage n'était pas encore digne d'être publié ; il faut mâcher et remâcher un ouvrage de cette nature , afin qu'il ne paraisse pas d'une manière incongrue aux yeux du public toujours enclin à la satire. Je me prépare à partir sous peu de jours pour le pays de Clèves. C'est là que

J'entendrai donc les sons de la lyre d'Orphée ;
 Je verrai ces savantes mains
 Qui , par des ouvrages divins ,
 Aux cieux des immortels placent votre trophée.

• J'admirerai ces yeux si clairs et si perçans
 Que les secrets de la nature ,
 Cachés dans une nuit obscure ,
 N'ont pu se dérober à leurs regards puissans.

Je baisera cent fois cette bouche éloquente
 Dans le sérieux et le badin,
 Dont la voix folâtre et touchante
 Va du cothurne au brodequin,
 Toujours enchanteresse et toujours plus charmante.

1740.

Enfin je me fais une véritable joie de voir l'homme
 du monde entier que j'aime et que j'estime le plus.

Pardonnez mes *lapsus calami* et mes autres fautes.
 Je ne suis pas encore dans une affiette tranquille ; il
 me faut expédier mon voyage , après quoi j'espère
 trouver du temps pour moi.

Adieu , charmant , divin *Voltaire* ; n'oubliez pas
 les pauvres mortels de Berlin qui vont faire diligence
 pour joindre dans peu les dieux de Cirey. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

SIRE ,

VOTRE humanité ne recevra point cette poste de
 mes paquets énormes. Un petit accident d'ivrogne
 arrivé dans l'imprimerie a retardé l'achèvement de
 l'ouvrage que je fais faire. Ce sera pour le premier
 ordinaire ; cependant , ce fripon de *Vanduren* débite
 sa marchandise , et en a déjà trop vendu.

1740.

Parmi ce tribut légitime
 D'amour, de respect et d'estime
 Que vous donne le genre humain,
 Le très-fade cousin-germain (1)
 Du très-prolixé Télémaque,
 Très-dévotement vous attaque,
 Et prétend vous miner sous main.
 Ce bon papiste vous condamne,
 Et vous et le Machiavel,
 A rôtir avec Uriel,
 Ainsi que tout auteur profane.
 Il fera damné comme un chien,
 Dit-il, cet auteur qu'on renomme;
 Ce n'est qu'un sage, un honnête homme,
 Je veux un fripon bon chrétien,
 Et qui soit serviteur de Rome.
 Ainsi parle ce bon bigot,
 Pilier boiteux de son Eglise;
 Comme ignorant je le méprise,
 Mais je le crains comme dévot.

Lui et le jésuite *la Ville* (2) qui lui sert de secrétaire commencent pourtant à raccourcir la prolixité de leurs phrases insolentes en faveur du prélat liégeois. Ils parlaient sur cela avec trop d'indécence. La dernière lettre de votre Majesté a fait par-tout un effet

(1) Le marquis de *Fénélon*, alors ambassadeur en Hollande. Il était fort dévot, d'ailleurs assez aimable et bon officier. Voyez l'*Eloge des officiers morts dans la guerre de 1741* : Mélanges littéraires, tome I.

(2) Depuis premier commis des affaires étrangères. Il quitta les jésuites tandis que *Lavaur*, secrétaire du marquis de *Fénélon* lui cédait sa place pour prendre l'habit de saint *Ignace*. C'est ce même *Lavaur* qui a joué depuis un rôle si singulier dans l'affaire du comte de *Lalli*.

admirable. Qu'il me soit permis, Sire, de représenter à votre Majesté que vous renvoyez, dans cette lettre publique, aux protestations faites contre les contrats subreptices d'échange, et aux raisons déduites dans le mémoire de 1737. Comme l'abrégé que j'ai fait de ce mémoire est la seule pièce qui ait été connue et mise dans les gazettes, je me flatte que c'est donc à cet abrégé que vous renvoyez, et qu'ainsi votre Majesté n'est plus mécontente que j'aie osé soutenir vos droits d'une main destinée à écrire vos louanges. Cependant je ne reçois de nouvelles de votre Majesté ni sur cela, ni sur Machiavel.

C'est un plaisant pays que celui-ci. Croiriez-vous, Sire, que *Vanduren* ayant le premier annoncé qu'il vendrait l'Anti-Machiavel, est en droit par-là de le vendre, selon les lois, et croit pouvoir empêcher tout autre libraire de vendre l'ouvrage ?

Cependant, comme il est absolument nécessaire, pour faire taire certains gens, que l'ouvrage paraisse un peu plus chrétien, je me charge seul de l'édition, pour éviter toute chicane, et je vais en faire des présens par-tout ; cela sera plus prompt, plus noble et plus conciliant : trois choses dont je fais cas.

Rouffeu, cet errant hypocrite,
 D'un vieil hébreu vieux parasite,
 A quitté ces tristes climats.
 Monsieur du Lis, l'israélite,
 Le plus riche juif des Etats,
 A donné, d'un air d'importance,
 L'aumône de cinq cents ducats
 A son rimeur dans l'indigence :

1740.

Le rimeur ne jouira pas
 De cette aumône magnifique;
 Déjà son ame satirique
 Est dans les ombres du trépas,
 Et son corps est paralytique.
 Pour la pesante république
 De nosseigneurs des Pays-Bas,
 Elle est toujours apoplectique.

L E T T R E X I.

D U R O I.

A Berlin, le 5 août.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu trois de vos lettres dans un jour de trouble, de cérémonie et d'ennui. Je vous en suis infiniment obligé. Tout ce que je puis vous répondre à présent, c'est que je remets le Machiavel à votre disposition, et je ne doute point que vous n'en usiez de façon que je n'aie pas lieu de me repentir de la confiance que je mets en vous. Je me repose entièrement sur mon cher éditeur.

J'écrirai à madame *du Châtelet* en conséquence de ce que vous désirez. A vous parler franchement touchant son voyage, c'est *Voltaire*, c'est vous, c'est mon ami que je désire de voir; et la divine *Emilie* avec toute sa divinité n'est que l'accessoire d'*Apollon* newtonianisé.

Je ne puis vous dire encore si je voyagerai ou si je ne voyagerai pas. Apprenez, mon cher *Voltaire*, que

le roi de Prusse est une girouette de politique : il me faut l'impulsion de certains vents favorables pour voyager , ou pour diriger mes voyages. Enfin , je me confirme dans les sentimens qu'un roi est mille fois plus malheureux qu'un particulier. Je suis l'esclave de la fantaisie de tant d'autres puissances que je ne peux jamais , touchant ma personne , ce que je veux. Arrive cependant ce qui pourra , je me flatte de vous voir. Puissiez-vous être uni à jamais à mon bercail !

Adieu , mon cher ami , esprit sublime , premier né des êtres pensans. Aimez-moi toujours sincèrement , et soyez persuadé qu'on ne saurait vous aimer et vous estimer plus que je fais. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XII.

D U R O I.

A Berlin , le 6 août.

MON CHER AMI ,

JE me conforme entièrement à vos sentimens , et je vous fais arbitre. Vous en jugerez comme vous le trouverez à propos ; et je suis tranquille , car mes intérêts sont en bonnes mains.

Vous aurez reçu de moi une lettre datée d'hier ; voici la seconde que je vous écris de Berlin ; je m'en rapporte au contenu de l'autre. S'il faut qu'*Emilie* accompagne *Apollon* , j'y consens ; mais si je puis

30 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— vous voir seul , je préférerais le dernier. Je serais
1740. trop ébloui , je ne pourrais soutenir tant d'éclat à la
fois ; il me faudrait le voile de *Moïse* pour tempérer
les rayons mêlés de vos divinités.

Pour le coup , mon cher *Voltaire* , si je suis surchargé
d'affaires , je travaille sans relâche ; mais je vous
prie de m'accorder suspension d'armes. Encore quatre
semaines , et je suis à vous pour jamais.

Vous ne sauriez augmenter les obligations que je
vous dois , ni la parfaite estime avec laquelle je suis
à jamais votre inviolable ami ,

FÉDÉRIC.

LETTRE XIII.

D U R O I.

A Remusberg , le 8 août.

MON CHER VOLTAIRE ,

JE crois que *Vanduren* vous coûte plus de soins
et de peines que *Henri IV*. En versifiant la vie
d'un héros , vous écriviez l'histoire de vos pensées ;
mais en harcelant un scélérat , vous joûtez avec un
ennemi indigne de vous être opposé. Je vous ai
d'autant plus d'obligation de l'affection avec laquelle
vous prenez mes intérêts à cœur , et je ne demande
pas mieux que de vous en témoigner ma reconnaif-
sance. Faites donc rouler la presse puisqu'il le faut

pour punir la scélératesse d'un misérable. Rayez , ———
changez , corrigez et remplacez tous les endroits qu'il 1740.
vous plaira. Je m'en remets à votre discernement.

Je pars dans huit jours pour Dantzick , et je compte être le 22 à Francfort. En cas que vous y foyez , je m'attends bien , à mon passage , de vous voir chez moi. Je compte pour sûr de vous embrasser à Clèves ou en Hollande.

Maupertuis est autant qu'engagé chez nous ; mais il me manque encore beaucoup d'autres fujets que vous me ferez plaisir de m'indiquer.

Adieu , charmant *Voltaire* ; il faut que je quitte ce qu'il y a de plus aimable parmi les hommes pour disputer le terrain à toutes sortes de *Vandurens* politiques , qui pour surcroît de malheurs n'ont pas des carmes pour confesseurs.

Aimez - moi toujours , et foyez sûr de l'estime inviolable que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Bruxelles, le 22 août.

—
1740.

C E fera donc un nouveau Salomon
 Qui de Saba viendra trouver la reine ;
 S'il en naissait quelque divin poupon ,
 Bien ce ferait pour la nature humaine ,
 Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien :
 C'est bien assez pour la terre embellie
 D'un Salomon avec une Emilie ;
 Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or , Sire , voici le fait. Le monde attache des yeux de linx sur mon *Salomon*. Mais est-il vrai qu'il va en France ? dit l'un : il verra l'Italie , dit l'autre , et on l'élima pape , pour régénérer Rome. Passera-t-il par Bruxelles ? on parie pour et contre. S'il y passe , dit madame la princesse de *la Tour* , il logera dans ma maison. Oh ! pour cela , non , madame la Princesse, sa Majesté ne logera point chez votre Altesse sérénissime ; et s'il vient à Bruxelles , il y fera très-incognito ; il logera , lui et sa suite aimable, chez *Emilie*. C'est la dernière maison de la ville , loin du peuple et des altesse bruxelloises , et il y fera tout aussi bien que chez vous , quoique cette maison de louage ne soit pas si bien meublée que la vôtre. Voilà ce que je pense. Mais que fait la princesse de *la Tour* de la campagne où elle est ? elle envoie

envoie tout courant favoir de madame *du Châtelet* , —
 si sa Majesté passera ; et madame *du Châtelet* répond ^{1740.}
 qu'il n'y a pas un mot de vrai , et que tout ce qu'on
 dit est un conte. Ne voilà-t-il pas madame de *la Tour*
 qui sur le champ envoie des courriers pour favoir la
 vérité du fait ! Sire , le monde est bien curieux. Il
 n'y aurait qu'à faire mettre dans les gazettes que
 votre Majesté va à Aix-la-chapelle ou à Spa , pour
 dépayser les nouvellistes.

Cependant s'il était vrai que votre humanité
 passât par Bruxelles , je la supplie de faire apporter
 des gouttes d'Angleterre , car je m'évanouirai de
 plaisir.

M. de *Maupertuis* est à Vêsel pour vous observer et
 vous mesurer. Il n'a vu ni ne verra jamais d'étoile
 d'une si heureuse influence.

L'affaire de l'Anti-Machiavel est en très-bon train
 pour l'instruction et le bonheur du monde. Sire ,
 vos sujets sont heureux , et ils le disent bien ; mais
 je ferai plus heureux qu'eux tous au commencement
 de septembre.

Je suis avec le plus profond respect et cent autres
 sentimens inexprimables , &c.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, le premier septembre.

SIRE,

— 1740. **M**ON roi est à Clèves ; une petite maison l'attend
à Bruxelles ; un palais presque digne de lui l'attend
à Paris, et moi j'attends ici mon maître.

Mon cœur me dit que je touche
A ce moment fortuné
Où j'entendrai de la bouche
De l'Apollon couronné
Ces traits que la sage Rome
Aurait admirés jadis ;
Je verrai, j'entendrai l'homme
Que j'adore en ses écrits.

O Paris ! ô Paris ! séjour des gens aimables et
des badauts, du bon et du mauvais goût, de l'équité
et de l'injustice, grand magasin de tout ce qu'il y a
de bon et de beau, de ridicule et de méchant, fois
digne, si tu peux, du vainqueur que tu recevras
dans ton enceinte irrégulière et crottée. Puisse-t-il
te voir incognito et jouir de tout sans les embarras de
la royauté ! puisse-t-il ne voir et n'être vu que
quand il voudra ! Heureux l'hôtel *du Châtelet*, le

cabinet des Muses , la galerie d'Hercule , le fallon de
l'Amour ! 1740.

Le Sueur et le Brun , nos illustres Apelles ,
Ces rivaux de l'antiquité ,
Ont , en ces lieux charmans , étalé la beauté
De leurs peintures immortelles ;
Les neuf sœurs elles-même ont orné ce séjour
Pour en faire leur sanctuaire ;
Elles avaient prévu qu'il recevrait un jour
Celui qui des neuf sœurs est le juge et le père.

Sire , par tout ce que j'apprends de cette grande ville de Paris , je crois qu'il est nécessaire qu'on dise un mot dans les gazettes d'une lettre de votre Majesté à M.^r de *Maupertuis* , qui y a été imprimée. Il y a sans doute quelques mots d'oubliés dans la copie incorrecte qui a paru , ce ne serait qu'une bagatelle pour tout autre ; mais , Sire , votre personne est en spectacle à toute l'Europe : on parle des Etats et des ministres des autres souverains , et c'est de vous qu'on parle ; c'est vous , Sire , qu'on examine , dont on pèse toutes les paroles , et qu'on juge déjà avec une sévérité proportionnée à votre mérite et à votre réputation : pardonnez , Sire , à la franchise d'un cœur qui vous idolâtre ; je vous importune peut-être ; n'importe , le cœur ne peut être coupable. Si votre Majesté agréé mes réflexions , elle fera parvenir aux gazetiers ce petit mot ci-joint ; sinon elle aura de l'indulgence pour ma tendresse trop scrupuleuse , et ce qui touche le moins du monde votre personne m'est sacré ; les petites choses me paraissent alors les plus grandes.

1740.

Pardonnez cette ardeur extrême
De mon zèle trop inquiet ;
C'est ainsi que l'amour est fait ,
Et c'est ainsi que je vous aime.

L E T T R E X V I.

D U R O I.

A Vésel, le 2 septembre.

MON CHER VOLTAIRE,

J'AI reçu à mon arrivée trois lettres de votre part, des vers divins et de la prose charmante. J'y aurais répondu d'abord si la fièvre ne m'en eût empêché : je l'ai prise ici fort mal à propos, d'autant plus qu'elle dérange tout le plan que j'avais formé dans ma tête.

Vous voulez savoir ce que je suis devenu depuis mon départ de Berlin ; vous en trouverez la description ci-jointe. Je ne vais point à Paris, comme on l'a débité ; ce n'a point été mon dessein d'y aller cette année, mais je pourrais peut-être faire un voyage aux Pays-Bas. Enfin, la fièvre et l'impatience de ne vous avoir pas vu encore sont à présent les deux objets qui m'occupent le plus. Je vous écrirai, dès que ma santé me le permettra, où et comment je pourrai avoir le plaisir de vous embrasser. Adieu.

F É D É R I C.

J'ai vu une lettre que vous avez écrite à *Maupertuis* : —
 il ne se peut rien de plus charmant. Je vous réitère 1740.
 encore mille remercimens de la peine que vous avez
 prise à la Haye touchant ce que vous savez. Con-
 servez toujours l'amitié que vous avez pour moi ;
 je fais trop le cas qu'il faut faire d'amis de votre
 trempe.

L E T T R E X V I I .

D U R O I .

A Vésel, le 5 septembre.

DE votre passe-port muni,
 Et d'un certain petit mémoire,
 S'en vint ici le sieur Honi, (1)
 En s'applaudissant de sa gloire.

Ah! digne apôtre de Bacchus,
 Ayez pitié de ma misère!
 De votre vin je ne bois plus ;
 J'ai la fièvre, c'est chose claire.

„ Apollon, qui me fit ces vers,
 „ Est dieu, dit-il, de médecine ;
 „ Entendez ses charmans concerts,
 „ Et fentez sa force divine. „

(1) Voyez, dans le volume d'*Epîtres* les stances dont M. de *Voltaire* avait chargé le marchand de vin *Honi*.

1740.

Je lus vos vers , je les relus ;
 Mon ame en fut plus que ravie.
 Heureux , dis-je , font vos élus !
 D'un mot vous leur rendez la vie.

Et le plaisir et la fanté
 Que votre verve a fu me rendre ,
 Et l'amour de l'humanité ,
 D'un faut me porteront en Flandre.

Enfin , je verrai dans huit jours
 Le dieu du Pinde et de Cythère
 Entre les Arts et les Amours ;
 Cent fois j'embrasserai Voltaire.

Partez , Honi , mon précurseur ;
 Déjà mon esprit vous devance :
 L'intérêt est votre moteur ,
 Le mien c'est la reconnaissance.

J'attends le jour de demain comme étant l'arbitre de mon fort , la marque caractéristique de la fièvre ou de ma guérison. Si la fièvre ne revient plus , je ferai mardi (de demain en huit) à Anvers , où je me flatte du plaisir de vous voir avec la Marquise. Ce fera le plus charmant jour de ma vie. Je crois que j'en mourrai ; mais du moins on ne peut choisir de genre de mort plus aimable.

Adieu , mon cher *Voltaire* ; je vous embrasse mille fois.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X V I I I .

D U R O I .

A Vésel , le 6 septembre.

MON CHER VOLTAIRE ,

IL faut , malgré que j'en aie , céder à la fièvre —
 quarte plus ténace qu'un janséniste; et quelque envie 1740.
 que j'aie eue d'aller à Anvers et à Bruxelles , je ne
 me vois pas en état d'entreprendre pareil voyage
 fans risque. Je vous demanderai donc si le chemin
 de Bruxelles à Clèves ne vous paraîtrait pas trop
 long pour me joindre ; c'est l'unique moyen de vous
 voir qui me reste. Avouez que je suis bien malheu-
 reux ; car à présent que je puis disposer de ma per-
 sonne et que rien ne m'empêchait de vous voir , la
 fièvre s'en mêle et paraît avoir le dessein de me
 disputer cette satisfaction.

Trompons la fièvre , mon cher *Voltaire* , et que
 j'aie du moins le plaisir de vous embrasser. Faites
 bien mes excuses à la Marquise de ce que je ne puis
 avoir la satisfaction de la voir à Bruxelles. Tous
 ceux qui m'approchent connaissent l'intention dans
 laquelle j'étais , et il n'y avait certainement que la
 fièvre qui pût me la faire changer.

Je ferai dimanche à un petit endroit proche de
 Clèves où je pourrai vous posséder véritablement à

— mon aïe. Si votre vue ne me guérit , je me confesse
1740. tout de fuite.

Adieu ; vous connaissez mes sentimens et mon
cœur.

FÉDÉRIC,

L E T T R E X I X.

D U R O I.

8 septembre.

JE n'ose parler à un fils d'*Apollon* , de chevaux , de carrosses , de relais et de pareilles choses : ce sont des détails dont les dieux ne se mêlent pas , et que nous autres humains prenons sur nous. Vous partirez lundi après midi , si vous le voulez , pour Bareith ; et vous dînez chez moi en passant , s'il vous plaît.

Le reste de mon mémoire est si fort barbouillé et en si mauvais état que je ne puis vous l'envoyer. Je fais copier les chants VIII et IX de la Pucelle. J'en possède à présent le I , le II , le IV , le V , le VIII et le IX ; je les garde sous trois clefs pour que l'œil des mortels ne puisse les voir.

On dit que vous avez foupé hier en bonne compagnie.

Les plus beaux esprits du canton ,
Tous rassemblés en votre nom ,
Tous gens à qui vous deviez plaire ,
Tous dévots croyant à Voltaire ,
Vous ont unanimement pris
Pour le Dieu de leur paradis,

Le paradis, pour que vous ne vous en scandalifiez pas, est pris ici, dans un sens général, pour un lieu de plaisir et de joie. Voyez la remarque sur le dernier vers du *Mondain* (1). Vale.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X.

D U R O I.

Septembre.

Tu naquis pour la liberté,
 Pour ma maîtresse tant chérie,
 Que tu courtise, en vérité,
 Plus que Philis et qu'Emilie.
 Tu peux, avec tranquillité,
 Dans mon pays, à mon côté,
 La courtiser toute ta vie.
 N'as-tu donc de félicité
 Que dans ton ingrate patrie ?

Je vous remercie encore avec toute la reconnaissance possible de toutes les peines que vous donnent mes ouvrages. Je n'ai pas le plus petit mot à dire contre tout ce que vous avez fait, sinon que je regrette le temps que vous emportent ces bagatelles.

(1) Cette remarque ne subsiste plus. M. de *Voltaire* l'avait faite pour se soustraire aux clameurs des hypocrites qui feisaient semblant de se scandaliser de ce vers :

Le paradis terrestre est où je suis.

42 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

—
1740. Mandez-moi, je vous prie, les frais et les avances que vous avez faits pour l'impression, afin que je m'acquitte du moins en partie de ce que je vous dois.

J'attends de vous des comédiens, des favans, des ouvrages d'esprit, des instructions, et à l'infini des traits de votre grande ame. Je n'ai à vous rendre que beaucoup d'estime et de reconnaissance, et l'amitié parfaite avec laquelle je suis tout à vous.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A la Haye, ce 22 septembre.

OUI, le monarque prêtre est toujours en fanté,
Loin de lui tout danger s'écarte;
L'Anglais demande en vain qu'il parte
Pour le vaste pays de l'immortalité;
Il rit, il dort, il dîne, il fête, il est fêté,
Sur son teint toujours frais est la sérénité;
Mais mon prince a la fièvre quarte!
O fièvre, injuste fièvre, abandonne un héros
Qui rend le monde heureux, et qui du moins doit l'être!
Va tourmenter notre vieux prêtre;
Va faïfir, si tu veux, foixante cardinaux;
Prends le pape et sa cour, ses monsignors, ses moines,
Va flétrir l'embonpoint des indolens chanoines;
Laisse Frédéric en repos.

J'envoie à mon adorable maître l'Anti-Machiavel —
 tel qu'on commence à présent à l'imprimer ; peut- 1740.
 être cette copie fera-t-elle un peu difficile à lire ,
 mais le temps pressait ; il a fallu en faire pour
 Londres , pour Paris et pour la Hollande , relire
 toutes ces copies et les corriger. Si votre Majesté
 veut faire transcrire celle-ci correctement , si elle a
 le temps de la revoir , si elle veut qu'on y change
 quelque chose , je ne suis ici que pour obéir à ses
 ordres. Cette affaire , Sire , qui vous est personnelle
 me tient au cœur bien vivement. Continuez , homme
 charmant autant que grand prince , homme qui
 ressemblez bien peu aux autres hommes , et en rien
 aux autres rois.

L'héritier des césars tient fort souvent chapelle ;
 Des trésors du Pérou l'indolent possesseur
 A perdu , dit-on , la cervelle
 Entre sa jeune femme et son vieux confesseur.
 George a paru quitter les foins de sa grandeur
 Pour une Yarmouth qu'il croit belle.
 De Louis , je n'en dirai rien ,
 C'est mon maître , je le révère ;
 Il faut le louer et me taire :
 Mais plût à Dieu , grand Roi , que vous fussiez le mien !

M. de *Fénelon* vint avant-hier chez moi pour me
 questionner sur votre personne , je lui répondis que
 vous aimez la France et ne la craignez point ; que
 vous aimez la paix et que vous êtes plus capable que
 personne de faire la guerre ; que vous travaillez à
 faire fleurir les arts à l'ombre des lois ; que vous

44 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— faites tout par vous-même, et que vous écoutez un
1740. bon conseil. Il parla ensuite de l'évêque de Liège et
sembla l'excuser un peu, mais l'évêque n'en a pas
moins tort, et il en a deux mille démonstrations à
Maseck. (1)

Je suis, &c.

L E T T R E X X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 octobre.

S I R E,

J'OUBLIAI de mettre dans mon dernier paquet à votre Majesté la lettre du sieur *Beck*, sur laquelle il m'a fallu revenir à la Haye. Je suis bien honteux de tant de discussions dont j'importune votre Majesté pour une affaire qui devait aller toute seule. J'ai fait connaissance avec un jeune homme fort sage, qui a de l'esprit, des lettres et des mœurs. C'est le fils de l'infortuné M. *Luisus*. Son père n'a eu, je crois, d'autre défaut que de ne pas faire assez de cas d'une vie qu'il avait vouée au service de son maître. Le fils me sert dans ma petite négociation avec toute la sagacité et la discrétion imaginables. Je prends la

(1) Il s'agit ici d'une ancienne créance sur l'évêché de Liège, que le roi de Prusse réclamait. M. de *Voltaire* fit un mémoire pour prouver la validité des droits du roi contre l'évêque.

liberté d'assurer à votre Majesté que si elle veut
prendre ce jeune homme à son service pour lui
servir de secrétaire, en cas qu'elle en ait besoin, ou
si elle daigne l'employer autrement et le former aux
affaires, ce sera un sujet dont votre Majesté sera
extrêmement contente. Je vous suis trop attaché,
Sire, pour vous parler ainsi de quelqu'un qui ne le
mériterait pas; il est déjà instruit des affaires malgré
sa jeunesse; il a beaucoup travaillé sous son père et
plus d'un secret d'Etat est entre ses mains: plus je le
pratique, plus je le reconnais prudent et discret.
Votre Majesté ne se repentira pas d'avoir pris le
baron de *Smettau*; je crois que dans un goût différent
elle sera tout aussi contente pour le moins du jeune
Luisius. Je suis comme les dévots qui ne cherchent
qu'à donner des âmes à DIEU. J'attends que j'aie
bien mis toutes les choses en train pour quitter le
champ de bataille et m'en retourner auprès de mon
autre monarque à Bruxelles.

Je suis en attendant dans votre palais, où M. de
Raesfeld m'a donné un appartement sous le bon
plaisir de votre Majesté. Votre palais de la Haye est
l'emblème des grandeurs humaines.

Sur des planchers pourris, sous des toits délabrés,
Sont des appartemens dignes de notre maître;
Mais malheur aux lambris dorés
Qui n'ont ni porte ni fenêtre.
Je vois, dans un grenier, les armures antiques,
Les rondaches et les brassards,
Et les charnières des cuiffarts
Que portaient aux combats vos aïeux héroïques.

46 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

—
1740. Leurs fabres tout rouillés font rangés dans ces lieux,
Et les bois vermoulus de leurs lances gothiques,
Sur la terre couchés, font en poudre comme eux.

Il y a aussi des livres que les rats seuls ont lus depuis cinquante ans, et qui font couverts des plus larges toiles d'araignées de l'Europe, de peur que les profanes n'en approchent.

Si les Pénates de ce palais pouvaient parler, ils vous diraient sans doute :

Se peut-il que ce roi, que tout le monde admire,
Nous abandonne pour jamais,
Et qu'il néglige son palais,
Quand il rétablit son empire?

Je suis, &c.

L E T T R E X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A la Haye, le 12 octobre.

S I R E ,

VOTRE Majesté est d'abord suppliée de lire la lettre ci-jointe du jeune *Luisius*; elle verra quels font en général les sentimens du public sur l'Anti-Machiavel.

M. *Trevor*, l'envoyé d'Angleterre, et tous les hommes un peu instruits approuvent l'ouvrage unanimement. Mais je l'ai, je crois, déjà dit à votre

Majesté ; il n'en est pas tout à fait de même de ceux qui ont moins d'esprit et plus de préjugés. Autant ils sont forcés d'admirer ce qu'il y a d'éloquent et de vertueux dans le livre , autant ils s'efforcent de noircir ce qu'il y a d'un peu libre. Ce sont des hiboux offensés du grand jour ; et malheureusement il y a trop de ces hiboux dans le monde. Quoique j'eusse retranché ou adouci beaucoup de ces vérités fortes qui irritent les esprits faibles , il en est cependant encore resté quelques-unes dans le manuscrit copié par *Vanduren*. Tous les gens de lettres , tous les philosophes , tous ceux qui ne sont que gens de bien , feront contens. Mais le livre est d'une nature à devoir satisfaire tout le monde ; c'est un ouvrage pour tous les hommes et pour tous les temps. Il paraîtra bientôt traduit dans cinq ou six langues.

Il ne faut pas , je crois , que les cris des moines et des bigots s'opposent aux louanges du reste du monde : ils parlent , ils écrivent , ils font des journaux ; il y a même dans l'*Anti-Machiavel* quelques traits dont un ministre malin pourrait se servir pour indisposer quelques puissances.

C'est donc , Sire , dans la vue de remédier à ces inconvéniens , que j'ai fait travailler nuit et jour à cette nouvelle édition dont j'envoie les premières feuilles à votre Majesté. Je n'ai fait qu'adoucir certains traits de votre admirable tableau , et j'ose m'assurer qu'avec ces petits correctifs qui n'ôtent rien à la beauté de l'ouvrage , personne ne pourra jamais se plaindre , et cette instruction des rois passera à la postérité comme un livre sacré que personne ne blasphémera.

—
1740. Votre livre , Sire , doit être comme vous ; il doit plaire à tout le monde : vos plus petits fujets vous aiment , vos lecteurs les plus bornés doivent vous admirer.

Ne doutez pas que votre secret , étant entre les mains de tant de personnes , ne soit bientôt fu de tout le monde. Un homme de Clèves difait , tandis que votre Majesté était à Moiland : „ Est-il vrai que nous avons un roi , un des plus favans et des plus grands génies de l'Europe ? on dit qu'il a ofé réfuter *Machiavel*. „

Votre cour en parle depuis plus de fix mois. Tout cela rend nécessaire l'édition que j'ai faite , et dont je vais distribuer les exemplaires dans toute l'Europe pour faire tomber celle de *Vanduren* , qui d'ailleurs est très-fautive.

Si après avoir confronté l'une et l'autre , votre Majesté me trouve trop sévère , si elle veut conserver quelques traits retranchés ou en ajouter d'autres , elle n'a qu'à dire ; comme je compte acheter la moitié de la nouvelle édition de *Paupie* pour en faire des présens , et que *Paupie* a déjà vendu par avance l'autre moitié à ses correspondans , j'en ferai commencer dans quinze jours une édition plus correcte , et qui sera conforme à vos intentions. Il ferait sur-tout nécessaire de favoir bientôt à quoi votre Majesté se déterminera , afin de diriger ceux qui traduisent l'ouvrage en anglais et en italien. C'est ici un monument pour la dernière postérité , le seul livre digne d'un roi depuis quinze cents ans. Il s'agit de votre gloire : je l'aime autant que votre personne. Donnez-moi donc , Sire , des ordres précis.

Si

Si votre Majesté ne trouve pas assez encore que l'édition de *Vanduren* soit étouffée par la nouvelle, si elle veut qu'on retire le plus qu'on pourra d'exemplaires de celle de *Vanduren*, elle n'a qu'à ordonner. J'en ferai retirer autant que je pourrai sans affectation dans les pays étrangers; car il a commencé à débiter son édition dans les autres pays; c'est une de ces fourberies, à laquelle on ne pouvait remédier. Je suis obligé de soutenir ici un procès contre lui; l'intention du scélérat était d'être seul le maître de la première et de la seconde édition. Il voulait imprimer et le manuscrit que j'ai tenté de retirer de ses mains et celui même que j'ai corrigé. Il veut friponner sous le manteau de la loi. Il se fonde sur ce qu'ayant le premier manuscrit de moi, il a seul le droit d'impression; il a raison d'en user ainsi: ces deux éditions et les suivantes feraient sa fortune, et je suis sûr qu'un libraire qui aurait seul le droit de copie en Europe gagnerait trente mille ducats au moins.

Cet homme me fait ici beaucoup de peine. Mais, Sire, un mot de votre main me consolera; j'en ai grand besoin, je suis entouré d'épines. Me voilà dans votre palais. Il est vrai que je n'y suis pas à charge à votre envoyé; mais enfin un hôte incommode au bout d'un certain temps. Je ne peux pourtant sortir d'ici sans honte, ni y rester avec bien-séance sans un mot de votre Majesté à votre envoyé.

Je joins à ce paquet la copie de ma lettre à ce malheureux curé dépositaire du manuscrit, car je veux que votre Majesté soit instruite de toutes mes démarches.

Je suis, &c.

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. D

L E T T R E X X I V .

D U R O I .

A Remusberg , octobre.

— 1740. J E suis honteux de vous devoir trois lettres , mais je le suis bien plus encore d'avoir toujours la fièvre. En vérité , mon cher *Voltaire* , nous sommes une pauvre espèce : un rien nous dérange et nous abat.

J'ai profité de vos avis touchant M. de *Liège* , et vous verrez que mes droits seront imprimés dans les gazettes. Cependant l'affaire se termine , et je crois que dans quinze jours mes troupes pourront évacuer le comté de Horn. *Césarion* vous aura répondu touchant M. *du Châtelet*. J'espère que vous ferez content de sa réponse.

En vérité je me repens d'avoir écrit le *Machiavel* , car les disputes où il vous entraîne avec *Vanduren* font au monde lettré une espèce de banqueroute de quinze jours de votre vie.

J'attends le *Mahomet* avec bien de l'impatience.

Voudriez-vous engager le comédien , auteur de *Mahomet II* , et lui enjoindre de lever une troupe en France , et de l'amener à Berlin le premier de juin 1741 ? Il faut que la troupe soit bonne et complète pour le tragique et le comique , les premiers rôles doubles.

Je me suis enfin ravisé sur le savant à tant de langues (1) ; vous me ferez plaisir de me l'envoyer.

(1) M. *Dumolard*.

Bernard parle en adepte ; il ne veut point imprimer des livres , mais il veut faire de l'or. 1740.

Si je puis je ferai marcher la tortue de Breda ; je ferai même écrire à Vienne pour madame *du Châtelet* à mon ministre , qui pourra peut-être s'employer utilement pour elle. Saluez de ma part cette rare et aimable personne , et foyez persuadé que tant que *Voltaire* existera , il n'aura de meilleur ami que

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X V.

D U R O I.

A Remusberg, le 12 octobre.

EN FIN je puis me flatter de vous voir ici. Je ne ferai point comme les habitans de la Thrace , qui , lorsqu'ils donnaient des repas aux dieux , avaient soin de manger la moëlle auparavant. Je recevrai *Apollon* comme il mérite d'être reçu : c'est *Apollon* non-seulement dieu de la médecine , mais de la philosophie , de l'histoire , enfin de tous les arts.

Venez , que votre vue écarte
 Mes maux , l'ignorance et l'erreur ;
 Vous le pouvez en tout honneur ,
 Car Emilie est sans frayeur ;
 Et j'ai toujours la fièvre quarte.

Ici , loin du faste des rois ,
 Loin du tumulte de la ville ,

1740.

A l'abri des paifibles lois,
Les Arts trouvent un doux afile.

S'aimer, fe plaire, et vivre heureux,
Eft tout l'objet de notre étude ;
Et, fans importuner les dieux
Par des fouhairs ambitieux,
Nous nous fefons une habitude
D'être fatisfaits et joyeux.

Grâces vous foient rendues du bel écrit que vous
venez de faire en ma faveur (1) ! L'amitié n'a point
de bornes chez vous, auffi ma reconnaissance n'en
a-t-elle point non plus.

Vos politiques hollandais
Et votre ambaffadeur français,
En fainéans experts critiquent et réforment,
D'un fauteuil à duvet fur nous lancent leurs traits,
Et fur le monde entier tranquillement s'endorment.
Je jure qu'ils font trop heureux
D'être immobiles dans leur fphère ;
Ne fefant jamais rien comme eux,
On ne faurait jamais mal faire.

(1) Voyez la lettre de M. de *Voltaire*, du 22 feptembre.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

La Haye, 17 octobre.

BIENTOT à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théâtrale,
Race gueuse, fière et vénale,
Héros errans et bigarrés,
Portant avec habits dorés
Diamans faux et linge sale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la semaine
L'univers pour gagner du pain.

1740.

Vous aurez mauffades actrices,
Moitié femme et moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire et catin,
A qui le souffleur ou Crispin
Fait un enfant dans les coulisses.

DIEU soit loué que votre Majesté prenne la généreuse résolution de se donner du bon temps! C'est le seul conseil que j'aie osé donner; mais je défie tous les politiques d'en proposer un meilleur. Songez à ce mal fixe de côté; ce sont de ces maux que le travail du cabinet augmente, et que le plaisir guérit. Sire, qui rend heureux les autres mérite de l'être, et avec un mal de côté on ne l'est point.

1740. — Voici enfin, Sire, des exemplaires de la nouvelle édition de l'Anti-Machiavel. Je crois avoir pris le seul parti qui restait à prendre, et avoir obéi à vos ordres sacrés. Je persiste toujours à penser qu'il a fallu adoucir quelques traits qui auraient scandalisé les faibles, et révolté certains politiques. Un tel livre, encore une fois, n'a pas besoin de tels ornemens. L'ambassadeur *Camas* ferait hors des gonds s'il voyait à Paris de ces maximes chatouilleuses, et qu'il pratique pourtant un peu trop. Tout vous admirera jusqu'aux dévots. Je ne les ai pas trop dans mon parti, mais je suis plus sage pour vous que pour moi. Il faut que mon cher et respectable monarque, que le plus aimable des rois plaise à tout le monde. Il n'y a plus moyen de vous cacher, Sire, après l'ode de *Gresset*; voilà la mine éventée, il faut paraître hardiment sur la brèche. Il n'y a que des Ostrogoths et des Vandales qui puissent jamais trouver à redire qu'un jeune prince ait, à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, occupé son loisir à rendre les hommes meilleurs, et à les instruire en s'instruisant lui-même. Vous vous êtes taillé des ailes à Reinsberg pour voler à l'immortalité. Vous irez, Sire, par toutes les routes, mais celle-ci ne fera pas la moins glorieuse :

J'en atteste le Dieu que l'univers adore,
 Qui jadis inspira Marc-Aurèle et Titus,
 Qui vous donna tant de vertus,
 Et que tout bigot déshonore.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français; on leur demande ce qu'ils viennent faire; ils disent

qu'ils vont chercher de l'emploi en Prusse. Il y en a quatre actuellement de ma connaissance; l'un est le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un président, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'est enfui avec une fille, cet autre s'est enfui tout seul; celui-là a épousé la fille de son tailleur, un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon esprit tolérant; votre Majesté fait revenir de pauvres anabaptistes qu'on avait chassés je ne fais trop pourquoi.

Que deux fois on se rebaptise
 Ou que l'on soit débaptisé,
 Qu'étole au cou Jean exorcise
 Ou que Jean soit exorcisé,
 Qu'il soit hors ou dedans l'Eglise,
 Mufelman, brachmane ou chrétien,
 De rien je ne me scandalise,
 Pourvu qu'on soit homme de bien.
 Je veux qu'aux lois on soit fidelle,
 Je veux qu'on chérisse son roi,
 C'est en ce monde assez, je croi;
 Le reste qu'on nomme la foi
 Est bon pour la vie éternelle,
 Et c'est peu de chose pour moi.

L E T T R E X X V I I .

D U R O I .

A Remusberg, le 24 octobre.

M O N C H E R V O L T A I R E ,

— **J**E vous suis mille fois obligé de tous les bons offices
1740. que vous me rendez, du liégeois que vous abattez,
de *Vanduren* que vous retenez, en un mot de tout le
bien que vous me faites. Vous êtes enfin le tuteur
de mes ouvrages et le génie heureux que, sans doute,
quelque être bienfaisant m'envoie pour me soutenir
et m'inspirer.

L'ananas qui de tous les fruits
Rassemble en lui le goût exquis,
Voltaire, est ton parfait emblème;
Ainsi les arts, au point suprême,
Se trouvent en toi réunis.

J'emploie toute ma rhétorique auprès d'*Hercule de
Fleuri* pour voir si on pourra l'humaniser sur votre
sujet. Vous savez ce que c'est qu'un prêtre, qu'un
politique, qu'un vieillard têtue; et je vous prie
d'avance de ne me point rendre responsable du suc-
cès qu'auront mes sollicitations. C'est un *Vanduren*
placé sur le trône.

Ce Machiavel en barette,
Toujours fourré de faux-fuyans,

ET DE M. DE VOLTAIRE.

57

Lève de temps en temps la crête,
Et honnit les honnêtes gens.

1740.

Pour plaire à ses yeux bienséans,
Il faut entonner la trompette
Des éloges les plus brillans,
Et parfumer la vieille idole
De baume arabesque et d'encens.
Ami, je connais ton bon sens;
Tu n'as pas la cervelle folle
De l'abjecte faveur des grands,
Et tu n'as point l'ame assez molle
Pour épouser leurs sentimens.
Fait pour la vérité sincère,
A ce vieux monarque mîtré,
Précepteur de gloire entouré,
Ta franchise ne saurait plaire.

L E T T R E X X V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A la Haye, le 25 octobre.

OM B R E aimable, charmant espoir,
Des plaisirs image légère,
Quoi! vous me flattez de revoir
Ce roi qui fait régner et plaire!

Nous lifons dans certain auteur,
(Cet auteur est, je crois, la Bible.)
Que Moïse, le voyageur,
Vit Jéhovah quoique invifible.

1740.

Certain verset dit hardiment
 Qu'il vit sa face de lumière ;
 Un autre nous dit bonnement
 Qu'il ne parla qu'à son derrière.

On dit que la Bible souvent
 Se contredit de la manière ;
 Mais qu'importe, dans ce mystère,
 Ou le derrière ou le devant ?

Il vit son Dieu, c'est chose claire ;
 Il reçut ses commandemens ;
 Les vôtres seront plus charmans,
 Et votre présence plus chère.

Je pourrai dire quelque jour :
 J'ai vu deux fois ce prince aimable,
 Né pour la guerre et pour l'amour,
 Et pour l'étude et pour la table.

Il fait tout, hors être en repos ;
 Il fait agir, parler, écrire ;
 Il tient le sceptre de Minos,
 Et des Muses il tient la lyre.

Mais, Dieux ! aujourd'hui qu'il s'écarte
 De la droite raison qu'il a !
 Il esquive le quinquina
 Pour conserver sa fièvre quarte.

Sire, dans ce moment monseigneur le prince de
 Hesse vient de m'affurer que le roi de Suède ayant été

long-temps dans la même opinion que votre Majesté, accablé d'une longue fièvre, a fait céder enfin son opiniâtreté à celle de la maladie, a pris le quinquina, et a guéri. 1740.

Je fais que tous les rois ensemble
Sont loin de mon roi vertueux ;
Votre ame l'emporte sur eux,
Mais leur corps au moins vous ressemble.

Si dans le climat de la Suède un roi (soit qu'il prenne parti pour la France ou non) guérit par la poudre des jésuites, pourquoi, Sire, n'en prendriez-vous pas ?

A Loyola que mon roi cède !
Que votre esprit luthérien
Confonde tout ignatien ;
Mais pour votre estomac prenez de son remède.

Sire, je veux venir à Berlin avec une balle de quinquina en poudre. Votre Majesté a beau travailler en roi avec sa fièvre, occuper son loisir en faisant de la prose de *Cicéron* et des vers de *Catulle*, je serai toujours très-affligé de cette maudite fièvre que vous négligez.

Si votre Majesté veut que je sois assez heureux pour lui faire ma cour pendant quelques jours,

Mon cœur et ma maigre figure
Sont prêts à se mettre en chemin ;
Déjà le cœur est à Berlin,
Et pour jamais, je vous le jure.

— 1740. Je ferai dans une nécessité indispensable de retourner bientôt à Bruxelles pour le procès de madame du Châtelet et de quitter *Marc-Aurèle* pour la chicane ; mais , Sire , quel homme est le maître de ses actions ? vous - même n'avez - vous pas un fardeau immense à porter qui vous empêche souvent de satisfaire vos goûts en remplissant vos devoirs sacrés ?
Je suis , &c.

L E T T R E X X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Herford , le 11 novembre.

DANS un chemin creux et glissant ,
Comblé de neiges et de boues ,
La main d'un démon malfasant
De mon char a brisé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la Fortune ;
Mais je change de sentiment :
Je la fuyais , je l'importune ,
Je lui dis d'une faible voix :
O toi qui gouvernes les rois ,
Excepté le héros que j'aime ;
O toi qui n'auras sous tes lois
Ni son cœur ni son diadème ,
Je vais trouver mon seul appui :
Qu'enfin ta faveur me seconde ;
Souffre qu'en paix j'aïlle vers lui ;
Va troubler le reste du monde.

La Fortune, Sire, a été trop jalouse de mon accès auprès de votre Majesté; elle est bien loin d'exaucer ma prière; elle vient de briser sur le chemin d'Herford ce carrosse qui me menait dans la terre promise. *Dumolard* l'oriental, que j'amène dans les Etats de votre Majesté suivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pèlerin de la Mecque n'eut une plus triste aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le désert.

Un domestique va d'un côté demander du secours à des Westphaliens qui croient qu'on leur demande à boire; un autre court sans savoir où. *Dumolard*, qui se promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en syriaque, est cependant de ressource comme s'il n'était pas savant. Il va à la découverte moitié à pied moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de soie et en mules sur un cheval rétif.

Hélas! grand Roi, qu'eussiez-vous cru,
 En voyant ma faible figure
 Chevauchant tristement à cru
 Un courfier de mon encolure?
 C'est ainsi qu'on vit autrefois
 Ce héros vanté par Cervante,
 Son écuyer et Roffinante
 Egarés au milieu des bois.
 Ils ont fait de brillans exploits,
 Mais j'aime mieux ma destinée;
 Ils ne servaient que *Dulcinée*,
 Et je fers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la sentinelle m'a demandé mon nom; j'ai répondu, comme

— de raifon, que je m'appelais *Don Quichotte*, et j'entre
 1740. fous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos
 pieds fous celui de votre créature, de votre admira-
 teur, de . . . , &c.

L E T T R E X X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Fragment.

.

Je vous quitte, il est vrai, mais mon cœur déchiré
 Vers vous revolera fans cefse :

Depuis quatre ans vous êtes ma maîtrefse,
 Un amour de dix ans doit être préféré ;
 Je remplis un devoir facré.

Héros de l'amitié, vous m'approuvez vous-même.
 Adieu, je pars défefpéré.

Oui, je vais aux genoux d'un objet adoré,
 Mais j'abandonne ce que j'aime.

Votre ode est parfaite enfin, et je ferais jaloux fi
 je n'étais transporté de plaifir. Je me jette aux pieds
 de votre humanité, et j'ose être attaché tendrement
 au plus aimable des hommes, comme j'admire le
 protecteur de l'empire, de fes fujets et des arts.

L E T T R E X X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Clèves, le 15 décembre.

GRAND Roi, je vous l'avais prédit
Que Berlin deviendrait Athène
Pour les plaisirs et pour l'esprit ;
La prophétie était certaine.

1740.

Mais quand , chez le gros Valori ,
Je vois le tendre Algarotti
Presser d'une vive embrassade
Le beau Lujac, son jeune ami ,
Je crois voir Socrate affermi
Sur la croupe d'Alcibiade ;
Non pas ce Socrate entêté ,
De sophismes sefant parade ,
A l'œil sombre , au nez épaté ,
A front large , à mine enfumée ;
Mais Socrate vénitien ,
Aux grands yeux , au nez aquilin
Du bon saint Charles-Borromée.
Pour moi, très-défintéressé
Dans ces affaires de la Grèce ,
Pour Frédéric seul empressé ,
Je quittais étude et maîtresse ;
Je m'en étais débarrassé ;

64 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

—
1740.

Si je volai dans son empire ,
Ce fut au doux son de sa lyre ;
Mais la trompette m'a chassé.

Vous ouvrez d'une main hardie
Le temple horrible de Janus ;
Je m'en retourne tout confus
Vers la chapelle d'Emilie.
Il faut retourner sous sa loi ,
C'est un devoir ; j'y suis fidelle
Malgré ma fluxion cruelle ,
Et malgré vous et malgré moi.
Hélas ! ai-je perdu pour elle
Mes yeux , mon bonheur et mon roi ?

Sire , je prie le Dieu de la paix et de la guerre
qu'il favorise toutes vos grandes entreprises , et que
je puisse bientôt revoir mon héros à Berlin , couvert
d'un double laurier , &c.

LETTRE

L E T T R E X X X I I .

D U R O I .

Au quartier de Herendorf en Silésie , le 23 décembre.

MON CHER VOLTAIRE ,

J'AI reçu deux de vos lettres , mais je n'ai pu y —
répondre plutôt : je suis comme le roi d'échecs de 1740.
Charles XII , qui marchait toujours. Depuis quinze
jours nous sommes continuellement par voie et par
chemin , et par le plus beau temps du monde.

Je suis trop fatigué pour répondre à vos charmans
vers , et trop faisi de froid pour en favoriser tout le
charme ; mais cela reviendra. Ne demandez point de
poësie à un homme qui fait actuellement le métier
de charretier , et même quelquefois de charretier
embourbé. Voulez-vous favoir ma vie ?

Nous marchons depuis sept heures jusqu'à
quatre de l'après-midi. Je dîne alors ; ensuite je
travaille , je reçois des visites ennuyeuses : vient
après un détail d'affaires insipides. Ce sont des
hommes difficultueux à rectifier , des têtes trop
ardentes à retenir , des paresseux à presser , des
impatiens à rendre dociles , des rapaces à contenir
dans les bornes de l'équité , des bavards à écouter ,
des muets à entretenir ; enfin il faut boire avec
ceux qui en ont envie , manger avec ceux qui ont
faim ; il faut se faire juif avec les juifs , païen avec
les païens.

Corresp. du roi de P... &c.

Tome II. E

— 1740. Telles sont mes occupations que je céderais volontiers à un autre , si ce fantôme nommé la gloire ne m'apparaissait trop souvent. En vérité , c'est une grande folie , mais une folie dont il est très-difficile de se départir lorsqu'une fois on en est entiché.

Adieu , mon cher *Voltaire* , que le ciel préserve de malheur celui avec lequel je voudrais souper après m'être battu ce matin. Le cygne de Padoue s'en va , je crois , à Paris profiter de mon absence ; le philosophe géomètre quarre des courbes , le philosophe littérateur traduit du grec , et le savant doctissime ne fait rien ou peut-être quelque chose qui en approche beaucoup.

Adieu , encore une fois , cher *Voltaire* , n'oubliez pas les absens qui vous aiment.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIII.

D U R O I.

A Olau , le 16 d'avril.

— 1741. JE connais les douceurs d'un studieux repos ;
Disciple d'Epicure , amant de la Mollesse ,
Entre ses bras , plein de faiblesse ,
J'aurais pu sommeiller à l'ombre des pavots.

Mais un rayon de gloire animant ma jeunesse ,
Me fit voir d'un coup d'œil les faits de cent héros ;
Et , plein de cette noble ivresse ,
Je voulus surpasser leurs plus fameux travaux.

Je goûte le plaisir, mais le devoir me guide.
 Délivrer l'univers de monstres plus affreux
 Que ceux terrassés par Alcide,
 C'est l'objet salutaire auquel tendent mes vœux.

 1741.

Soutenir de mon bras les droits de ma patrie,
 Et réprimer l'orgueil des plus fiers des humains,
 Tous fous de la vierge Marie,
 Ce n'est point un ouvrage indigne de mes mains.

Le bonheur, cher ami, cet être imaginaire,
 Ce fantôme éclatant qui fuit devant nos pas,
 Habite aussi peu cette sphère,
 Qu'il établit son règne au sein de mes Etats.

Aux berceaux de Reinsberg, aux champs de Silésie,
 Méprisant du bonheur le caprice fatal,
 Ami de la philosophie,
 Tu me verras toujours aussi ferme qu'égal.

On dit les Autrichiens battus, et je crois que c'est vrai. Vous voyez que la lyre d'*Horace* a son tour après la massue d'*Alcide*. Faire son devoir, être accessible aux plaisirs, ferrailer avec les ennemis, être absent et ne point oublier ses amis : tout cela sont des choses qui vont fort bien de pair, pourvu qu'on sache assigner des bornes à chacune d'elles. Doutez de toutes les autres ; mais ne soyez pas pyrrhonien sur l'estime que j'ai pour vous, et croyez que je vous aime. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X X I V .

D U R O I .

Au camp de Molvitz , le 2 de mai.

—
1741.

DE cette ville portative ,
 Légère et qu'ébranlent les vents ,
 D'architecture peu massive ,
 Dont nous sommes les habitans ;
 Des glorieux et tristes champs
 Où des soldats la fureur vive
 Défit la troupe fugitive
 De nos ennemis impuissans ;
 Des lieux où l'ambition folle
 Réunit sous ses étendards
 Ceux qu'instruit à son école
 Le fier, le sanguinaire Mars ;
 En un mot , du centre du trouble ,
 Je vous cherche au sein de la paix ,
 Où vous savez jouir au double
 De cent plaisirs , de cent succès ;
 Où vous vivez quand je travaille ;
 Où vous instruisez l'univers ,
 Lorsque de cent peuples divers
 Je vois au fort de la bataille
 Les ombres passer aux enfers .

Voilà tout ce que peut vous dire ma muse guerrière , d'un camp très-froid. Je n'entre point en détail avec vous , car il n'y a rien de raffiné dans la façon dont nous nous entretenons ; cela se fait toujours à

mon grand regret ; et si je dirige la fureur obéissante de mes troupes , c'est toujours aux dépens de mon humanité qui pâtit du mal nécessaire que je ne saurais me dispenser de faire. 1741.

Le maréchal de *Bellisfe* est venu ici avec une suite de gens très-sensés. Je crois qu'il ne reste plus guère de raison aux Français après celle que ces messieurs de l'ambassade ont reçue en partage. On regarde en Allemagne comme un phénomène très-rare de voir des français qui ne soient pas fous à lier. Tels sont les préjugés des nations les unes contre les autres : quelques gens de génie savent s'en affranchir ; mais le vulgaire croupit toujours dans la fange des préjugés. L'erreur est son partage. A vous qui la combattez , soit honneur , santé , prospérité et gloire à jamais. Ainsi soit-il. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X X V .

D E M . D E V O L T A I R E .

5 mai.

JE croyais autrefois que nous n'avions qu'une ame ,
Encore est-ce beaucoup , car les fots n'en ont pas :
Vous en possédez trente , et leur céleste flamme
Pourrait seule animer tous les fots d'ici-bas.

Minerve a dirigé vos desseins politiques ;
Vous suivez à la fois Mars , Orphée , Apollon ;
Vous dormez en plein champ sur l'affût d'un canon ;
Nei perg fuit devant vous aux plaines germaniques.

E 3

—
1741. César, votre patron, par qui tout fut soumis,
Aimait aussi les arts, et sa main triomphale
Cueille encor des lauriers dans ses nobles écrits ;
Mais a-t-il fait des vers au grand jour de Pharfale ?

A peine ce Neiperg est-il par vous battu,
Que vous prenez la plume en montrant votre épée ;
Mon attente, ô grand Roi ! n'a point été trompée,
Et non moins que Neiperg mon génie est vaincu.

Sire, faire des vers et des jolis vers après une victoire, est une chose unique et par conséquent réservée à votre Majesté. Vous avez battu *Neiperg* et *Voltaire*. Votre Majesté devrait mettre dans ses lettres des feuilles de laurier, comme les anciens généraux romains. Vous méritez à la fois le triomphe du général et du poète, et il vous faudrait deux feuilles de laurier au moins.

J'apprends que *Maupertuis* est à Vienne ; je le plains plus qu'un autre ; mais je plains quiconque n'est pas auprès de votre personne. On dit que le colonel *Camus* est mort bien fâché de n'être pas tué à vos yeux. Le major *Knobertoff* (dont j'écris mal le nom) a eu au moins ce triste honneur dont DIEU veuille préserver votre Majesté. Je suis sûr de votre gloire, grand Roi, mais je ne suis pas sûr de votre vie ; dans quels dangers et dans quels travaux vous la passez, cette vie si belle ! des liguees à prévenir ou à détruire, des alliés à se faire ou à retenir, des sièges, des combats, tous les desseins, toutes les actions, et tous les détails d'un héros ; vous aurez peut-être tout, hors le bonheur. Vous pourrez,

ou faire un empereur, ou empêcher qu'on n'en fasse un, ou vous faire empereur vous-même; si le dernier cas arrive, vous n'en ferez pas plus sacrée Majesté pour moi. 1741.

J'ai bien de l'impatience de dédier Mahomet à cette adorable Majesté. Je l'ai fait jouer à Lille, et il a été mieux joué qu'il ne l'eût été à Paris; mais quelque émotion qu'il ait causée, cette émotion n'approche pas de celle que ressent mon cœur en voyant tout ce que vous faites d'héroïque.

L E T T R E X X X V I.

D U R O I.

Au camp de Molvitz, le 13 de mai.

LES gazettes de Paris qui vous disaient à l'extrémité, et madame *du Châtelet* ne bougeant de votre chevet, m'ont fait trembler pour les jours d'un homme que j'aime, lorsque j'ai vu par votre lettre que ce même homme est plein de vie et qu'il m'aime encore.

Ce n'est point mon frère qui a été blessé, c'est le prince *Guillaume*, mon cousin. Nous avons perdu à cette heureuse et malheureuse journée quantité de bons sujets. Je regrette tendrement quelques amis dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Le chagrin des amis tués est l'antidote que la Providence a daigné joindre à tous les heureux succès de

— 1741. la guerre pour tempérer la joie immodérée qu'excitent les avantages remportés sur les ennemis. Le regret de perdre de braves gens est d'autant plus sensible qu'on doit de la reconnaissance à leurs manes, et sans pouvoir jamais s'en acquitter.

La situation où je suis m'amènera dans peu, mon cher *Voltaire*, à risquer de nouveaux hasards. Après avoir abattu un arbre, il est bon d'en détruire jusque aux racines pour empêcher que des rejetons ne le remplacent avec le temps. Allons donc voir ce que nous pourrons faire à l'arbre dont M. de *Neipperg* doit être regardé comme la sève.

J'ai vu et beaucoup entretenu le maréchal de *Bellisle* qui fera dans tout pays ce que l'on appelle un très-grand homme. C'est un *Newton* pour le moins en fait de guerre, autant aimable dans la société qu'intelligent et profond dans les affaires, et qui fait un honneur infini à la France sa nation, et au choix de son maître.

Je souhaite de tout mon cœur de n'attendre que de bonnes nouvelles de votre part : soyez persuadé que personne ne s'y intéresse plus que votre fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVII.

D U R O I.

Au camp de Grotkau, le 2 de juin.

Vous qui possédez tous les arts,
Et sur-tout le talent de plaire;
Vous qui pensez à nos houffards
En cueillant des fruits de Cythère,
Qui chantez Charles et Newton,
Et qui, du giron d'Emilie,
Aux beaux esprits donnez le ton
Ainsi qu'à la philosophie:
De ce camp d'où maint peloton
S'exerce en tirant à l'envie,
De ma très-turbulente vie
Je vous fais un léger crayon.

1741.

Nous avons vu Césarion,
Le court Jordan qui l'accompagne
Tenant en main son Cicéron,
Horace, Hippocrate et Montagne;
Nous avons vu des maréchaux,
Des beaux esprits et des héros,
Des bavards et des politiques,
Et des foldats très-impudiques;
Nous avons vu, dans nos travaux,
Combats, escarmouches et sièges,
Mines, fougaces et cent pièges,
Et moissonner dame Atropos,

 1741.

Fesant rage de fes cifeaux
 Parmi la cohue imbécille
 Qui fuit d'un pas fier et docile
 Les traces de fes généraux.

Mais fi j'avais vu davantage
 En ferais-je plus fortuné ?
 Qui penfe et jouit à mon âge ,
 Qui de vous eft endoctriné ,
 Mérite feul le nom de fage ;
 Mais qui peut vous voir de fes yeux
 Mérite feul le nom d'heureux.

Ni mon frère , ni ce *Knobelsdorf* que vous con-
 naiffez , n'ont été à l'action. C'eft un de mes cōufins
 et un major de dragons *Knsdelsdorf* qui ont eu le
 malheur d'être tués.

Donnez-moi plus fouvent de vos nouvelles. Aimez-
 moi toujours , et foyez perfuadé de l'eftime que j'ai
 pour vous. Adieu.

F É D É R I C .

LETTRE XXXVIII.

D U R O I.

Au camp de Strelen , le 25 juin.

.
.

L'ANNONCE de votre histoire me fait bien du plaisir ; cela n'ajoutera pas un petit laurier de plus à ceux que vous prépare la main de l'immortalité ; c'est votre gloire, en un mot, que je chéris. Je m'intéresse au *Siecle de Louis XIV*, je vous admire comme philosophe, mais je vous aime bien mieux poète. 1741.

Préférez la lyre d'Horace
Et fes immortels accords,
A ces gigantesques efforts
Que fait la pédantesque race,
Pour mieux connaître les ressorts
De l'air, des corps, et de l'espace.
Grands objets trop peu faits pour nous.
Ces sages souvent font bien fous.

L'un fait un roman de physique, l'autre monte avec bien de la peine et ajuste ensemble les différentes parties d'un système sorti de son cerveau creux.

1741.

Ne perdons point à rêvasser ,
 Un temps fait pour la jouissance.
 Ce n'est point à philosopher
 Qu'on avance dans la science.
 Tout l'art est d'apprendre à douter ,
 Et modestement confesser
 Nos sottises , notre ignorance.

L'histoire et la poésie offrent un champ bien plus libre à l'esprit. Il s'agit d'objets qui sont à notre portée, de faits certains, et de riants peintures. La véritable philosophie, c'est la fermeté d'ame, et la netteté de l'esprit qui nous empêche de tomber dans les erreurs du vulgaire et de croire aux effets sans cause.

La belle poésie, c'est sans contredit la vôtre; elle contient tout ce que les poètes de l'antiquité ont produit de meilleur.

Votre muse forte et légère ,
 Des agrémens semble la mère ,
 Parlant la langue des amours.
 Mais lorsque vous peignez la guerre ,
 Comme un impétueux tonnerre
 Elle entraîne tout dans son cours.

C'est que vous et votre muse, vous êtes tout ce que vous voulez. Il n'est pas permis à tout le monde d'être *Protée* comme vous; et nous autres pauvres humains, nous sommes obligés de nous contenter du petit talent que l'avare nature a daigné nous donner.

Je ne puis vous mander des nouvelles de ce camp, où nous sommes les gens les plus tranquilles du

monde. Nos huffards font les héros de la pièce pendant l'intermède , tandis que les ambassadeurs me haranguent , qu'on fait les Siléfiens cocus , &c. &c. 1741.

Bien des complimens à la Marquise ; quant à vous , je pense bien que vous devez être persuadé de la parfaite estime et de l'amitié que j'aurai toujours pour vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

Le pauvre *Césarion* est malade à Berlin où je l'ai renvoyé pour le guérir , et *Jordan* qui vient d'arriver de Breslau , est tout fatigué du voyage.

L E T T R E X X X I X .

D E M . D E V O L T A I R E .

A Bruxelles , le 29 juin.

SIRE , chacun son lot ; une aigle vigoureuse ,
 Non l'aigle de l'Empire , (elle a depuis un temps
 Perdu son bec retors et ses ongles puissans)
 Mais l'aigle de la Prusse , et jeune et valeureuse ,
 Réveille dans son vol , au bruit de ses exploits ,
 La Gloire qui dormait loin des trônes des rois .
 Un vieux renard adroit , tapi dans sa tanière ,
 Attend quelques perdrix auprès de sa frontière ;
 Un honnête pigeon , point fourbe et point guerrier ,
 Cache ses jours obscurs au fond d'un colombier .
 Je suis ce vieux pigeon , j'admire en sa carrière
 Cette aigle foudroyante et si vive et si fière .

1741.

Ah ! si d'un autre bec les Dieux m'avaient pourvu ,
 Si j'étais moins pigeon , je vous suivrais peut-être ;
 Je verrais dans son camp mon adorable maître ;
 Et tel que Maupertuis , peut-être au dépourvu
 De houffards entouré , dépouillé , mis à nu ,
 J'aurais , par les doux sons de quelque chansonnette ,
 Confolé , s'il se peut , Neiperg de sa défaite.
 Le Ciel n'a pas voulu que de mes sombres jours
 Cette grande aventure ait éclairé le cours.
 Mais dans mon colombier je vous suis en idée ;
 De vos vaillans exploits ma verve possédée ,
 Voyage en fiction vers les murs de Breslau ,
 Dans les champs de Molvitz , aux remparts de Glogau ,
 Je vous y vois , tranquille au milieu de la gloire ,
 Arracher une plume au dos de la Victoire ,
 Et m'écrire en jouant , sur la peau d'un tambour ,
 Ces vers toujours heureux , pleins de grâce et de tour.

Hindfort , et vous Ginkel , vous dont le nom barbare
 Fait jurer de mes vers la cadence bizarre ,
 Venez-vous près de lui , le caducée en main ,
 Pour séduire son ame et changer son destin ?
 Et vous , cher Valori , toujours prêt à conclure ,
 Voulez-vous des Ginkels déranger la mesure ?
 Ministres cauteleux , ou pressans , ou jaloux ,
 Laissez là tout votre art , il en fait plus que vous ;
 Il fait quel intérêt fait pencher la balance ,
 Quel traité , quel ami convient à sa puissance ;
 Et toujours agissant , toujours pensant en roi ,
 Par la plume et l'épée il fait donner la loi.
 Cette plume sur-tout est ce qui fait ma joie ;
 Car , Messieurs , quand le jour , à tant de fots en proie ,

Il a campé , marché , recampé , ferrailé ,
 Écouté cent avis , répondu , conseillé ,
 Ordonné des piquets , des haltes , des fourrages ,
 Garni , forcé , repris , débouché vingt passages ,
 Et parlé dans sa tente à des ambassadeurs ,
 (Gens quelquefois trompés encor que grands trompeurs)
 Alors tranquille et gai , n'ayant plus rien à faire ,
 En vers doux et nombreux il écrit à Voltaire.
 En faites-vous autant , Georges , Charles , Louis ,
 Très-respectables rois , d'Apollon peu chéris ?
 La maison des Bourbons ni les filles d'Autriche
 N'ont jamais fait pour moi le plus court hémistiche.
 Qu'importent leurs aïeux , leur trône , leurs exploits ?
 S'ils ne font point de vers , ils ne font point mes rois.
 Je consens qu'on soit bon , juste , grand , magnanime ,
 Que l'on soit conquérant , mais je prétends qu'on rime.
 Protecteur d'Apollon , grand génie et grand roi ,
 Battez-vous , écrivez , et sur-tout aimez-moi.

 1741.

Sire , le plus profaïque de vos serviteurs ne peut rimer davantage. Je suis actuellement enfoncé dans l'histoire ; elle devient tous les jours plus chère pour moi depuis que je vois le rang illustre que vous y tiendrez. Je prévois que votre Majesté s'amusera quelque jour à faire le récit de ses deux campagnes : heureux qui pourrait être alors son secrétaire ! mais aussi très-heureux qui sera son lecteur ! C'est aux *Césars* à faire leurs commentaires. Messieurs de *la Croze* et *Jordan* , de grâce , prêtez-moi vos vieux livres et vos lumières nouvelles pour les antiques vérités que je cherche ; mais quand je serai arrivé au siècle illustré par *Frédéric* , permettez-moi d'avoir recours

— 1741. directement à notre héros. Que vous êtes heureux, ô *Jordan* ! vous le voyez ce héros , et vous avez de plus une très - belle bibliothèque ; il n'en est pas ainsi de moi , je n'ai point ici de héros , et j'ai très-peu de livres. Cependant je travaille , car les gens oisifs ne font pas faits pour lui plaire.

De son sublime esprit la noble activité
 Réveillerait dans moi la molle oisiveté.
 Tout mortel doit agir , roi , fermier , soldat , prêtre ;
 A ces conditions le Ciel nous donna l'être :
 Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
 Grand Dieu , que de plaisirs doit goûter mon héros !

Je suis de sa majesté , de son humanité , de son activité , de son esprit et de son cœur , l'admirateur et le sujet.

L E T T R E X L.

D U R O I.

Au camp de Strelen , 22 juillet.

.

APRÈS la sentence que vous venez de prononcer sur votre Hélicon , je ne puis vous écrire qu'en vers. C'est une corruption dont je me fers pour captiver votre affection. Si vous étiez médiateur entre la reine d'Hongrie et moi , je plaiderais ma cause en vers ; et
 mes

mes vieux documens en rimes serviraient aux amusemens de mon pacificateur. Il n'y aura pas assurément autant de lacunes dans l'histoire que vous écrivez, qu'il se trouve de vide dans notre campagne ; mais notre inaction ne fera pas longue. Si nous suspendons nos coups, ce n'est que pour frapper dans peu d'une manière plus sûre et plus éclatante. 1741.

Je vous recommande les intérêts du siècle divin que vous peignez si élégamment. J'aimerais mieux l'avoir fait, que d'avoir gagné cent batailles.

Adieu, cher *Voltaire* ; lorsque vous faisiez la guerre à vos libraires et à vos autres ennemis, j'écrivais ; à présent que vous écrivez, je m'escrime d'estoc et de taille. Tel est le monde.

Ne doutez pas de la parfaite amitié avec laquelle je suis tout à vous.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Bruxelles, le 3 août.

Vous dont le précoce génie
Poursuit sa carrière infinie
Du Parnasse aux champs des combats,
Défiant, d'un effor sublime,
Et les obstacles de la rime
Et les menaces du trépas :

Amant fortuné de la Gloire,
Vous avez voulu que l'histoire

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. F

 1741.

Devint l'objet de mes travaux ;
 Du haut du temple de Mémoire,
 Sur les ailes de la Victoire
 Vos yeux conduisent mes pinceaux.

Mais non, c'est à vous seul d'écrire,
 A vous de chanter sur la lyre
 Ce que vous seul exécutez :
 Tel était jadis ce grand homme,
 L'oracle et le vainqueur de Rome,
 Qu'on vante et que vous imitez.

Cependant la douce éminence,
 Ce roi tranquille de la France,
 Etendant par-tout ses bienfaits,
 Vers les frontières alarmées
 Fait déjà marcher quatre armées,
 Seulement pour donner la paix.

J'aime mieux Jordan qui s'allie
 Avec certain anglais impie
 Contre l'idole des dévots,
 Contre ce monstre atrabilaire
 De qui les fripons favent faire
 Un engin pour prendre les sots.

Autrefois Julien le sage,
 Plein d'esprit, d'art et de courage,
 Jusqu'en son temple l'a vaincu ;
 Ce philosophe sur le trône,
 Unissant Thémis et Bellone,
 L'eût détruit s'il avait vécu.

Achevez cet heureux ouvrage,
 Brisez ce honteux esclavage

Qui tient les humains enchainés;
 Et, dans votre noble colère,
 Avec Jordan le secrétaire,
 Détruisez l'idole, et vivez.

 1741.

Vous que la raison pure éclaire,
 Comment craindriez-vous de faire
 Ce qu'ont fait vos braves aïeux (1)
 Qui, dans leur ignorance heureuse,
 Bravèrent la puissance affreuse
 De ce monstre élevé contre eux.

Hélas! votre esprit héroïque
 Entend trop bien la politique;
 Je vois que vous n'en ferez rien.
 Tous les dévots, saisis de crainte,
 Ont déjà par-tout fait leur plainte
 De vous voir si mauvais chrétien.

Content de briller dans le monde,
 Vous leur laissez l'erreur profonde
 Qui les tient sous d'indignes lois.
 Le plus sage aux plus fots veut plaire,
 Et les préjugés du vulgaire
 Sont encor les tyrans des rois.

Ainsi donc, Sire, votre Majesté ne combattra que des princes, et laissera *Jordan* combattre les erreurs sacrées de ce monde. Puisqu'il n'a pu devenir poète auprès de votre personne, que sa prose soit digne du roi que nous voudrions tous deux imiter. Je me flatte que la Silésie produira un bon ouvrage contre ce que vous savez. Après ces beaux vers qui me font

(1) Au treizième siècle ils chassèrent tous les prêtres.

— déjà venus des environs de la Neifs , certainement si
 1741. votre Majesté n'avait pas dédaigné d'aller en Silésie ,
 jamais on n'y aurait fait de vers français. Je m'imagine
 qu'elle est à présent plus occupée que jamais ; mais je
 ne m'en effraie pas ; et après avoir reçu d'elle des
 vers charmans le lendemain d'une victoire , il n'y a
 rien à quoi je ne m'attende. J'espère toujours que je
 ferai assez heureux pour avoir une relation de ses
 campagnes , comme j'en ai une du voyage de Stras-
 bourg , &c.

L E T T R E X L I I .

D U R O I .

Au camp de Renhenback , le 24 août.

DE tous les monstres différens
 Vous voulez que je fois l'Hercule ,
 Que Vienne avec ses adhérens ,
 Genève , Rome avec la bulle
 Tombent sous mes coups affommans :
 Approfondissez mieux vos gens ,
 Et connaissez la différence
 De la massue aux argumens.

L'antique idole qu'on encense ,
 La crédule Religion
 Se soutient par prévention ,
 Par caprice et par ignorance.

La foudroyante Vérité
A poursuivi ce monstre en Grèce ;
A Rome il fut persécuté
Par les vers sensés de Lucrèce.

1741.

Vous-même vous avez tenté
De rendre le monde incrédule,
En dévoilant le ridicule
D'un vieux rêve long-temps vanté :
Mais l'homme stupide , imbécille,
Et monté sur le même ton ,
Croit plutôt à son évangile
Qu'il ne se range à la raison ;
Et la respectable Nature
Lorsqu'elle daigna travailler
A pétrir l'humaine figure ,
Ne l'a pas faite pour penser.

Croyez-moi , c'est peine perdue
Que de prodiguer le bon sens
Et d'étaler des argumens
Aux bœufs qui traînent la charrue ;
Mais de vaincre dans les combats
L'Orgueil et ses fiers adversaires ,
Et d'écraser dessous ses pas
Et les scorpions et les vipères ,
Et de conquérir des Etats ,
C'est ce qu'ont opéré nos pères ,
Et ce qu'exécutent nos bras.

Laissez donc dans l'erreur profonde
L'esprit entêté de ce monde.

1741.

Eh ! que m'importent les travers ,
 Pourvu que j'entende vos vers ,
 Et qu'après le feu de la guerre ,
 La paix renaissant sur la terre ,
 Pallas vous conduise à Berlin.
 Là, tantôt au sein de la ville
 Goûtant le plus brillant destin ,
 Ou préférant le doux asile
 De la campagne plus tranquille ,
 A l'ombre de nos étendards
 Laissant reposer le fier Mars ,
 Nous jouirons comme Epicure
 De la volupté la plus pure ,
 En laissant aux favans bavards
 Leur physique et métaphysique ,
 A messieurs de la mécanique
 Leur mouvement perpétuel ,
 Au calculateur éternel
 Sa fluxion géométrique ,
 Au dieu d'Epidaure empirique
 Son grand remède universel ,
 A tout fourbe , à tout politique ,
 Son scélérat Machiavel ,
 A tout chrétien apostolique
 Jésus et le péché mortel ;
 En nous réservant pour partage
 Des biens de ce monde l'usage ,
 L'honneur, l'esprit et le bon sens ,
 Le plaisir et les agrémens.

Jordan traduit son auteur anglais avec la même
 fidélité que les Septante translatèrent la bible. Je

crois l'ouvrage bientôt achevé. Il y a tant de bonnes choses à dir contre la religion que je m'étonne qu'elles ne viennent pas dans l'esprit de tout le monde ; mais les hommes ne sont pas faits pour la vérité. Je les regarde comme une horde de cerfs dans le parc d'un grand seigneur , et qui n'ont d'autre fonction que de peupler et remplir l'enclos. 1741.

Je crois que nous nous battons bientôt : c'est œuvre assez folle ; mais que voulez-vous ? il faut être quelquefois fou dans sa vie.

Adieu , cher *Voltaire*. Ecrivez-moi plus souvent ; mais sur-tout ne vous fâchez pas si je n'ai pas le temps de vous répondre. Vous connaissez mes sentimens.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X L I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Cirey , ce 21 décembre.

S O L E I L , pâle flambeau de nos tristes hivers ,
 Toi qui de ce monde es le père ,
 Et qu'on a cru long-temps le père des bons vers ,
 Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
 Soleil , par quel cruel destin
 Faut-il que dans ce mois où l'an touche à sa fin ,
 Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?
 C'est là qu'est mon héros , dont le cœur et la tête
 Rassemblent tout le feu qui manque à ses Etats ;
 Mon héros , qui de Neifs achevait la conquête ,
 Quand tu fuyais de nos climats :

— 1741. Pourquoi vas-tu, dis-moi, vers le pôle antarctique ?
 Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
 Revole sur tes pas loin de ce triste bord ,
 Imite mon héros , viens éclairer le Nord.

C'est ce que je disais , Sire , ce matin au Soleil votre confrère , qui est aussi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre Majesté , si j'avais cette facilité de faire des vers , que je n'ai plus , et que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez faits dans Neifs tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote , jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Moltitz , fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille , et ne fit point de vers au camp devant Dole , ou devant Befançon ; aussi j'ai pris la liberté de mander à votre Majesté que l'histoire de *Louis XIV* me paraissait un cercle trop étroit , je trouve que *Frédéric* élargit la sphère de mes idées. Les vers que votre Majesté a faits dans Neifs ressemblent à ceux que *Salomon* faisait dans sa gloire , quand il disait , après avoir tâté de tout , *Tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes et de sept cents concubines ; le tout sans avoir donné de bataille , ni fait de siège. Mais n'en déplaise , Sire , à *Salomon* et à vous , ou bien à vous et à *Salomon* , il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie ,
Revenir couvert de lauriers
Dans les bras de la Poësie ;
Donner aux belles , aux guerriers ,
Opéra , bal et comédie ;
Se voir craint , chéri , respecté ,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société ,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la victoire ;
Savourer avec volupté ,
Dans des momens libres d'affaire ,
Les bons vers de l'antiquité ,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité :
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité ,
Et le plaisir n'est point chimère.

1741.

Votre Majesté a fait bien des choses en peu de temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle , et plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant , qui met tant de choses dans sa sphère d'activité , vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout ce que je crains , c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux pieds , qui peuplent la terre , sont à une distance immense de votre personne , par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton* :

Amongst unequals no society.

1741.

Il y a encore un autre malheur , c'est que votre Majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques , les soins intéressés des courtisans , &c. qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce , et qu'elle croira qu'il est démontré en morale , qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire , que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur , qui a bien des talens , et qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi , son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens que la couronne ne me refroidit point du tout.

Je suis , &c.

LETTRE XLIV.

D U R O I.

A Berlin , le 8 de janvier.

MON CHER VOLTAIRE ,

1742. JE vous dois deux lettres , à mon grand regret , et je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées , que je ne puis encore penser à mon plaisir , le seul solide bien de la vie. Je m'imagine que DIEU a créé les ânes ,

les colonnes doriques , et nous autres rois , pour porter les fardeaux de ce monde où tant d'autres êtres sont faits pour jouir des biens qu'il produit. 1742.

A présent me voilà à argumenter avec une vingtaine de *Machiavels* plus ou moins dangereux. L'aimable Poësie attend à la porte , sans avoir d'audience. L'un me parle de limites , l'autre de droits , un autre encore d'indemnification , celui-ci d'auxiliaires , de contrats de mariage , de dettes à payer , d'intrigues à faire , de recommandations , de dispositions , &c. On publie que vous avez fait telle chose à laquelle vous n'avez jamais pensé ; on suppose que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouifiez ; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel que votre intérêt est de ménager ; on vous tourne en ridicule , on vous critique ; un gazetier fait votre satire ; les voisins vous déchirent ; un chacun vous donne au diable en vous accablant de protestations d'amitié. Voilà le monde ; et telles sont en gros les matières qui m'occupent.

Avez - vous envie de troquer la poësie pour la politique ? La seule ressemblance qui se trouve entre l'une et l'autre , est que les politiques et les poëtes sont le jouet du public , et l'objet de la satire de leurs confrères.

Je pars après-demain pour Remusberg reprendre la houlette et la lyre , veuille le ciel , pour ne les quitter jamais ! Je vous écrirai de cette douce solitude avec plus de tranquillité d'esprit. Peut-être *Calliope* m'inspirera-t-elle encore.

Je suis tout à vous.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X L V .

D U R O I .

A Olmutz , le 3 de février.

M O N C H E R V O L T A I R E ,

— 1742. **L**E démon qui m'a promené jusqu'à présent, m'a mené à Olmutz pour redresser les affaires que les autres alliés ont embrouillées, dit-on. Je ne fais ce qui en fera ; mais je fais que mon étoile est trop errante. Que pouvez-vous prétendre d'une cervelle où il n'y a que du foin, de l'avoine et de la paille hachée ? Je crois que je ne rimerai à présent qu'en *oin* et en *oine*.

Laissez calmer cette tempête ;
Attendez qu'à Berlin sur les débris de Mars ,
La Paix ramène les beaux arts.
Pour faire enfler les fons de ma tendre musette ,
Il faut que la fin des hafards
Impose le silence au bruit de la trompette.

Je vous renvoie bien loin peut-être ; cependant il n'y a rien à faire à présent, et d'un mauvais payeur il faut prendre ce qu'on peut.

Je lis maintenant, ou plutôt je dévore votre *Siècle de Louis le Grand*. Si vous m'aimez, envoyez-moi ce que vous avez fait ultérieurement de cet ouvrage ; c'est mon unique consolation, mon délassement, ma récréation. Vous qui ne travaillez que par goût et que par génie, ayez pitié d'un manœuvre en politique, et qui ne travaille que par nécessité.

Aurait-on dû préfumer, cher *Voltaire*, qu'un nour-
rison des Muses dût être destiné à faire mouvoir, 1742.
conjointement avec une douzaine de graves fous
que l'on nomme grands politiques, la grande roue
des événemens de l'Europe ? Cependant c'est un fait
qui est authentique, et qui n'est pas fort honorable
pour la Providence.

Je me rappelle à ce propos le conte que l'on fait
d'un curé à qui un payfan parlait du Seigneur-Dieu
avec une vénération idiote : *Allez, allez*, lui dit le
bon presbyte, *vous en imaginez plus qu'il n'y en a ; moi
qui le fais et qui le vends par douzaines, j'en connais la
valeur intrinsèque.*

On se fait ordinairement dans le monde une idée
superstitieuse des grandes révolutions des empires ;
mais lorsqu'on est dans les coulisses, l'on voit pour
la plupart du temps que les scènes les plus magiques
sont mues par des ressorts communs, et par de vils
faquins qui, s'ils se montraient dans leur état naturel,
ne s'attireraient que l'indignation du public.

La supercherie, la mauvaise foi et la duplicité sont
malheureusement le caractère dominant de la plupart
des hommes qui sont à la tête des nations, et qui en
devraient être l'exemple. C'est une chose bien humiliante
que l'étude du cœur humain dans de pareils
sujets ; elle me fait regretter mille fois ma chère
retraite, les arts, mes amis et mon indépendance.

Adieu, cher *Voltaire* ; peut-être retrouverai-je un
jour tout ce qui est perdu pour moi à présent. Je suis,
avec tous les sentimens que vous pouvez imaginer,

votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

L E T T R E X L V I.

D U R O I.

A Selovitz , le 23 de mars.

M O N C H E R V O L T A I R E ,

— **J**E crains de vous écrire , car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander que d'une espèce dont vous ne vous souciez guère , ou que vous abhorrez.

1742.

Si je vous disais , par exemple , que des peuples de deux contrées de l'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même , et qu'ils ont été chercher dans un pays fort éloigné : pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince , et qu'ils voulaient , joints ensemble , en égorger un troisième ; vous me répondriez que ces gens sont fous , fots et furieux de se prêter ainsi aux caprices et à la barbarie de leurs maîtres. Si je vous disais que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais , que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé , et les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous écrieriez : Ah , barbares ! ah , brigands ! inhumains que vous êtes , les injustes n'hériteront point du royaume des cieux , selon *S^t Matthieu* , chap. XII , vers. 24.

Puisque je prévois tout ce que vous me diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'une tête assez folle, dont vous aurez entendu parler sous le nom de *roi de Prusse*, apprenant que les Etats de son allié l'empereur étaient ruinés par la reine de Hongrie, a volé à son secours; qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne pour opérer une diversion en Basse-Autriche, et qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine de Hongrie, pour le service de son allié. 1742.

Voilà de la générosité, diriez-vous, voilà de l'héroïsme; cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau et celui-ci sont les mêmes. C'est la même femme qu'on fait voir d'abord en cornettes de nuit, et ensuite avec son fard et ses pompons.

De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets? combien les jugemens ne varient-ils point? Les hommes condamnent le soir ce qu'ils ont approuvé le matin. Ce même soleil qui leur plaisait à son aurore, les fatigue à son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, et rétablies pourtant; et nous sommes assez insensés de nous agiter pendant toute notre vie pour acquérir de la réputation! Est-il possible qu'on ne soit pas détrompé de cette fausse monnaie depuis le temps qu'elle est connue?

Je ne vous écris point de vers parce que je n'ai pas le temps de toiser des syllabes. Souffrez que je vous fasse souvenir de l'histoire de *Louis XIV*; je vous menace de l'excommunication du Parnasse si vous n'achevez pas cet ouvrage.

—
1742. Adieu, cher *Voltaire* ; aimez un peu, je vous prie, ce transfuge d'*Apollon*, qui s'est enrôlé chez *Bellone*. Peut-être reviendra-t-il un jour servir sous les vieux drapeaux.

Je suis toujours votre admirateur et ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVII.

D U R O I.

A Triban le 12 d'avril.

C'EST ici que l'on voit tous les saints enrichés,
 Dans les bois, sur les ponts, sur les chemins perchés,
 Et messieurs les gueux, leur cortège,
 Qui se morfondent sur la neige ;
 Tandis que, tranchant du Crépus,
 Les puissans comtes de Bohême,
 Prodiges de leurs revenus,
 Ruinent leurs sujets, et se mangent eux-même
 Pour entretenir leurs chevaux ;
 Et que nosseigneurs les bigots,
 Bien mieux instruits de leur cuisine
 Que des pauvres et de leurs maux,
 Chez les élus et leurs égaux
 S'en vont promener leur doctrine,
 Et se faire admirer des fots.

Vos

Vos français qui s'ennuient bien en Bohême n'en font pas moins aimables et malins. C'est peut-être la seule nation qui trouve dans l'infortune même une source de plaifanteries et de gaieté. C'est aux cris de M. de *Broglie* que je suis accouru à son secours, et que la Moravie restera en friche jusqu'à l'automne. 1742.

Vous me demandez pour combien messieurs mes frères se font donné le mot de ruiner la terre : à cela je répons que je n'en fais rien ; mais que c'est la mode à présent de faire la guerre, et qu'il est à croire qu'elle durera long-temps.

L'abbé de *Saint-Pierre*, qui me distingue assez pour m'honorer de sa correspondance, m'a envoyé un bel ouvrage sur la façon de rétablir la paix en Europe, et de la constater à jamais. La chose est très-praticable ; il ne manque pour la faire réussir que le consentement de l'Europe, et quelques autres bagatelles semblables.

Que ne vous dois-je point, mon cher *Voltaire*, du grandissime plaisir que vous me promettez en me faisant espérer de recevoir bientôt l'histoire de *Louis XIV.*

Accoutumé de vous entendre,
De vos œuvres je suis jaloux :
Cher *Voltaire*, donnez-les nous,
Par cœur je voudrais vous apprendre ;
Il n'est point de salut sans vous.

Vous pensez peut-être que je n'ai point assez d'inquiétudes ici, et qu'il fallait encore m'alarmer

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. G

— sur votre fanté. Vous devriez prendre plus de soin
1742. de votre conservation : souvenez-vous , je vous prie ,
combien elle m'intéresse , et combien vous devez
être attaché à ce monde - ci dont vous faites les
délices.

Vous pouvez compter que la vie que je mène
n'a rien changé de mon caractère ni de ma façon
de penser. J'aime Remusberg et les jours tranquilles ;
mais il faut se plier à son état dans le monde , et se
faire un plaisir de son devoir.

D'abord que la paix sera faite ,
Je retrouve dans ma retraite
Les Ris , les Plaifirs et les Arts ,
Nos belles aux touchans regards ,
Maupertuis avec ses lunettes ,
Algarotti le laboureur ,
Nos favans avec leurs lecteurs :
Mais que me ferviront ces fêtes ,
Cher Voltaire , si vous n'en êtes ?

Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire sur
le point de poursuivre ma marche. Adieu , cher
Voltaire ; n'oubliez pas un pauvre *Ixion* qui travaille
comme un misérable à la grande roue des événe-
mens , et qui ne vous admire pas moins qu'il vous
aime.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Avril.

S I R E ,

PENDANT que j'étais malade, votre Majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre Majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? à Vienne? à Presbourg? à Temesvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; et même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, et d'image très-pensante et très-agissante. Enfin, Sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges et des succès.

D'Esculape les favoris
 Semblaient même me faire accroire
 Que j'irais dans le seul pays
 Où n'arrive point votre gloire;
 Dans ce pays dont par malheur
 On ne voit point de voyageur
 Venir nous dire des nouvelles;
 Dans ce pays où tous les jours

1748.

Les ames lourdes et cruelles ,
 Et des Hongrois et des Pandours ,
 Vont au diable au fon des tambours ,
 Par votre ordre et pour vos querelles ;
 Dans ce pays dont tout chrétien ,
 Tout juif , tout musulman raisonne ;
 Dont on parle en chaire , en forbonne ,
 Sans jamais en deviner rien ;
 Ainsi que le parisien ,
 Badaud , crédule et fatirique ,
 Fait des romans de politique ,
 Parle tantôt mal , tantôt bien ,
 De Bellisle et de vous peut-être ,
 Et dans son léger entretien
 Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx ; mais je suis très-fâché , Sire , du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus passer. Les uns arrivaient de Scharding , les autres de Prague , ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point , vous et les rois vos confrères , de ravager cette terre que vous avez , dites-vous , tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre
 Dont chacun sent les contre-coups ,
 Que ne vous en rapportez-vous
 A ce bon abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout aussi aisément que *Licurgue* partagea les terres de Sparte , et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze

dominations de *Henri IV*. Il est vrai pourtant que *Henri IV* n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé; mais le secrétaire d'Etat *Villeroi*, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, Sire, que la diète européenne, ou *euro-paine*, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés et contens, votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV*; car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain; mais je travaillais principalement pour elle, et j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, Sire, d'envoyer dans un mois à votre Majesté un énorme paquet qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne fais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime
 Tout autant que je vous aimai
 Lorsque vous étiez renfermé
 Dans Remusberg et dans vous-même;
 Lorsque vous borniez vos exploits
 A combattre avec éloquence
 L'erreur, les vices, l'ignorance,
 Avant de combattre des rois.

— 1742. Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

L E T T R E X L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Paris, le 15 mai.

QUAND vous aviez un père, et dans ce père un maître,
 Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois.
 Aujourd'hui mis au rang des rois,
 Et plus qu'eux tous digne de l'être,
 Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
 Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire,
 Tyran dont vous aimez les fers,
 Et qui met au bout de nos vers,
 Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
 La Politique à son côté,
 Moins éblouissante, aussi forte,
 Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
 Vient mesurer vos pas que cette Gloire emporte.
 L'Intérêt, la Fidélité,
 Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires,
 Des amis dangereux, de secrets adversaires :
 Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux :
 Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos :
 Payer les uns en espérance,
 Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots ;

Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance :
 Que d'embarras ! que de travaux !
 Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
 Qu'il en coûte d'être un héros !

1742.

Il ne vous en coûte rien à vous, Sire, tout cela vous est naturel ; vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité que vous faites de la musique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (a) a envoyé à votre Majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de feseurs et de feseuses de cabrioles, que votre Majesté fait venir de France dans ses Etats. On ne danse guère que dans la paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la

(a) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, et à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *du Bois* appelait ses ouvrages *les rêves d'un homme de bien*.

— 1742. dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; et quand vous avez fait un empereur , il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits , bien armés , bien vêtus , bien nourris , bien affectionnés ; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête : c'est à vous à danser , Sire. *Voiture* vous aurait dit que vous avez l'air à la danse ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois ; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens , vous avez donc , Sire , douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver , et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros , et des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre Majesté décore Berlin , ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un seul goût , votre ame les a tous ; et si DIEU aimait un peu le genre humain , il accorderait cette universalité à tous les princes , afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre , et le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originellement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie , qui ne sont pas sans talens , et qui pourraient convenir à votre Majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre qui représente les héros. Puissiez-vous , Sire , jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs , comme vous avez acquis

toutes fortes de gloire ! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre fujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos Etats ; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même. 1742.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.

L E T T R E L.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Paris, ce 26 mai.

LE Salomon du Nord en est donc l'Alexandre,
 Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !
 L'Autrichien vaincu, fuyant devant mon roi,
 Au monde à jamais doit apprendre
 Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
 Comme on vit les savans la prendre.
 J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
 Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-même,
 Qui dans les horreurs des combats
 Ont placé le bonheur suprême,
 Cherchant par-tout la mort, et la faisant souffrir
 A cent mille hommes leurs semblables.
 Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
 O ciel ! que je vous dois haïr !
 Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage
 Dont vous avez fouillé les champs de nos Germains,
 Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
 Font passer au sombre rivage.

106 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— Vous êtes un héros, mais vous êtes un sage :
1742. Votre raifon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons fur des morts entaffés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Du fang des malheureux cimentant votre gloire,
Je vous pardonne tout, fi vous en gémissiez.

Je fonge à l'humanité, Sire, avant de fonger à vous-même; mais après avoir en abbé de *Saint-Pierre* pleuré fur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire fera complète fi votre Majesté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne et l'arbitre de l'Europe; vous en ferez le pacificateur, et nos prologues d'opéra ne feront plus que pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaifamment les événemens de ce monde. Je savais bien que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau fiècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglie*, et qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, et le délivrerait par une victoire. Votre Majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée; elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations; mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui difent

tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent que mon héros est toujours sensible , et que ce même homme qui fait tuer tant de monde , est au chevet du lit de M. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point , et que vous pourriez pourtant avouer , comme des choses qui vous sont toutes naturelles. 1742.

Continuez , Sire ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde , que vous en avez ôté ; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra , et qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur , de celui qui par le cœur est à jamais son sujet ; de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds , si l'amitié , plus forte que les rois et que les héros , ne le retenait pas , et qui sera attaché à jamais à votre Majesté avec le plus profond respect et la plus tendre vénération.

L E T T R E L I.

D U R O I.

Au camp de Kuttenberg , le 18 juin.

—
1742.

LES palmes de la Paix font cesser les alarmes ;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le fanguinaire son
Du tambour redoutable et du bruyant clairon ;
Et ces champs que la Gloire , en exerçant sa rage ,
Souillait de sang humain , de morts et de carnage ,
Cultivés avec foin , fourniront dans trois mois
L'heureuse et l'abondante image
D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
Ou rendait ennemis , ou le fe fait paraître ,
De la douce amitié referrant les liens ,
Se prêtent des fecours , et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend , frémit ; et ce monstre barbare ,
De la Difcorde en vain fecouant les flambeaux ,
Se replonge dans le Tartare ,
Attendant des crimes nouveaux.

O Paix , heureufe Paix ! répare fur la terre
Tous les maux que lui fait la destructive Guerre !
Et que ton front paré de renaiffantes fleurs ,
Plus que jamais ferein , prodigue tes faveurs !

Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fonde ,
 Pense que tu n'auras rien fait ,
 Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde ,
 L'Ambition et l'Intérêt.

 1742.

J'espère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis , je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour la sceller de votre part , et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille , comme vous me la demandez.

Je ne puis vous entretenir encore jusqu'à présent que de marches , de retraites honteuses , de poursuites , de coïonneries , et de toutes sortes d'événemens qui , pour rouler sur des matières fort graves , n'en font pas moins ridicules.

La santé de *Rotembourg* commence à se rétablir ; il est entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel , mais assez raisonnable pour ne choisir un mal que lorsqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui se détermine à se faire arracher une dent quand elle est cariée , livrera bataille lorsqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du sang dans une pareille conjoncture , c'est véritablement le ménager ; c'est une saignée que l'on fait à son ennemi en délire , et qui lui rend son bon sens.

Adieu , cher *Voltaire* ; croyez toujours , et jusqu'à ce que je vous dise le contraire , que je vous estime et aimerai toute ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE LII.

D U R O I.

Au camp de Kuttenberg, le 20 juin.

—
1742.

ENFIN ce Bork est revenu
Après avoir beaucoup couru.
Entre les beaux bras d'Emilie
Il m'affure vous avoir vu,
Le corps languissant, abattu,
Mais toujours l'esprit plein de vie
Et de cette aimable faille
Qui vous a rendu si connu
Depuis ce pays malotru
Jusqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu,
Non pas sa culotte falie
Dont personne n'aurait voulu ;
Mais, brusquement tournant le cu
Devant les pandours de Hongrie,
Fuyant avec ignominie,
Il perd tout sans être battu,
Et sous Prague il se réfugie.
Le jeune Louis l'a fait duc
Pour honorer son savoir-faire ;
S'il l'eût été par l'archiduc,
J'entendrais bien mieux ce mystère.

Notre genre de vie est assez différent de celui de Versailles, et plus encore de celui de Remusberg. ^{1742.} Aujourd'hui un ambassadeur est venu me faire des propositions, hier il en est parti un chargé de fumée, et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs prisonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos hussards vont actuellement battre la campagne pour amener des payfans, des chariots et des vivres; nous faisons transporter nos blessés et nos malades pour le pays où nous les suivrons bientôt.

Puissiez-vous jouir sans discontinuation d'une santé ferme et vigoureuse; puissiez-vous, plus philosophe que vous n'êtes, préférer la solitude de Charlotembourg aux charmes du palais d'*Armide* que vous habitez; puissiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable! Ce sont les souhaits que vous fait un ancien ami du fond de son cœur. Adieu.

FÉDÉRIC,

L E T T R E L I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juin.

1742.

SIRE, me voilà dans Paris ;
 C'est, je crois, votre capitale :
 Tous les fots, tous les beaux esprits,
 Gens à rabat, gens à sandale,
 Petits maîtres, pédans rigris,
 Parlent de vous fans intervalle.
 Sitôt que je suis aperçu,
 On court, on m'arrête au passage :
 Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
 Ce roi si brillant et si sage ?
 Est-il vrai qu'avec sa vertu
 Il est pourtant grand politique ?
 Fait-il des vers, de la musique,
 Le jour même qu'il s'est battu ?
 Comment, à lui-même rendu,
 Le trouvez-vous fans diadème,
 Homme simple redevenu ?
 Est-il bien vrai qu'alors on l'aime
 D'autant plus qu'il est mieux connu,
 Et qu'on le trouve dans lui-même ?
 On dit qu'il fuit de près les pas
 Et de Gustave et de Turenne
 Dans les camps et dans les combats,
 Et que le soir, dans un repas,
 C'est Catulle, Horace et Mécène.

A

A mes côtés un raisonneur,
 Endoctriné par la gazette,
 Me dit d'un ton rempli d'humeur:
 Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
 Non, dit l'autre, il fera constant,
 Il fera l'appui de la France.
 Une bégueule, en s'approchant,
 Dit : Que m'importe sa constance?
 Il est aimable, il me suffit,
 Et voilà tout ce que j'en pense;
 Puisqu'il fait plaisir, tout est dit.

1742.

.

Thiriot me dit tristement :
 Ce philosophe conquérant
 Daignera-t-il incessamment
 Me faire payer mes messages?
 Ami, n'en doutez nullement;
 On peut compter sur ses largesses;
 Mon héros est compatissant,
 Et mon héros tient ses promesses :
 Car sachez que, lorsqu'il était
 Dans cet âge où l'homme est frivole
 D'être un grand homme il promettait,
 Et qu'il a tenu sa parole.

C'est ainsi que tout le monde, en me parlant de
 votre Majesté, adoucit un peu mon chagrin de
 n'être plus auprès d'elle. Mais, Sire, prenez-vous

— toujours des villes , et ferai - je toujours à la suite
 1742. d'un procès ? N'y aura - t - il pas cet été quelques
 jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre
 Majesté ? &c.

L E T T R E L I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juillet.

S I R E ,

J'AI reçu des vers et de très - jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous pensions que votre Majesté ne songeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de *Broglie* , votre ancien ami de Strasbourg. Votre Majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de *paix* , ce mot qui est si harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui sembleriez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le seigneur des nations, *Frédéric III* , *Frédéric le grand* , a exaucé mes vœux , et à peine mon ode , bonne ou mauvaise (*), a été faite , que j'ai appris que votre Majesté avait fait un très - bon traité , très - bon pour vous sans doute ; car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français , c'est ce dont l'on doute à Paris ; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes ;

(*) Ode à la reine d'Hongrie , volume d'*Epîtres*.

l'autre moitié crie aussi et ne fait ce dont il s'agit ; —
 quelques abbés de *Saint-Pierre* vous bénissent au milieu de la criallerie. Je suis un de ces philosophes ; 1742.
 je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix , et que le héros du siècle sera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'estime que vous avez gagné de vitesse

Ce vieillard vénérable à qui les destinées
 Ont de l'heureux Nestor accordé les années.

Achille a été plus habile que *Nestor* ; heureuse habileté si elle contribue au bonheur du monde ! Voici donc le temps où votre Majesté pourra amuser cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr, Sire, qu'avant qu'il soit un mois , j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curiosité, ou que je les ferai venir ; il y a de petites choses qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement , tandis que *Frédéric le grand* en fait de si grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire ; mais vous ferez celui du genre humain ; vous voudrez que chacun jouisse en paix de ses droits et de son héritage , et qu'il n'y ait point de troubles ; ce sera la pierre philosophale de la politique , elle doit sortir de vos fourneaux : dites , je veux qu'on soit heureux , et on le fera ; ayez un bon opéra , une bonne comédie. Puissé-je être témoin à Berlin de vos plaisirs et de votre gloire !

L E T T R E L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Juillet.

— **O** le plus extraordinaire de tous les hommes! qui
 1742. gagnez des batailles , qui prenez des provinces , qui
 faites la paix , qui faites de la musique et des vers ,
 le tout si vite et si gaiement ;

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille ,
 Vous de qui la valeur imita ses exploits ;
 C'est à moi de me taire , et ma muse stérile
 Ne peut accompagner votre héroïque voix.
 Vous , roi des beaux esprits , vous , bel esprit des rois ,
 Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre ,
 Rassurez-la par vos bienfaits ,
 Et faites retentir les accens de la paix
 Après les éclats du tonnerre.
 Ainsi ce roi berger , et poète , et soldat ,
 Moins poète que vous , moins guerrier , moins aimable ,
 Par les sons de sa lyre , en sortant du combat ,
 Adoucit de Saül la rigueur intraitable :
 Adoucissez vingt rois par des sons plus touchans ;
 Que la barbare Até , que la Haine cruelle ,
 Que la Discorde et ses enfans ,
 Enchaînés à jamais par vos bras triomphans ,
 Entendent vos aimables chants !
 Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle ;

Que l'Horreur vous écoute et se change en douceur; —
 Que le Ciel applaudisse, et que la Terre, unie 1742.
 Aux concerts de votre harmonie,
 Dife : Je lui dois mon bonheur!

J'ai toujours espéré cette paix universelle, comme si j'étais un bâtard de l'abbé de *Saint-Pierre*. La faire pour soi tout seul serait d'un roi qui n'aime que son trône et ses Etats, et cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de *Saint-Pierre* vous dira, Sire, que pour gagner paradis, il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Siléfiens. La relation de votre bataille de Chotfits (1), que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous savez écrire comme combattre; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles, et que *Louis XIV* fit ôter par le conseil de *Despréaux*; car on n'est jamais loué que par les faits: cette petite anecdote pourra servir à augmenter votre estime pour *Louis XIV*. (2)

J'espère bientôt, Sire, voir votre galerie de Charlotembourg, et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur, ce roi pacifique, ce roi citoyen,

(1) Cette bataille est du 17 mai 1742; elle porte ordinairement le nom de Czaflaw.

(2) Il en restait encore de très-fastueuses; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenser les nations voisines.

— 1742. — qui fait tant de choses de bonne heure. Je ferai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore passer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotfits en vers ? quel triste nom que ce Chotfits ! N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotfits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles ? n'importe, je voudrais passer ma vie auprès du vainqueur de Chotfits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
 Je ne préfère point à sa cour glorieuse
 Ces tendres sentimens, et la langueur flatteuse
 Que vous imputez à mon cœur.
 Vous prenez pour faiblesse une amitié folide ;
 Vous m'appellez Renaud de mollesse abattu ;
 Grand Roi, je ne suis point dans le palais d'Armide,
 Mais dans celui de la Vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïsme, trône, victoires, tout ce qui impose le plus profond respect, je prends la liberté, vous le savez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je serais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre Majesté, si j'abandonnais pour le plus grand homme de son siècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur est aussi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuse et inébranlable m'a depuis dix ans imposé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai sacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ses autels.

Puissé-je ainfi dans le cours de ma vie ,
Passer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !
Voilà mes tourbillons et ma philosophie ,
Et le but de tous mes travaux.

1742.

Je vais commencer à envoyer à votre Majesté les papiers qu'elle demande , et elle aura le reste dès que je ferai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et son ami ,
Soyez donc celui de la France.
Ne foyez point vertueux à demi ;
Avec le monde entier foyez d'intelligence.

Dieu et le diable favent ce qu'est devenue la lettre que j'écrivis à votre Majesté sur ce beau sujet , vers la fin du mois de juin , et comment elle est parvenue en d'autres mains ; je suis fait moi pour ignorer le dessous des cartes. J'ai essuyé une des plus illustres tracasseries de ce monde , mais je suis si bon cosmopolite que je me réjouirai de tout.

L E T T R E L V I.

D U R O I.

A Potsdam , le 25 juillet.

M O N C H E R V O L T A I R E ,

— 1742. **J**E vous paye à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire que je vous donne une très-mauvaise ode (1) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique ; mais vous devez vous en prendre à vous-même ; vous m'avez incité à défendre ma cause. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux est celui de la justice et de l'innocence, qui fera toujours valoir le morceau de poésie quand même les vers alexandrins n'en feraient pas aussi harmonieux qu'on pourrait le désirer.

La reine de Hongrie est bien heureuse d'avoir un procureur qui entende aussi bien que vous le raffinement et les séductions de la parole. Je m'applaudis que nos différens ne se soient pas vidés par procès, car en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine, et de vos talens, je n'aurais pu tenir contre *Apollon et Vénus*.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soutiennent leurs droits et leurs prétentions à main

(1) Sur les jugemens que le public porte sur ceux qui sont chargés du malheureux emploi de politiques.

armée; mais je me souviens d'un temps où, si vous eussiez eu une armée, elle aurait à coup sûr marché contre les *Desfontaines*, les *Rousseau*, les *Vanduren*, &c. &c. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de *Saint-Pierre* n'aura pas lieu, il ne restera d'autres ressources aux rois pour terminer leurs différens que d'user des voies de fait pour arracher de leurs adversaires les justes satisfactions auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en résultent, sont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être considérée comme un petit accès de fièvre qui a failli l'Europe, et l'a quittée presque aussitôt.

Je m'embarrasse très-peu des cris des Parisiens : ce sont des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards sont comme les injures des perroquets, et leurs jugemens aussi graves que les décisions d'un fapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand *Broglie* soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme ? Je ne me pique point de don-quistisme ; et loin de vouloir réparer les fautes des autres, je me borne à redresser les miennes, si je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix, jamais *Voltaire* le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement c'est une règle générale qu'on n'est tenu à ses engagemens qu'autant que ses forces le permettent. Nous avons fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épousée. Mais

— comme dans le mariage les désirs de la femme
 1742. absorbent souvent les forces du mari , de même
 dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le
 fardeau sur un seul , et le lui rend insupportable.
 Enfin , pour finir la comparaison , lorsqu'un mari
 croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie
 de sa femme , rien ne peut l'empêcher de faire
 divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier
 article ; vous êtes assez instruit et assez politique
 pour le sentir.

Envoyez-moi au plutôt , je vous prie , tous les
 jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour
 à Paris. Je vous envie à toute la terre , et je voudrais
 que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas ,
 pour vous réitérer combien je vous estime et je
 vous aime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII,

D U R O I.

A Potsdam , le 7 d'août.

MON CHER VOLTAIRE ,

Vous me dites poétiquement de si belles choses (*),
 que si je m'en croyais , la tête me tournerait. Je vous
 prie , trêve de héros , d'héroïsme , et de tous ces grands
 mots qui ne sont plus propres depuis la paix qu'à

(*) Voyez aussi le volume d'*Épîtres* , aux années correspondantes.

remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans, ou quelques hémistiches de vers tragiques. 1742.

Vos vers légers, mélodieux,
 Par un élégant badinage,
 Amuseront et plairont mieux
 Que par l'encens et par l'hommage,
 Qui, vous soit dit, est un langage
 Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne font jamais plus charmans que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'est ni Dieu ni le diable, mais bien un misérable commis du bureau de la poste de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre ; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Nestor* n'est pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie, mon cher *Voltaire*, de restituer une syllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez si inhumainement ravie : et puisqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque chose, j'ose vous faire remarquer que Cotuchitz rime assez bien à *Molvitz* : me voilà quitte de la rime et de la raison.

Vous vous formalisez de ce que je vous crois de la passion pour la marquise *du Châtelet* ; je pensais mériter des remerciemens de votre part de ce que je présumais si bien de vous. La Marquise est belle, aimable ; vous êtes sensible, elle a un cœur ; vous avez des sentimens, elle n'est pas de marbre ; vous

— habitez ensemble depuis dix années. Voudriez-vous
1742. me faire croire que pendant tout ce temps-là vous
n'avez parlé que de philosophie à la plus aimable
femme de France ? Ne vous en déplaise , mon cher
ami , vous auriez joué un bien pauvre personnage.
Je n'imaginai pas que les plaisirs fussent exilés du
temple de la Vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en soit , vous m'avez promis de me
sacrifier quelques-uns de vos jours , ce qui me suffit.
Plus je croirai que cette absence de la Marquise vous
coûte d'efforts , plus je vous en aurai de reconnaif-
sance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choses ,
Toutes nouvellement écloses ,
Et des bons mots sur tous sujets.
Juvénal lancera vos traits ,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ses roses ,
Horace fera vos portraits ,
Le bon , le simple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin , sans gêne ,
Que nous écouterons voluptueusement.
Ami , votre discernement
Mêlera ses préceptes graves ,
Et mettra de justes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour soutenir notre enjoûment ,
Et tout l'effor de la faillie ,
Le vin d'Aï , nectar charmant ,
Pourra vous servir d'ambrosie ;

Et dans cette bachique orgie
 L'on saura fuir également
 L'affoupissante léthargie,
 Et le fougueux emportement.

1742.

Adieu, cher *Voltaire* ; foyez juste envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame *du Châtelet*, mais dans le commerce des dieux, n'oubliez pas les hommes qui vous estiment, et donnez-leur quelques-uns de vos momens.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L V I I I .

D U R O I .

A Aix-la-chapelle, le 26 août.

DE la fource où la Faculté
 Promet à la goutte et colique,
 Gravelle, chancre et sciatique,
 La bonne humeur et la santé;

De cet endroit où tant de gens viennent pour se divertir et d'où tant d'autres s'en retournent sans être guéris, et où la charlatanerie des médecins, les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également, où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de personnes de tous les bouts de l'univers, je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel esprit.

126 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— 1742. Nous sommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet tel que vous l'avez fait représenter sur le théâtre de Paris , et de ramasser ce que vous avez fait du *Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuser et pour m'instruire. Vous ferez reçu avec tout le désir de l'impatience et avec tout l'empressement de l'estime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 août.

APRÈS votre belle campagne ,
Après ces vers brillans et doux ,
Grand Apollon de l'Allemagne ,
Dans quel Parnasse habitez-vous ?
Vous êtes dans Aix , entre nous ,
Comme au pays de Charlemagne ,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux , des fots et des fous ,
Qu'un triste Esculape accompagne.

Permettez , mon héros , mon roi , qu'une abominable fluxion , qui s'est emparée de moi sur le chemin de Lille à Bruxelles, soit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-chapelle. Cette fluxion me rend sourd , et il ne faut pas l'être avec votre Majesté ; ce serait être impuissant en présence de sa

maîtresse. Je vais , pendant les deux ou trois jours ———
 que je suis condamné à rester dans mon lit , faire 1742.
 transcrire le Mahomet tel qu'il a été joué , tel qu'il
 a plu aux philosophes , et tel qu'il a révolté les
 dévots ; c'est l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites
 persécutèrent *Molière*, et les fanatiques se sont soulevés
 contre moi. J'ai cédé au torrent sans dire un seul
 mot ; si *Socrate* en eût fait autant , il n'eût point bu
 la ciguë.

J'avoue que je ne fais rien qui déshonore plus
 mon pays que cette infame superstition faite pour
 avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de
 Prusse pour maître , et le peuple anglais pour conci-
 toyen. Nos français en général ne sont que de
 grands enfans ; mais aussi , c'est à quoi je reviens
 toujours , le petit nombre des êtres pensans est excel-
 lent chez nous , et demande grâce pour le reste.

A l'égard de mon bavardage historique , une
 première cargaison partit le 20 de ce mois de Paris ,
 adressée au fidèle *David Gérard* , et la seconde est
 toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Ma-
 jesté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer
 le caractère des différens écrivains qui m'ont copié
 à la hâte ce que j'ai rassemblé.

Je m'imagine que le paquet est actuellement en
 chemin pour venir ennuyer votre Majesté à Aix-la-
 chapelle.

Je fais certainement (si ce mot est permis aux
 hommes) que ce n'est point un commis de Bruxelles
 qui a ouvert la lettre , laquelle est devenue ma boîte
 de Pandore. Tout ce bel exploit s'est fait à Paris

— dans un temps de crise , et c'est un espion de la
1742. personne que votre Majesté soupçonne qui a fait
tout le mal.

Votre Majesté l'avait très-bien deviné , elle se connaît aux petites choses comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injustices des hommes qui se mêlent de juger les rois , et que son ode sur cette matière toute neuve , est pleine d'une poésie et d'une philosophie vraie et sublime !

Plût à Dieu que votre Majesté eût également raison dans les beaux complimens qu'elle me fait dans son avant-dernière lettre , au sujet de la Marquise !

Ah , vous m'avez fait , je vous jure ,
Et trop de grâce et trop d'honneur ,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur ;
Plût au ciel que je l'eusse encore ,
Ce premier des divins présens ,
Ce don que toute femme adore ,
Et qui passe avec nos beaux ans !
J'approche , hélas ! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour ;
D'un homme je ne suis que l'ombre ,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poètes
Qui soient encor dans leur printemps ,
Les très-désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Gresset est dans cet heureux temps ;

C'est

C'est Greffet qui devait se rendre
 Dans le Parnasse de Berlin ;
 Mais , ou trop timide , ou trop tendre ,
 Il n'osa faire ce chemin.
 Il languit dans sa Picardie
 Entre les bras de sa catin ,
 Et fut des vers de tragédie.

1742.

L E T T R E L X.

D U R O I.

A Aix-la-chapelle , le premier septembre.

Federicus Virgilio , salut.

JE suis arrivé dans la capitale de *Charlemagne* , et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court sous votre nom , et qui , de quelque auteur qu'elle puisse être , mériterait d'être sortie de votre plume. Elle a fait ma consolation dans un pays où il n'y a guère de société , où l'on boit les eaux du Styx , et dans lequel la charlatanerie des médecins étend sa domination jusque sur l'esprit. Je voudrais que les Français pensassent tous comme l'auteur de cette lettre , et que leur fureur partielle devînt plus équitable envers les étrangers ; je voudrais enfin que vous eussiez fait cette lettre et que vous me l'eussiez envoyée. Mais qu'ai-je besoin de vos lettres ? l'auteur est dans le voisinage : si vous

Corresp. du roi de P... &c.

Tome II. I

— 1742. venez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce Mahomet proscrit en France par les bigots, et œcuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Bruxelles, ce 2 septembre.

Vous laissez reposer la foudre et les trompettes,
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arsenaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,
Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'affaffins héroïques,
Gens sans esprit et fort brutaux.
Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?
Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac (1) les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?

(1) Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de Polignac avait formée.

Tous ces buffes fameux semblent déjà vous dire :
 Que fefons-nous à Rome au milieu des débris

1742.

Et des beaux arts et de l'Empire,
 Parmi les capuchons blancs, noirs, minimes, gris,
 Arlequins en soutane et courtifans en mitre,
 Portant au capitole, au temple des guerriers,
 Pour aigle des agnus, des bourdons pour lauriers?
 Ah! loin des monsignors tremblans dans l'Italie,
 Restons dans ce palais, le temple du Génie;
 Chez un roi vraiment roi fixons-nous aujourd'hui;
 Rome n'est que la fainte, et l'autre est avec lui.

Sans doute, Sire, que les statues du cardinal de
Polignac vous disent souvent de ces choses-là; mais
 j'ai aujourd'hui à faire parler une beauté, qui n'est
 pas de marbre et qui vaut bien toutes vos statues.

Hier je fus en présence
 De deux yeux mouillés de pleurs,
 Qui m'expliquaient leurs douleurs
 Avec beaucoup d'éloquence.
 Ces yeux qui donnent des lois
 Aux ames les plus rebelles,
 Font briller leurs étincelles
 Sur le plus friand minois
 Qui soit aux murs de Bruxelles.

Ces yeux, Sire, et ce très-joli visage appartiennent
 à madame de *Valstein* ou *Vallenstein*, l'une des petites
 nièces de ce fameux duc de *Valstein* que l'empereur
Ferdinand fit si proprement tuer au faut du lit par
 quatre honnêtes irlandais; ce qu'il n'eût pas fait
 assurément s'il avait pu voir sa petite nièce.

1742.

Je lui demandai pourquoi
 Ses beaux yeux versaient des larmes ?
 Elle , d'un ton plein de charmes ,
 Dit : C'est la faute du roi.

Les rois font de ces fautes-là quelquefois , répondis-je ; ils ont fait pleurer de beaux yeux , sans compter le grand nombre des autres qui ne prétendent pas à la beauté.

Leur tendresse , leur inconstance ,
 Leur ambition , leurs fureurs ,
 Ont fait souvent verser des pleurs
 En Allemagne comme en France.

Enfin j'appris que la cause de sa douleur vient de ce que le comte de *Furstenberg* est pour six mois , les bras croisés , par l'ordre de votre Majesté , dans le château de Vefel. Elle me demanda ce qu'il fallait qu'elle fit pour le tirer de là. Je lui dis qu'il y avait deux manières ; la première d'avoir une armée de cent mille hommes , et d'assiéger Vefel ; la seconde de se faire présenter à votre Majesté , et que cette façon-là était incomparablement plus sûre.

Alors j'aperçus dans les airs
 Ce premier roi de l'univers ,
 L'Amour , qui de Valstein vous portait la demande ,
 Et qui disait ces mots que l'on doit retenir :
 Alors qu'une belle commande ,
 Les autres souverains doivent tous obéir.

L E T T R E L X I I .

D U R O L

A Aix-la-chapelle, le 2 septembre.

JE ne fais rien de mieux après vous-même que vos lettres. La dernière aussi charmante que toutes celles que vous m'écrivez, m'aurait fait encore plus de plaisir si vous l'aviez suivie de près; mais à présent je crois être privé du plaisir de vous voir. Je pars le 7 pour la Silésie. 1742.

C'est bien ici le pays le plus sot que je connaisse. Les médecins, pour mettre les étrangers à l'unisson de leurs concitoyens, veulent qu'ils ne pensent point; ils prétendent qu'il ne faut point avoir ici le sens commun, et que l'occupation de la fanté doit tenir lieu de toute autre chose.

M. *Chapel* et M. *Cotzvilier* ne veulent absolument pas que l'on fasse des vers; ils disent que c'est un crime de lèse-faculté, et qu'on ne peut boire de l'hippocrène et de leurs eaux bourbeuses en même temps dans le petit empire d'Aix. Je suis obligé de céder à leurs volontés; mais Dieu fait comme je m'en dédommagerai lorsque je serai de retour chez moi.

Je n'ai rien reçu de vous, ni gros ni petit paquet. Je suppose que le prudent *David Gérard* aura tout gardé à Berlin jusqu'à mon arrivée. Je vous assure que je vous tiendrai bon compte de tout ce que vous

134 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— m'envoyez , et que vous faites par vos ouvrages la
1742. plus folide confolation de ma vie.

Adieu , mon cher *Voltaire* ; je vous charge de la nourriture de mon esprit ; envoyez-moi tantôt de ces mets folides qui donnent des forces , et tantôt de ces mets fins dont la faveur charmante flatte et réveille le goût.

Soyez perfuadé de l'estime , de l'amitié et de tous les sentimens distingués que j'ai pour vous.

FÉDÉRIC,

L E T T R E L X I I I .

D U R O I .

A Remusberg, le 13 d'octobre.

J'ÉTAIS justement occupé à la lecture de cette histoire (1) réfléchie , impartiale , dépouillée de tous les détails inutiles , lorsque je reçus votre lettre. La première espérance que je conçus , fut de recevoir la fuite des cahiers. Le peu que j'en ai me fait naître le désir d'en avoir davantage. Il n'y a point d'ouvrage chez les anciens qui soit aussi capable que le vôtre de donner des idées justes , de former le goût , d'adoucir et de polir les mœurs. Il fera l'ornement de notre siècle , et un monument qui attestera à la postérité la supériorité du génie des modernes sur les anciens. *Cicéron* difait qu'il ne concevait pas comment les

(1) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

augures se faisoient pour s'empêcher de rire quand ils se regardaient; vous faites plus, vous mettez au grand jour les ridicules et les fureurs du clergé. 1742.

Le siècle où nous vivons fournit des exemples d'ambition, des exemples de courage, &c. mais j'ose dire à son honneur qu'on n'y voit aucune de ces actions barbares et cruelles qu'on reproche aux précédens; moins de fourberies, moins de fanatisme; plus d'humanité et de politesse. Après la guerre de Pharsale, il n'y eut jamais de plus grands intérêts discutés que dans la guerre présente; il s'agit de la prééminence des deux plus puissantes maisons de l'Europe chrétienne, il s'agit de la ruine de l'une ou de l'autre; ce sont de ces coups de théâtre qui méritent d'être rapportés par votre plume, et de trouver place à la suite de l'histoire que vous vous proposez d'écrire.

Je regrette ces maux dont le monde est couvert,
 Ces nœuds que la Discorde a su l'art de dissoudre :
 Les aigles prussiens ont suspendu leur foudre
 Au temple de Janus que mes mains ont ouvert.
 N'insultez point, ami, l'intrépide courage
 Que mes vaillans soldats opposent à l'orage ;
 L'intérêt n'agit point sur mes nobles guerriers ;
 Ils ne demandent rien, leur amour est la gloire,
 Le prix de leurs travaux n'est que dans la victoire.
 Le repos leur est dû, et c'est sous leurs lauriers
 Que les Arts, les Plaisirs vont élever leur temple,
 Que le Germain surpris avec ardeur contemple.

C'est ce temple dont vous jouirez lorsque vous le voudrez bien, et dont, en attendant, les instructions et les plaisirs sortiront pour nous autres.

— J'attends tous les jours les beaux antiques de l'abbé
1742. de *Polignac*,

Que *Polignac*, ce savant homme,
Escamota jadis à Rome,
Et qu'aux yeux du monde surpris
Nous escamotons à Paris.

J'ai admiré l'épître dédicatoire de Mahomet ; elle
est pleine de réflexions vraies et d'allusions très-fines.

Le zèle enflammé des bigots
Nous vaut parfois de vos bons mots ;
Leurs sottises, leurs momeries,
Leur vierge, leurs saints, leurs folies,
Et le non-fens de leurs héros,
Leurs fourbes et leurs tromperies,
Et leurs saintes supercheries
Mériteraient que leurs chapeaux
Fussent tout ornés de grelots ;
Que du saint père jusqu'au diacre,
Au lieu de tonsure et de sacre,
On eût tranché certains morceaux,
Qui, par le vœu de pucelage,
Chez eux ne font d'aucun usage,
Et scandalifent leurs égaux.

Je ne connais pas madame de *Valstein* : je fais bien
que son soi-disant neveu a eu de très-mauvais procé-
dés avec ses supérieurs, et que même il a voulu se
battre à toute force.

Faites des vers et des histoires à l'infini, mon cher
Voltaire, vous ne rassasierez jamais le goût que j'ai
pour vos ouvrages, ni ne tarirez jamais la source de
ma reconnaissance. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Bruxelles , novembre.

S I R E ,

JE suis bien heureux que le plus sage des rois soit un peu content de ce vaste tableau que je fais des folies des hommes. Votre Majesté a bien raison de dire que le temps où nous vivons a de grands avantages sur ces siècles de ténèbres et de cruautés; — 1742.

Et qu'il vaut mieux , ô blasphèmes maudits !
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.

Plût à Dieu que tous les princes eussent pu penser comme mon héros; il n'y aurait eu ni guerre de religion , ni bûchers allumés pour y brûler de pauvres diables qui prétendaient que DIEU est dans un morceau de pain d'une manière différente de celle qu'entend S^t *Thomas*. Il y a un casuiste qui examine si la Vierge eut du plaisir dans la coopération de l'obombration du Saint-Esprit ; il tient pour l'affirmative , et en apporte de fort bonnes raisons. On a écrit contre lui de beaux volumes , mais il n'y a eu dans cette dispute ni hommes brûlés ni villes détruites. Si les partisans de *Luther* , de *Zuingle* , de *Calvin* et du pape en avaient usé de même , il n'y aurait eu que du plaisir à vivre avec ces gens-là.

— Il n'y a plus guère de querelles fanatiques qu'en
1742. France. Le janféisme et le molinisme y entretiennent une discorde qui pourrait bien devenir sérieuse, parce qu'on traite ces chimères sérieusement.

Le prince n'a qu'à s'en moquer, et les peuples en riront; mais les princes qui ont des confesseurs sont rarement des rois philosophes.

J'envoie à votre Majesté une petite cargaison d'impertinences humaines qui feront une nouvelle preuve de la grande supériorité du siècle de *Frédéric* sur les siècles de tant d'empereurs; mais, Sire, toutes ces preuves-là n'approchent point de celles que vous en donnez.

J'ai ouï dire que, tout général que vous êtes d'une armée de cent cinquante mille hommes, votre Majesté se fait représenter paisiblement des comédies dans son palais. La troupe qui a joué devant elle n'est pas probablement comme ses troupes guerrières; elle n'est pas, je crois, la première de l'Europe.

Je pense avoir trouvé un jeune homme d'esprit et de mérite, qui fait fort joliment des vers, et qui sera très-capable de servir aux plaisirs de mon héros, de conduire ses comédiens, et d'amuser celui qui peut tenir la balance entre les princes de ce monde. Je compte être dans quinze jours à Paris, et alors j'en donnerai des nouvelles plus positives à votre Majesté.

J'espère aussi lui envoyer deux ou trois siècles de plus; mais il me faut autant de livres que vous avez de soldats, et ce n'est guère qu'à Paris que je pourrai trouver tous ces immenses recueils dont je tire quelques gouttes d'élixir.

Je me flatte qu'à présent votre Majesté jouit de la
belle collection du cardinal de *Polignac*. 1742.

Roi très-sage, voilà donc comme
Vous avez pour vingt mille écus
Tout le fallon de Marius !
Mais pour ces antiques vertus
Qu'on ne rapporte plus de Rome ,
Le don de penser toujours bien ,
D'agir en prince et vivre en homme ,
Tout cela ne vous coûte rien.

Je viens de voir les Hanovriens et les Hessois en ordre de bataille ; ce sont de belles troupes, mais cela n'approche pas encore de celles de votre Majesté , et elles n'ont pas mon héros à leur tête. On ne croit pas que cet hiver elles sortent de leur garnison. On disait qu'elles allaient à Dunkerque ; le chemin est un peu scabreux , quoiqu'il paraisse assez beau.

Sire, que votre Majesté conserve ses bontés à son éternel admirateur !

LETTRE LXV.

D U R O I.

A Potsdam , le 18 novembre.

—
1742.

J'AI vu ce monument durable
Qu'au genre humain vous érigez ;
J'ai lu cette histoire admirable
De fous , de saints et d'enragés ,
De chevaliers infortunés
Guerroyant pour un cimetière ,
Et de ces successeurs de Pierre
Que joyeusement vous bernez.

Que je suis heureux , cher Voltaire ,
D'être né ton contemporain !
Ah ! si j'avais vécu naguère ,
Quelque trait mordant et sévère
M'eût déjà frappé de ta main.

Continuez cet excellent ouvrage pour l'amour de la vérité , continuez-le pour le bonheur des hommes. C'est un roi qui vous exhorte à écrire les folies des rois.

Vous m'avez si fort mis dans le goût du travail , que j'ai fait une *épître* , une *comédie* et des *mémoires* qui , j'espère , seront fort curieux. Lorsque les deux premières pièces seront corrigées de façon que j'en sois satisfait , je vous les enverrai. Je ne puis vous

communiquer que des fragmens de la troisième ; l'ouvrage en entier n'est pas de nature à être rendu public. Je suis cependant persuadé que vous y trouveriez quelques endroits passables. 1742.

Je vois que vous avez une idée assez juste de nos comédiens ; ce sont proprement des danseurs dont la famille de *la Cochois* fait la comédie. Ils jouent passablement quelques pièces du théâtre italien et de *Molière* ; mais je leur ai défendu de chauffer le cothurne , ne les en trouvant pas dignes.

La collection d'antiques du cardinal de *Polignac* est arrivée à bon port , sans que les statues aient souffert la moindre fracture.

Pourquoi remuer à grands frais
 Les décombres de Rome entière,
 Ce marbre et cette antique pierre ;
 Et pourquoi chercher les portraits
 De Virgile , Horace et d'Homère ?
 Leur esprit et leur caractère ,
 Plus estimables que leurs traits ,
 Se retrouvent tous dans Voltaire.

Le cardinal apostolique , qui pouvait vous posséder , avait donc grand tort de ramasser tous ces bustes ; mais moi qui n'ai pas cet honneur-là , il me faut vos écrits dans ma bibliothèque , et ces antiques dans ma galerie.

Je souhaite que messieurs les Anglais se divertissent aussi bien cet hiver en Flandres , que je me propose de passer agréablement mon carnaval à Berlin. J'ai donné le mal épidémique de la guerre à l'Europe ,

— comme une coquette donne certaines faveurs cuifantes
 1742. à ses galans. J'en suis guéri heureusement, et je considère à présent comme les autres vont se tirer des remèdes par lesquels ils passent. La fortune ballotte le pauvre empereur et la reine de Hongrie; je suis d'avis que la fermeté ou la faiblesse de la France en décidera.

Au moins soubvénez-vous que je me suis approprié une certaine autorité sur vous; vous êtes comptable envers moi de vos *Siècles*, de l'*Histoire générale*, &c. comme les chrétiens le font de leurs momens envers leur doux fauveur. Voilà ce que c'est que le commerce des rois, mon cher *Voltaire*; ils empiètent sur les droits de chacun, ils s'arrogent des prétentions qu'ils ne devraient point avoir. Quoi qu'il en soit, vous m'enverrez votre histoire, trop heureux que vous en réchappiez vous-même; car si je m'en croyais, il y aurait long-temps que j'aurais fait imprimer un manifeste par lequel j'aurais prouvé que vous m'appartenez, et que j'étais fondé à vous revendiquer, à vous prendre par-tout où je vous trouverais.

Adieu, portez-vous bien, ne m'oubliez pas, et sur-tout ne prenez point racine à Paris, sans quoi je suis perdu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

J'AI reçu votre lettre aimable
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'est ainsi qu'un franc discoureur,
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'esprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le discoureur n'est qu'un fot.

1742.

Votre humanité est plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours *votre Majesté*. Cela est bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi ; mais moi, qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthousiasme, j'oublie dans mon ivresse le monarque, pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art sublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime ?

1742.

Cet art des vers est le premier ,
 Il faut que le monde l'avoue ;
 Car des rois que ce monde loue ,
 L'un fut prudent , l'autre guerrier ;
 Celui-ci gai , doux et paisible ,
 Joignit le myrte à l'olivier ,
 Fut indolent et familier ;
 Cet autre ne fut que terrible.
 J'admire leurs talens divers ,
 Moi qui compile leur histoire ;
 Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
 De faire de si jolis vers.
 O mon héros ! esprit fertile ,
 Animé de ce divin feu ,
 Régner et vaincre n'est qu'un jeu ,
 Et bien rimer est difficile.
 Mais non , cet art noble et charmant
 N'est pour vous qu'un délassement :
 Homme universel que vous êtes !
 Vous saisissez également
 La lyre aimable des poètes ,
 Et de Mars le foudre affommant.
 Tout est pour vous amusement ,
 Vos mains à tout sont toujours prêtes ,
 Vous rimez non moins aisément
 Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon seigneur et
 maître voyaient la lettre de votre Majesté , ils ne
 pourraient s'empêcher de rire , malgré le mal que
 vous avez fait à l'une , et le bien que vous n'avez
 pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette ,

et

et même de quelque chose de mieux , qui a donné
des faveurs un peu cuisantes , et qui se moque de ses 1742.
galans dans les remèdes , est une chose aussi plaisante
qu'en aient dit les *Césars* , et les *Antoines* , et les *Octaves* ,
vos devanciers , gens à grandes actions et à bons
mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois ;
battez-les , quittez-les , querellez-vous , raccommodez-vous ;
mais ne foyez jamais inconstant pour les
particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien.
Car tous ces gens-là n'aiment rien ,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas ,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas ,
Moi qui vous eusse aimé cruelle ,
Je jouirai sans repentir
Des carettes et du plaisir
Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers ;
mais comme votre Majesté ne juge pas de tous nos
guerriers par l'aventure de *Lintz* , elle ne juge pas non
plus de l'esprit des Français par les étrennes de la
Saint-Jean ni par les grossièretés de l'abbé *Desfontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de
Paris. Voici le seul trait digne , je crois , d'être conté
à votre Majesté. Le cardinal de *Fleuri* , après avoir été
assez malade , s'avisa il y a deux jours , ne sachant que
faire , de dire la messe à un petit autel au milieu d'un

— 1742. jardin où il gelait. M. Amelot et M. de Breteuil arrivèrent , et lui dirent qu'il se jouait à se tuer : *Bon , bon , Messieurs* , dit-il , *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans , quel homme ! Sire , vivez autant , duffiez-vous dire la messe à cet âge , et moi la servir.

Je suis avec le plus profond respect , &c.

L E T T R E L X V I I .

D U R O I .

A Berlin , le 5 de décembre.

AU lieu de votre Pucelle et de votre belle histoire , je vous envoie une petite comédie contenant l'extrait de toutes les folies que j'ai été en état de ramasser et de coudre ensemble. Je l'ai fait représenter aux noces de *Césarion* , et encore a-t-elle été fort mal jouée. *D'Eguille* , qui m'a rendu votre lettre d'antique date , est arrivé ; on dit qu'il a plus d'étoffe que son frère , je n'ai pas encore été en état d'en juger. Je n'ai de la Pucelle que l'alpha et l'oméga ; si je pouvais avoir le IV , V , VI et VII^e chant , alors ce serait un trésor dont vous m'auriez mis pleinement en possession.

Il me semble que les créanciers de mesdames les dix-sept Provinces sont aussi pressés de leur payement que messieurs les maréchaux de France sont lents dans leurs opérations. Pour ce qui regarde vos créanciers , je vous prie de leur dire que j'ai beaucoup d'argent à liquider avec les Hollandais , et qu'il n'est pas encore clair qui de nous deux restera le débiteur.

Si Paris est l'île de Cythère, vous êtes assurément le fatellite de *Vénus*; vous circulez à l'entour de cette planète, et suivez le cours que cet astre décrit de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Cirey. Berlin n'a rien qui puisse vous y attirer, à moins que nos astronomes de l'académie ne vous y incitent avec leurs longues lunettes. Nos peuples du Nord ne sont pas aussi mous que les peuples d'Occident; les hommes chez nous sont moins efféminés, et par conséquent plus mâles, plus capables de travail, de patience, et peut-être moins gentils, à la vérité. Et c'est justement cette vie de fibarites que l'on mène à Paris, dont vous faites tant l'éloge, qui a perdu la réputation de vos troupes et de vos généraux. 1742.

Sur-tout, en écoutant ces tristes aventures,
 Pardonnez, cher Voltaire, à des vérités dures
 Qu'un autre aurait pu taire ou saurait mieux voiler,
 Mais que ma bouche enfin ne peut diffimuler.

Adieu, cher *Voltaire*; écrivez-moi souvent, et sur-tout envoyez-moi vos ouvrages et la Pucelle. J'ai tant d'affaires que ma lettre se sent un peu du style laconique. Elle vous ennuiera moins, si je n'en ai pas déjà trop dit.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X V I I I .

D U R O I .

Le 22 février.

1743. **N**ous avons dit hier de vous tout le bien que l'on peut dire d'un mortel. La salle du souper était un temple où l'on vous faisait des sacrifices. Il faut assurément qu'il y ait quelque chose de divin en vous, car vous récompensez d'abord les bonnes actions dès qu'elles sont faites : je viens de recevoir ce matin une lettre charmante et qui m'a bien réjoui, n'en ayant point reçu de vous depuis long-temps. J'ai été accablé d'affaires deux mois de suite, ce qui m'a empêché de vous écrire plutôt.

Je vous demande à présent une nouvelle explication au sujet de votre avant-dernière lettre, car voilà le cardinal mort, et les affaires se font d'une façon différente. Il est bon de savoir quels sont les canaux dont il faut se servir : j'ai participé vivement à vos trophées ; il m'a semblé que j'avais fait Mérope, et que c'était à moi que le public rendait justice.

Je suis sur le point de partir pour la Silésie, mais ce ne sera que pour peu de temps ; après quoi je renouerai mon commerce avec les Muses. Envoyez-moi, je vous prie, la Pucelle, (j'ai la rage de la dépuceler) et votre histoire, et vos épigrammes, et vos odes, et vous-même. Enfin j'espère d'une ou d'autre façon de vous voir ici. Ne me faites point

injustice sur mon caractère : d'ailleurs il vous est permis de badiner sur mon sujet comme il vous plaira. 1743.

Adieu, cher *Voltaire* ; je vous aime, je vous estime, et vous aimerai toujours.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIX.

D U R O I.

Le 26 mars.

J'AI bien cru que vous seriez content de ma sœur de Brunswick. Elle a reçu cet heureux don du ciel, ce feu d'esprit, cette vivacité par où elle vous ressemble, et dont malheureusement la nature est trop chiche envers la plupart des humains :

De cette flamme tant vantée
Que l'audacieux Prométhée
Du ciel pour vous sembla ravir,
Mais dont sa main trop limitée
Ne put assez bien se munir
Pour que la cohue effrontée
Des humains en pût obtenir.

C'est-là cependant leur folie ;
Chacun d'eux prétend au génie,
Même le sot croit en avoir,
Et du matin jusques au soir
Prend pour esprit l'étourderie.

—
1743.

La bégueule avec son miroir
Le met dans sa minauderie ;
Le gros favant qui fait valoir
L'affommant poids de son favoir,
Se chatouille, et se glorifie
Que le ciel l'ait voulu pourvoir
Du sens dont sa tête est bouffie.

Il n'est pas jusqu'au Mirepoix
Qui n'ait l'audace d'y prétendre ;
Pour s'en défabufer, je crois
Qu'il doit suffire de l'entendre.

Je ne fais trop où vous êtes à présent, mais je suis
toutefois persuadé que vous oublierez plutôt Berlin
que vous n'y ferez oublié. C'est de quoi vous assure
votre admirateur,

FÉDÉRIC.

P. S. Mon souvenir chez vous s'efface,
S'il faut qu'un maudit barbouilleur
Tant bien que mal vous le retrace ; (1)
Je ne veux point, sur mon honneur,
Briller chez vous en d'autre place
Que dans le fond de votre cœur.

(1) M. de Voltaire avait fait demander le portrait du roi.

L E T T R E L X X.

D U R O I.

A Potsdam , le 6 d'avril.

MON CHER VOLTAIRE ,

VOUS me comblez de biens pendant que je garde sur vous un morne silence : je reçois les fruits précieux de votre amitié , de vos veilles et de votre étude , lorsque je cours encore de province en province fans pouvoir fixer mon étoile errante , et reprendre mes anciens erremens. 1743.

Me voilà enfin de retour de Breslau après avoir politique , financé et martialisé de reste. Je compte de goûter à présent quelque repos et de recommencer mon commerce avec les Muses. Je vous enverrai bientôt l'*avant-propos* de mes *Mémoires*. Je ne puis vous envoyer tout l'ouvrage , car il ne peut paraître qu'après ma mort et celle de mes contemporains , et cela parce qu'il est écrit en toute vérité , et que je ne me suis éloigné en quoi que ce soit de la fidélité qu'un historien doit mettre dans ses récits. Votre histoire de l'esprit humain est admirable , mais qu'elle est humiliante pour notre espèce et pour la Providence même ! si pourtant elle fait choix de ceux qui doivent gouverner le monde et servir de ressorts aux changemens qui arrivent sur la terre.

Je suis bien fâché d'apprendre que la grippe vous ait si fort abattu. Je me flatte que l'esprit soutiendra

— le corps, comme l'huile fait durer la flamme dans la
1743. lampe.

D'Argens a fait représenter sa comédie qui nous a fait bâiller tous. Il voulait la donner au théâtre de Paris ; mais je l'en ai dissuadé , car il aurait été sifflé à coup sûr. Vous êtes unique : vous avez fait une tragédie à dix-neuf ans , et un poëme épique à vingt ; mais tout le monde n'est pas *Voltaire*.

Les tracasseries ridicules des dévots de Paris sont parvenues jusqu'au Nord. Je m'attendais bien que *Voltaire* serait réprouvé dès qu'il comparaitrait devant un aréopage de *Midas* crossés-mitrés. Gagnez sur vous de mépriser une nation qui méconnaît le mérite des *Bellisles* et des *Voltaires*, et venez dans un pays où l'on vous aime , et où l'on n'est point bigot. Adieu.

F É D É R I C .

La Pucelle , la Pucelle , la Pucelle ! et encore la Pucelle ! pour l'amour de Dieu , ou plus encore pour l'amour de vous-même , envoyez-la moi.

L E T T R E L X X I.

D U R O I.

A Potsdam , le 21 mai.

DEPUIS quand , dites-moi , Voltaire ,
Etes-vous donc dégénéré ?
Chez un philosophe épuré
Quoi la grâce efficace opère !
Par Mirepoix endoctriné
Et tout aspergé d'eau bénite ,
Abattu d'un jeûne obstiné ,
Allez-vous devenir hermite ?
D'un ton faiblement nazillard ,
Et marmotant quelque prière ,
En bâillant lisant le bréviaire ,
On vous enrôle à Saint-Médard ,
Avec indulgence plénière.
Je vois Newton au haut des cieux ,
Se disputant avec saint Pierre
Auquel en partage des deux
Pourrait enfin tomber Voltaire.
Le saint fesant une oraïson ,
Au lieu du compas de Newton
Vous offre une belle relique ,
Vous éclaircit et vous explique
L'œuvre de la conception ,
Tandis qu'au Parnasse , Apollon
Se plaint , et voit avec grand'peine
Qu'on enlève au sacré vallon
L'élégance de votre veine ;

1743.

1743.

Et que ce cygne harmonieux
 Qui charmait les bords de la Seine ,
 Profanera l'eau d'Hyppocrène
 Pour des prêtres audacieux.
 Mais quel objet me frappe , ô Dieux !
 Locke à la main , désespérée ,
 Et de douleur toute éplorée ,
 Je vois la triste Châtelet ;
 Hélas ! mon perfide me troque ,
 Dit-elle , et me plante-là net ,
 Pour qui ? pour Marie-à-la-coque !

C'est ce que je présume par la lettre que vous avez écrite à l'évêque de Sens , et sur ce que toutes les lettres mandent de Paris. Vous pouvez juger de ma surprise et de l'étonnement d'un esprit philosophique , lorsqu'il voit le ministre de la vérité plier les genoux devant l'idole de la superstition.

Les *Midas* mitrés triomphent , dans ce siècle , des *Voltaires* et des grands hommes ! mais c'est apparemment le siècle où les ignorans doivent en tous genres être préférés , en France , aux savans et aux habiles gens. *O tempora , ô mores !*

Quarante savans perroquets ,
 Tour à tour maîtres et valets
 De l'usage et de la grammaire ,
 Placés au Parnasse français ,
 Vous en ont donc exclu , Voltaire ?
 C'est sans doute par vanité ;
 Ce refus n'est pas ridicule :
 Une aussi brillante clarté
 Eût de leur faible crépuscule
 Terni la frivole beauté.

Je crois que la France est le seul pays en Europe où —
 les (*) ânes et les fots puissent à présent faire fortune. 1743.
 Je vous envoie l'*avant-propos* de mes *Mémoires* ; le
 reste n'est point ostensible.

Je ne vous écris point aussi souvent que je le
 voudrais ; ne vous en prenez point à moi , mais à
 tant et tant d'occupations qui me partagent.

Adieu , cher *Voltaire* , ne m'oubliez point malgré
 mon silence , et croyez que sur le sujet de l'amitié je
 ne pense pas moins à vous qu'autrefois.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X X I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 15 de juin.

QUAND votre ami , tranquille philosophe ,
 Sur son vaisseau qu'il a soustrait aux vents ,
 Voit à regret l'illustre catastrophe
 Que le destin fait tomber sur les grands ,

Je voudrais que vous vinssiez une fois à Berlin
 pour y rester , et que vous eussiez la force de soustraire
 votre légère nacelle aux bourasques et aux vents qui
 l'ont battue si souvent en France. Comment , mon
 cher *Voltaire* , pouvez - vous souffrir que l'on vous
 exclue ignominieusement de l'académie , et qu'on

(*) Voyez le Commentaire sur la vie de l'auteur de la *Henriade* ,
Mélanges littér. tome II.

156 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— vous batte des mains au théâtre? Dédaigné à la cour ,
1743. adoré à la ville ; je ne m'accommoderais point de ce
contraste ; et de plus , la légéreté des Français ne leur
permet pas d'être jamais constans dans leurs suffrages.
Venez ici auprès d'une nation qui ne changera point
ses jugemens à votre égard ; quittez un pays où les
Bellisles , les *Chauvelins* et les *Voltaires* ne trouvent
point de protection. Adieu.

F É D É R I C .

Envoyez-moi la Pucelle , ou je vous renie.

L E T T R E L X X I I I .

D U R O I .

A Magdebourg , le 25 de juin.

OUI, votre mérite proscrit
Et persécuté par l'envie ,
Dans Berlin qui vous applaudit ,
Aura son temple et sa patrie.

Je suis jusqu'à présent plus errant que le juif que
d'*Argens* fait écrire et voyager. Nouveau *Syfyphé* , je
fais tourner la roue à laquelle je suis condamné de
travailler ; et tantôt dans une province et tantôt dans
une autre , je donne l'impulsion au mouvement de
mon petit Etat , affermissant à l'ombre de la paix ce
que je dois aux bras de la guerre , réformant les
vieux abus et donnant lieu à de nouveaux , enfin
corrigeant des fautes et en faisant de semblables.

Cette vie tumultueuse pourra durer deux mois , si le lutin qui me promène n'a résolu de me lutiner plus long-temps. Je crois qu'alors je me verrai obligé de faire un tour à Aix pour corriger les ressorts incorrigibles de mon bas-ventre , qui parfois font donner votre ami au diable. Si alors je puis avoir le plaisir de vous y voir , ce me fera très-agréable ; car je crois,

Pour tout malade inquiété,
 A l'œil jaune , à l'air hypocondre ,
 Exilé par la Faculté
 Pour se baigner et se morfondre ,
 Et se tuer pour la santé ,
 Que Voltaire est un grand remède ;
 Que deux mots et son air malin
 Savent dissiper le chagrin ,
 Et que son pouvoir ne le cède
 A Hippocrate ni Galien.

De-là si vous voulez venir habiter ces contrées , je vous y promets un établissement dont je me flatte que vous serez satisfait , et sur-tout d'être au-dessus des tracasseries et des persécutions des bigots. Vous avez souffert trop d'avaries en France pour y pouvoir rester avec honneur ; vous devez quitter un pays où l'on poignarde votre réputation tous les jours , et où des *Midas* occupent les premiers emplois.

Adieu , cher *Voltaire* ; mandez-moi , je vous prie , vos sentimens , et soyez sûr des miens.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A la Haye, le 28 juin.

1743.

Sous vos magnifiques lambris,
 Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris,
 Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
 O mon maître, je vous écris,
 Navré d'une douleur profonde.
 Je suis dans votre vieille cour,
 Mais je veux une cour nouvelle,
 Une cour où les Arts ont fixé leur séjour,
 Une cour où mon roi les fuit et les appelle,
 Et les protège tour à tour.
 Envoyez-moi Pégase, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour? Je les envoyai à *David Gérard*, et le dessus était à *M. Frédéricshof*. Or *David Gérard* n'est pas sans doute assez imbécille pour ne pas sentir que ce *M. Frédéricshof* est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la présence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haye, chez *M. de Podewitz*, les ordres de votre humanité, et le forespan de votre Majesté.

Que je voie encore une fois le grand *Frédéric*, et
que je ne voie point ce cuistre de *Boyer*, cet ancien ^{1743.}
évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il
était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand Roi, si votre diable
Vous promène au son du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au son de votre lyre aimable.

Je suis ici chez votre digne et aimable ministre,
qui est inconsolable, et qui ne dort ni ne mange
parce que les Hollandais veulent à trop bon marché
la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'ac-
coutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant
que je vous aime.

Quand quitterai-je, hélas! cette humide province
Pour voir mon héros et mon prince?

LETTRE LXXV.

D U R O I.

A Reinsberg , le 3 de juillet.

— 1743. JE vous envoie le passe-port pour des chevaux avec bien de l'empressement. Ce ne seront pas des *Bucéphales* qui vous mèneront, ce ne seront pas des *Pégases* non plus, mais je les aimerai davantage puisqu'ils amèneront *Apollon* à Berlin.

Vous y ferez reçu à bras ouverts, et je vous y ferai le meilleur établissement qu'il me sera possible.

Je suis sur mon départ pour Stétin, de-là pour la Silésie; mais je trouverai le moment de vous voir et de vous assurer à quel point je vous estime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVI.

D E M. D E V O L T A I R E.

A la Haye, dans votre vaste et ruiné palais, ce 13 juillet.

MON ROI,

JE n'ai pas l'honneur d'être de ces héros qui voyagent avec la fièvre quarte; je deviens manichéen, j'adopte deux principes dans le monde. Le bon principe est l'humanité de mon héros, le second est le mal physique, et celui-là m'empêche de jouir du premier.

Souffrez

Souffrez donc , mon adorable Monarque , que l'ame qui est si mal à son aise dans ce chétif corps ne se mette point en chemin dans l'incertitude de trouver votre Majesté. Si elle est pour quelques semaines à Berlin , j'y vole ; si elle court toujours , et si du fond de la Silésie elle va à Aix-la-chapelle , j'irai l'y attendre dans un bain chaud , qui le fera moins que votre imagination. 1743.

J'ai l'honneur de lui envoyer une dose d'opium dans ses courses ; c'est un paquet de phrases académiques. Sa Majesté y verra le discours de *Maupertuis* , accompagné de quelques remarques de madame *du Châtelet*. Plût à Dieu que les Français ne fissent pas d'autres fautes que celles que madame *du Châtelet* a crayonnées ! L'empereur aurait la Bohême , et du moins souperait à Munich , au lieu de manquer de tout à Francfort.

Mais, Sire, malgré les nobles retraites de votre ami de Strasbourg, et malgré la faute faite à Dettingen, il paraît que les Français n'ont pas manqué de courage ; les seuls mousquetaires, au nombre de deux cents cinquante, ont percé cinq lignes des Anglais, et n'ont guère cédé qu'en mourant ; la grande quantité de notre noblesse tuée ou blessée est une preuve de valeur assez incontestable. Que ne ferait point cette nation si elle était commandée par un prince tel que vous !

Si elle a du courage, son ministère a de la fermeté ; et une nouvelle armée sur la Meuse donnera bientôt aux Provinces-Unies matière à délibérations.

Je crois le traité entre la Sardaigne et l'Espagne à peu-près conclu ; c'est une nouvelle scène sur le

— théâtre , et ce qui se passe en Suède peut encore
1743. changer la face du Nord.

Dans ce choc orageux de cent peuples divers ,
 Mon héros triomphant tient la foudre et la lyre.
 Ses yeux toujours perçans , ses yeux toujours ouverts
 Regardent les erreurs du chétif univers :
 Il voit trembler Stockholm , il voit périr l'Empire ;
 Il voit les fiers Anglais , ces souverains des mers ,
 Faux défintéressés qu'un faux espoir attire ,
 S'enivrant sur le Mein de succès fort légers ,
 Traîner sous leurs drapeaux , ou plutôt dans leurs fers ,
 Ces Bataves pefans dont la moitié soupire ;
 Il voit Broglia qui se retire ,
 Agissant , raisonnant et parlant de trayers ;
 Il voit tout et n'en fait que rire ,
 Et je veux avec lui rire à mon tour en vers.

J'ai peur que ceci ne tienne du transport de la
 fièvre ; mais le plus grand de mes transports est le
 désir de voir votre Majesté. Où la verrai-je ? où serai-je
 heureux ? fera-ce à Berlin , fera-ce à Aix-la-chapelle ?
 Je suis à vos pieds , monarque charmant , homme
 unique , et j'attends vos ordres pour régler ma marche.

L E T T R E L X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juillet.

GRAND Roi, j'aime fort les héros
 Lorsque leur esprit s'abandonne
 Aux doux passe-temps, aux bons mots;
 Car alors ils sont en repos,
 Et ne font de tort à personne.
 J'aime César, ce bel esprit,
 César dont la main fortunée,
 A tous les lauriers destinée,
 Agrandit Rome, et lui prescrit
 Un autre ciel, une autre année.
 J'aime César entre les bras
 De la maîtresse qui lui cède;
 Je ris et ne me fâche pas
 De le voir jeune et plein d'appas
 Dessus et dessous Nicomède.
 Je l'admire plus que Caton,
 Car il est tendre et magnanime,
 Eloquent comme Cicéron,
 Et tantôt gai, tantôt sublime
 Comme un roi dont je tais le nom.
 Mais je perds un peu de l'estime
 Quand il passe le Rubicon,
 Et je pleure quand ce grand homme,
 Bon poète et bon orateur,
 Ayant tant combattu pour Rome,
 Combat Rome pour son malheur.

1743.

— 1743. Vous êtes plus heureux, Sire, après votre prise de la Silésie, que votre devancier après Pharfale. Vous écrivez comme lui des commentaires; vous aimez comme lui la société; vous en faites le charme; vous m'envoyez des vers bien jolis et une préface digne de vous, qui annonce un ouvrage digne de la préface. Je n'y puis plus tenir; le côté de votre aimant m'attire trop fort, tandis que le côté de l'aimant de la France me repousse. S'il y avait dans la Cochinchine un roi qui pensât, qui écrivît et qui parlât comme vous, il faudrait s'embarquer et aller à ses pieds. Tous les gens qui ont une étincelle de goût et de raison doivent devenir des reines de Saba.

Je vous avouerai cependant, grand Roi, avec ma franchise impertinente, que je trouve que vous vous sacrifiez un peu trop dans cette belle préface de vos *Mémoires*. Pardon, ou plutôt point de pardon; vous laissez trop entrevoir que vous avez négligé l'esprit de la morale pour l'esprit de conquête. Qu'avez-vous donc à vous reprocher? N'aviez-vous pas des droits très-réels sur la Silésie, du moins sur la plus grande partie; et le déni de justice ne vous autorisait-il pas assez? Je n'en dirai pas davantage; mais sur tous les articles je trouve votre Majesté trop bonne, et elle est bien justifiée de jour en jour. Votre Majesté est avec moi une coquette bien séduisante; elle me donne assez de faveurs pour me faire mourir d'envie d'avoir les dernières. Quel temps plus convenable pourrais-je prendre pour aller passer quelques jours auprès de mon héros? Il a ferré tous les tonnerres, et il badine avec sa lyre; ici on ne badine point, et s'il tonne c'est sur nous. Ce vilain *Mirepoix* est aussi dur, aussi

fanatique, aussi impérieux que le cardinal de *Fleuri* était doux, accommodant et poli. Oh, qu'il fera regretter ce bon homme! et que le précepteur de notre dauphin est loin du précepteur de notre roi! Le choix que sa Majesté a fait de lui est le seul qui ait affligé notre nation; tous nos autres ministres sont aimés; le roi l'est. Il s'applique, il travaille, il est juste, et il aime de tout son cœur la plus aimable femme du monde. Il n'y a que *Mirepoix* qui obscurcisse la sérénité du ciel de Versailles et de Paris; il répand un nuage bien sombre sur les belles-lettres; on est au désespoir de voir *Boyer* à la place des *Fénétons* et des *Bossuets*: il est né persécuteur. Je ne fais pas quelle fatalité tout moine qui a fait fortune à la cour a toujours été aussi cruel qu'ambitieux. Le premier bénéfice qu'il a eu après la mort du cardinal vaut près de quatre-vingts mille livres de rente; le premier appartement qu'il a eu à Paris est celui de la reine, et tout le monde s'attend à voir au premier jour sa tête, que votre Majesté appelle si bien une tête d'âne, ornée d'une calotte rouge apportée de Rome.

Il est vrai que ce n'est pas lui qui a fait *Marie à la coque*; mais, Sire, il n'est pas vrai non plus que j'aye écrit à l'auteur de *Marie à la coque* la lettre qu'on s'est plu à faire courir sous mon nom; je n'en ai écrit qu'une à l'évêque de Mirepoix, dans laquelle je me suis plaint à lui très-vivement et très-inutilement des calomnies de ses délateurs et de ses espions. Je ne fléchis point le genou devant *Baal*; et autant que je respecte mon roi, autant je méprise ceux qui, à l'ombre de son autorité, abusent de leur place, et qui ne sont grands que pour faire du mal.

—
1743. Vous seul, Sire, me consolez de tout ce que je vois, et quand je suis prêt à pleurer sur la décadence des arts, je me dis : Il y a dans l'Europe un monarque qui les aime, qui les cultive, et qui est la gloire de son siècle ; je me dis enfin : Je le verrai bientôt ce monarque charmant, ce roi homme, ce *Chaulieu* couronné, ce *Tacite*, ce *Xénophon* ; oui, je veux partir ; madame *du Châtelet* ne pourra m'en empêcher ; je quitterai *Minerve* pour *Apollon*. Vous êtes, Sire, ma plus grande passion, et il faut bien se contenter dans la vie.

Rien de plus inutile que mon très-profond respect, &c.

L E T T R E L X X V I I I .

D U R O I .

A Potsdam, le 20 d'août.

JE ne suis arrivé ici que depuis deux jours ; j'y ai trouvé trois de vos lettres.

Le dieu de la raison et le dieu des beaux vers
Président tous les deux à vos brillans concerts ;
Vous déridant le front et voulant nous instruire,
Vos vers de Juvénal empruntent la satire.
Contre vous le bigot n'aura pas jeu gagné,
Et de l'hyssope au cèdre il n'est rien d'épargné.

Malheur à Mirepoix si son panégyrique
 Se prononce jamais en style académique !
 Les Arts qu'il offensa, pour venger leurs chagrins,
 Renverferont sa tombe avec leurs propres mains ;
 Et la fade oraison que lui fera Neuville
 Aura même en sa bouche un air de vaudeville.

 1743.

Je plains ceux qui ont le malheur de vous offenser, car avec quatre hémistiches vous les rendez ridicules *ad secula seculorum*.

Je ne vais point à Aix comme je me l'étais proposé. Vous savez que j'ai l'honneur d'être un atome politique, et qu'en cette qualité mon estomac est obligé de prendre ses combinaisons des affaires européennes; ce qui ne l'accommode pas toujours.

Il me semble, mon cher *Voltaire*, que vous êtes un peu dans le goût de la girouette du Parnasse, et que vous ne vous êtes pas encore décidé sur le parti que vous avez à prendre. Je ne vous dirai rien là-dessus; car je dois vous paraître suspect dans tout ce que je pourrais vous dire. Le tableau que vous me faites de la France est peint avec de très-belles couleurs; mais vous me direz tout ce qu'il vous plaira, une armée qui fuit trois ans de suite, et qui est battue par-tout où elle se présente, n'est pas assurément une troupe de *Césars* ni d'*Alexandres*.

Je ne suis point peint, je ne me fais point peindre, ainsi je ne puis vous donner que des médailles. *Vale*.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X X I X .

D U R O I .

A Potsdam, le 24 d'auguste.

—
1743. C E sera donc à Berlin que j'aurai le plaisir de voir l'*Apollon* français descendre de son Parnasse en ma faveur, et s'humaniser un peu avec la canaille profaïque! Je vous prie, mon cher *Voltaire*, apportez avec vous bonne provision d'indulgence, et sur-tout qu'aucun grammairien ne mesure à la toise la longueur de nos phrases, et ne nous punisse de la sottise d'un solécisme. Vous verrez une troupe de comédiens qui se forment, une académie naissante, mais sur-tout beaucoup de personnes qui vous aiment et qui vous admirent.

Il n'y a point à Berlin d'*âne de Mirepoix*. Nous avons un cardinal et quelques évêques dont les uns font l'amour par-devant et les autres par derrière, plus versés dans la théologie d'*Epicure* que dans celle de *S^t Paul*, par conséquent bonnes gens qui ne persécutent personne, et qui ne disposent précisément que des charges de marguillier et des places de chantre auxquelles vous n'aspirez point.

Apportez au moins en venant
Cette vierge si découlée
Qui brillait plus dans la mêlée
Que tous vos héros d'à présent,

ET DE M. DE VOLTAIRE. 169

Que ce Broglio toujours fuyant,
Réduisant sa troupe en fumée;
Que Maillebois toujours errant,
Menant promener son armée;
Que Ségur le capituleur,
Et les autres transis de peur.

1743.

Je vous montrerai de mes *Mémoires* ce que je croirai pouvoir vous montrer. Ils sont vrais, et par conséquent d'une nature à ne paraître qu'après le siècle.

Adieu, cher *Voltaire*; à revoir.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

D U R O I.

A Potsdam, le 15 de septembre.

VOUS me dites tant de bien de la France et de son roi, qu'il ferait à souhaiter que tous les souverains eussent de pareils sujets, et toutes les républiques de semblables citoyens. C'est ce qui fait véritablement la force des Etats, lorsqu'un même zèle anime tous les membres, et que l'intérêt public devient l'intérêt de chaque particulier.

Il aurait été à souhaiter que la France et la Suède eussent eu des militaires qui pensassent comme vous; mais il est bien sûr, quoi que vous puissiez dire, que la faiblesse des généraux et la timidité des conseils a presque perdu de réputation ces deux nations dont le

— nom seul inspirait, il n'y a pas un demi-siècle, la
1743. terreur à l'Europe.

De quelle façon voyons-nous que la France ait agi envers ses alliés? Quel exemple pour l'Europe que la paix secrète que fit le cardinal de *Fleuri* à l'insçu de l'Espagne et du roi de Sardaigne! il abandonna le roi son beau-père, et acquit la Lorraine. Quel exemple inoui que la manière dont la France abandonne l'empereur, sacrifie la Bavière, et réduit ce prince si respectable dans la dernière misère; je ne dis pas dans la misère d'un prince, mais dans la situation la plus affreuse où puisse se trouver un particulier! Quelles machinations n'ont pas été celles du cardinal en Russie, lorsque nous étions le mieux liés! Quelles propositions n'a-t-on pas faites à Maïence pour ouvrir les routes à la paix, ou pour mieux dire afin d'allumer une nouvelle guerre! Avec quel peu de vigueur parlent les Français lorsqu'ils devraient montrer de la fermeté; et, lors même qu'il en paraît quelque étincelle dans leurs discours, combien peu les opérations militaires y répondent-elles!

Cependant cette nation est la plus charmante de l'Europe, et si elle n'est pas crainte, elle mérite qu'on l'aime. Un roi digne de la commander, qui gouverne sagement, et qui s'acquiert l'estime de l'Europe entière, peut lui rendre son ancienne splendeur que les *Broglie* et tant d'autres, plus ineptes encore, ont un peu éclipée.

C'est assurément un ouvrage digne d'un prince doué de tant de mérite, que de rétablir ce que les autres ont gâté; et jamais souverain ne peut acquérir plus de gloire que lorsqu'il défend ses peuples contre des

ennemis furieux , et que , feſant changer la ſituation
des affaires , il trouve le moyen de réduire ſes adver- 1743.
ſaires à lui demander la paix humblement.

J'admurerai tout ce que fera ce grand homme , et
perſonne de tous les ſouverains de l'Europe ne fera
moins jaloux que moi de ſes ſuccès.

Mais je n'y penſe pas de vous parler politique ;
c'eſt précifément préfenter à ſa maîtrefſe une coupe
de médecine. Je crois que je ferais beaucoup mieux
de vous parler poëſie , mais ne peut pas qui veut ; et
lorſque vous m'écrivez des vers et que j'y dois répon-
dre , vous me revenez comme un échanſon qui , ayant
le talent de boire , porte de grands verres en rafade à
un fluet qui tout au plus peut ſupporter de l'eau.

Adieu , cher *Voltaire* ; veuille le ciel vous préſerver
des infomnies , de la fièvre et des fâcheux !

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

C'EST vous qui ſavez captiver
Mon cœur aux autres rois rebelle ;
C'eſt vous en qui je dois trouver
Une douceur toujours nouvelle :
C'eſt chez vous qu'il faut achever
Ma vieille hiſtoire univerſelle ,
Dépuceler , enjoliver
Dans vingt chants Jeanne la pucelle ,
Et ſur-tout à jamais braver
Des dévots l'infame ſéquelle.

1743. Je partirai donc, mon adorable maître, pour revenir, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires. Je vous parle avec ma franchise ordinaire. J'ai cru m'apercevoir que je vous serais moins agréable si je venais ici avec d'autres, et je vous avoue qu'appartenant uniquement à votre Majesté, j'aurai l'ame plus à l'aïse.

Je n'ambitionne point du tout d'être chargé d'affaires comme *Destouches* et *Prior*, deux poètes qui ont fait deux paix entre la France et l'Angleterre. Vous ferez ce qu'il vous plaira avec tous les rois de ce monde, fans que je m'en mêle; mais je vous conjure instamment de m'écrire un mot que je puisse montrer au roi de France.

Vous lui reprochez, dans la lettre que vous daignâtes m'écrire de Potsdam, qu'il laisse l'empereur dans la dernière misère, et qu'il fait à Maïence des insinuations contre vos intérêts. Depuis cette lettre écrite, votre Majesté a su que le roi de France a donné des subfides à l'empereur; et vous ne doutez pas, je crois à présent, que ce *Hatzel*, qui a négocié ou plutôt brouillé à Maïence, ne soit un téméraire qui serait puni, si vous le vouliez. Soyez donc un peu plus content; et daignez, je vous en conjure, m'écrire seulement quatre lignes en général.

Je ne demande autre chose finon que vous êtes satisfait aujourd'hui des dispositions de la France, que personne ne vous a jamais fait un portrait aussi avantageux de son roi, que vous me croyez d'autant plus, que je ne vous ai jamais trompé, et que vous êtes bien résolu à vous lier avec un prince aussi sage et aussi ferme que lui.

Ces mots vagues ne vous engagent à rien, et j'ose

dire qu'ils feront un très-bon effet ; car si on vous a fait des peintures peu honorables du roi de France , je ^{1743.} dois vous assurer qu'on vous a peint à lui sous les couleurs les plus noires ; et assurément on n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. Permettez donc que je profite de cette occasion si naturelle pour rendre l'un à l'autre deux monarques si chers et si estimables ; ils feront de plus le bonheur de ma vie. Je montrerai votre lettre au roi , et je pourrai obtenir la restitution d'une partie de mon bien que le bon cardinal m'a ôté ; je viendrai ici dépenser ce bien que je vous devrai.

Soyez très-persuadé du bon effet qu'elle fera : je ne serai point suspect , et ce sera le second de mes beaux jours que celui où je pourrai dire au roi tout ce que je pense de votre personne. Pour le premier de mes jours , ce sera celui où je viendrai m'établir à vos pieds , et commencer une nouvelle vie qui ne sera que pour vous.

L E T T R E L X X X I I .

D U R O I .

Le 7 d'octobre.

LA France a passé jusqu'à présent pour l'asile des rois malheureux ; je veux que ma capitale devienne le temple des grands hommes. Venez - y , mon cher *Voltaire* , et dictez tout ce qui peut vous y être agréable. Je veux vous faire plaisir , et pour obliger un homme il faut entrer dans sa façon de penser.

1743. — Choisissez appartement ou maison , réglez vous-même ce qu'il vous faut pour l'agrément et le superflu de la vie ; faites votre condition comme il vous la faut pour être heureux , c'est à moi à pourvoir au reste. Vous ferez toujours libre et entièrement maître de votre fort ; je ne prétends vous enchaîner que par l'amitié et le bien-être.

Vous aurez des passe-ports pour des chevaux , et tout ce que vous pourrez demander. Je vous verrai mercredi , et je profiterai des momens qui me restent pour m'éclairer au feu de votre puissant génie. Je vous prie de croire que je ferai toujours le même envers vous. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X X X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A la Haye , ce 28 octobre.

SIRE,

VOUS voyagez toujours comme un aigle , et moi comme une tortue ; mais peut-on aller trop lentement quand on quitte votre Majesté ? J'arrive enfin en Hollande ; la première chose que j'y vois , c'est un papier anglais où votre Anti-Machiavel est cité à côté de Polybe et de Xénophon. On rapporte deux pages de ce livre où vous prouvez de quel avantage sont aux princes les places fortifiées , et on fait voir quelle

était la témérité des alliés de prétendre d'entrer en France. 1743.

Ainsi donc vous êtes cité
 Par les auteurs , comme auteur grave ;
 Comme roi politique et brave ,
 Des rois vous êtes respecté ;
 Chacun vous craint , nul ne vous brave :
 Le taciturne et froid Batave ,
 Amoureux de sa liberté ,
 Le Russe , né pour être esclave ,
 Ménagent votre Majesté.
 Vous auriez , ma foi , tout dompté
 Sur le Danube et sur la Save ,
 Et le double cou si vanté
 De l'aigle jadis redouté
 Eût été coupé comme rave ;
 Mais vous vous êtes arrêté :
 Maintenant votre main se lave
 Des malheurs du monde agité ;
 Pour comble de félicité ,
 Vous possédez dans votre cave
 De ce tokai dont j'ai tâté :
 Je ne puis plus rimer en *ave*.

Plus je songe à *il Tito*, à *il forte*, plus je me dis que
 Berlin est ma patrie.

Messieurs Gérard , mes chers amis ,
 Dépêchez , préparez ma chambre ,
 Un pupitre pour mes écrits ,
 Avec quelques flacons remplis
 De ce jus divin de septembre ,

1743.

Non cet ennemi du gofier,
 Fabriqué de la main profane
 De ce liégeois nommé Lognier ;
 Je l'ai surnommé *piffat d'âne*,
 Et je l'ai dit à haute voix ;
 Je le redis, je le condamne
 A n'être bu que par des rois.
 J'aime mieux la simple nature
 Du vin qu'on recueille à Bordeaux ;
 Car je préfère la lecture
 D'un écrivain sage en propos
 A ce frelaté de Voiture,
 Et plus encore à Marivaux.

L E T T R E L X X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Lille, ce 16 novembre.

EST-IL vrai que dans votre cour
 Vous avez placé cette automne,
 Dans les meubles de la couronne,
 La peau de ce fameux tambour
 Que Zisca fit de sa personne ?

La peau d'un grand homme enterré
 D'ordinaire est bien peu de chose,
 Et, malgré son apothéose,
 Par les vers il est dévoré.

Le

Le feul Zifca fut préfervé
 Du deftin de la tombe noire ;
 Grâce à fon tambour confervé,
 Sa peau dure autant que fa gloire.

1743.

C'eft un fort affez fingulier.
 Ah ! chétifs mortels que nous fommes !
 Pour fauver la peau des grands hommes ,
 Il faut la faire corroyer.

O mon Roi , confervez la vôtre ;
 Car le bon Dieu qui vous la fit
 Ne faurait vous en faire une autre
 Dans laquelle il mît tant d'efprit.

Il n'eft pas infiniment respectueux de pouffer un grand roi de questions ; mais on en ufait ainfi avec *Salomon* , et il faut bien , Sire , que le *Salomon* du Nord s'accoutume à éclairer fon monde.

Sa Majesté me permettra donc que j'ofe lui demander encore ce que c'est qu'un arc trouvé à Glats ? Votre Majesté me dira peut-être qu'il faut m'adresser à *Jordan* ; mais ce *Jordan* , Sire , est un paresseux , tout aimable qu'il est ; et vous avez plutôôt réglé quatre ou cinq provinces , et fait deux cents vers et quatre mille doubles croches , qu'il n'a écrit une lettre.

J'arrive à Lille , qui est une ville dans le goût de Berlin , mais où je ne reverrai ni l'opéra ni la copie de *Titus* . Votre Majesté , et la reine mère , et madame la princesse *Ulrique* ne se remplacent point . Je n'ai pas encore l'armée de trois cents mille hommes avec

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. M

— 1743. laquelle je devais enlever la princesse, mais en récompense le roi de France en a davantage. On compte actuellement trois cents vingt-cinq mille hommes, y compris les invalides : ce sont trois cents mille chiens de chasse qu'on a peine à retenir ; ils jappent, ils crient, ils se débattent, et cassent leurs leffes pour courir sus aux Anglais, et à leurs pefans serviteurs les Hollandais. Toute la nation, en vérité, montre une ardeur incroyable. Heureusement encore votre ami de Strasbourg ne fera plus semblant de commander les armées, et l'empereur, appuyé de votre Majesté et de la France, pourra bientôt donner des opéra à Munich.

Comme j'ai osé faire force questions à votre Majesté, je lui ferai un petit conte, mais c'est en cas qu'elle ne le sache pas déjà.

Il y a quelques mois que madame *Adelaïde*, troisième fille du roi mon maître, ayant treize louis d'or dans sa poche, se releva pendant la nuit, s'habilla toute seule, et sortit de sa chambre. Sa gouvernante s'éveilla, lui demanda où elle allait. Elle avoua ingénument qu'elle avait ordonné à un palefrenier de lui tenir deux chevaux prêts pour aller commander l'armée et secourir l'empereur ; mais si elle apprend que votre Majesté s'en mêle, elle dormira tranquillement désormais.

Au moment que j'ai l'honneur d'écrire à votre Majesté, nos troupes sont en marche pour aller prendre le vieux Brisach. A l'égard des troupes de comédiens, j'apprends une singulière anecdote dans cette ville de Lille ; c'est que, tandis qu'elle fut assiégée par le duc de *Marlborough*, on y joua la comédie tous les jours,

et que les comédiens y gagnèrent cent mille francs. —
Avouez , Sire , que voilà une nation née pour le ^{1743.}
plaisir et pour la guerre.

Titus prie toujours votre Majesté pour ce pauvre
Courtils qui est à Spandau fans nez.

Je fuis pour jamais aux pieds de votre humanité, &c.

L E T T R E L X X X V .

D U R O I .

A Berlin , le 4 de décembre.

LA peau de ce guerrier fameux
Qui parut encor redoutable
Aux Bohêmes, fes envieux,
Après que le trépas hideux
Eut envoyé son ame au diable,
Est ici pour les curieux.

Quand un jour votre ame légère
Passera sur l'esquif fameux
Pour aller dans cet hémisphère
Inventé par les fonge-creux,
Les restes de votre figure,
Immortels malgré le trépas,
Donneront de la tablature
A nos modernes Marfyas.

— 1743. Oui , la peau de *Zisca* , ou pour mieux dire le tambour de *Zisca* , est une des dépouilles que nous avons emportées de Bohême.

Je suis bien aise que vous foyez arrivé en bonne fanté à Lille ; je craignais toujours les chutes de carrosse.

Vous voilà plus enthousiasmé que jamais de quinze cents galeux de français qui se sont placés sur une île du Rhin , et d'où ils n'ont pas le cœur de fortir. Il faut que vous foyez bien pauvres en grands événemens , puisque vous faites tant de bruit pour ces vétilles : mais trêve de politique.

Je crois que les Hollandais peuvent avoir des pantomimes quand les acteurs viennent des pays étrangers. Ils auront de beaux génies quand vous ferez à la Haye , de fameux ministres lorsque *Carteret* y passera , et des héros lorsque le chemin du roi mon oncle le conduira par des marais pour retourner à son île.

Federicus Voltarium salutat.

L E T T R E L X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Paris, ce 7 janvier.

S I R E,

JE reçois à la fois de quoi faire tourner plus d'une tête; une ancienne lettre de votre Majesté, datée du 29 de novembre; deux médailles qui représentent au moins une partie de cette physionomie de roi et d'homme de génie, le portrait de sa Majesté la reine mère, celui de madame la princesse *Ulrique*; et enfin, pour comble de faveurs, des vers charmans du grand *Frédéric*, qui commencent ainsi : — 1744.

*Quitterez-vous bien sûrement
L'empire de Midas, votre ingrate patrie?*

M. le marquis de *Fénelon* avait tous ces trésors dans sa poche, et ne s'en est défait que le plus tard qu'il a pu. Il a traîné la négociation en longueur, comme s'il avait eu affaire à des hollandais. Enfin me voilà en possession; j'ai baïsé tous les portraits; madame la princesse *Ulrique* en rougira si elle veut.

Il est fort insolent de baïser sans scrupule
De votre auguste sœur les modestes appas;
Mais les voir, les tenir, et ne les baïser pas,
Cela ferait trop ridicule.

— J'en ai fait autant, Sire, à vos vers dont l'harmonie
 1744. et la vivacité m'ont fait presque autant d'effet que la
 miniature de son Altesse royale. Je disais :

Quel est cet agréable son ?
 D'où vient cette profusion
 De belles rimes redoublées ?
 Par qui les Muses appelées
 Ont-elles quitté l'Hélicon ?
 Est-ce Bernard, mon compagnon,
 Qui de fleurs sème les allées
 Des jardins du sacré vallon ?
 Est-ce l'architecte Amphion,
 Par qui les pierres assemblées
 S'arrangent sous son violon ?
 Est-ce le charmant Arion
 Chantant sur les plaines salées ?
 C'est mon prince ou c'est Apollon.

Au doux son de tant de merveilles,
 J'entends braire près d'un chardon
 L'animal à longues oreilles
 De qui vous devinez le nom. (1)
 Il nous dit de sa voix pesante :
 N'admirez plus la voix brillante
 De ce roi poète, orateur ;
 Auprès de moi que peut-il être ?
 Il n'est que roi, je suis son maître ;
 Car des rois je suis précepteur.

Oui, tu l'es ; autrefois Achille
 Soumit son enfance docile

(1) Il est probablement ici question de Boyer.

A ce singulier animal
 Moitié sage , moitié cheval : 1744.
 Mon cher précepteur , c'est dommage ;
 Mais quand le Ciel t'a fabriqué ,
 Il n'acheva pas son ouvrage ;
 Une des moitiés a manqué.

L E T T R E L X X X V I I .

D U R O I .

Du 7 avril.

.

ENFIN, malgré que j'en aye, voilà des vers que votre Apollon m'arrache. Encore s'il m'inspirait !

Votre Mérope m'a été rendue, et j'ai fait la commission de l'auteur en distribuant son livre. Je ne m'étonne point du succès de cette pièce. Les corrections que vous y avez faites, la rendent, par la sagesse, la conduite, la vraisemblance et l'intérêt, supérieure à toutes vos autres pièces de théâtre, quoique Mahomet ait plus de force, et Brutus de plus beaux vers.

Ma sœur *Ulrique* voit votre rêve (1) accompli en partie; un roi la demande pour épouse; les vœux de toute la nation suédoise sont pour elle. C'est un enthousiasme et un fanatisme auquel ma tendre amitié

(1) Voyez la petite pièce de vers: *Souvent un air de vérité*, &c. et remarquez par cette lettre combien le roi était éloigné de répondre à ce madrigal par les vers infames que les vils détracteurs de M. de Voltaire ont osé supposer.

184 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— pour elle a été obligée de céder. Elle va dans un pays
1744. où ses talens lui feront jouer un grand et beau rôle.

Dites, s'il vous plaît, à *Rothembourg*, si vous le voyez, que ce n'est pas bien à lui de ne me point écrire depuis qu'il est à Paris. Je n'entends non plus parler de lui que s'il était à Pékin. Votre air de Paris est comme la fontaine de Jouvence, et vos voluptés comme les charmes de *Circé*; mais j'espère que *Rothembourg* échappera à la métamorphose.

Adieu, admirable historien, grand poète, charmant auteur de cette Pucelle, invifible et triste prifonnière de *Circé*; adieu à l'amant de la cuifinière de *Valory*, de madame *du Châtelet* et de ma fœur. Je me recommande à la protection de tous vos talens, et fur-tout de votre goût pour l'étude, dont j'attends mes plus doux et plus agréables amufemens.

FÉDÉRIC.

On démeuble la maifon que l'on avait commencé à meubler pour vous à Berlin.

LETTRE LXXXVIII. (*)

D U R O I.

▲ Berlin, le 18 de décembre.

— LE marquis de *Paulmy* fera reçu comme le fils d'un
1746. ministre français que j'estime, et comme un nourrifon du Parnaffe accrédié par *Apollon* même. Je fuis bien fâché que le chemin du duc de *Richelieu* ne le

(*) On n'a rien trouvé de 1745, et peu de lettres des années fuivantes.

conduise pas par Berlin ; il a la réputation de réunir mieux qu'homme de France les talens de l'esprit et de l'érudition aux charmes et à l'illusion de la politesse. C'est le modèle le plus avantageux à la nation française que son maître ait pu choisir pour cette ambassade ; un homme de tout pays , citoyen de tous les lieux , et qui aura dans tous les siècles les mêmes suffrages que lui accordent Paris , la France , et l'Europe entière. — 1746.

Je suis accoutumé à me passer de bien des agrémens dans la vie. J'en supporterai plus facilement la privation de la bonne compagnie dont les gazettes nous avaient annoncé la venue.

Tant que vous ne mourrez que par métaphore , je vous laisserai faire. Confessez-vous , faites-vous graisser la physionomie des saintes huiles , recevez à la fois les sept sacremens , si vous le voulez ; peu m'importe : cependant dans votre foi-difante agonie je me garderai bien d'avoir autant de sécurité que les Hollandais en ont eu envers le maréchal de *Saxe*. Certes , vous autres Français , vous êtes étonnans ! Vos héros gagnent des batailles ayant la mort sur les lèvres , et vos poètes font des ouvrages immortels à l'agonie. Que ne ferez-vous pas , si jamais la nature se plaît par un caprice à vous rendre sains et robustes !

Les anecdotes sur la vie privée de *Louis XIV* m'ont fait bien du plaisir , quoique à la vérité je n'y aye pas trouvé des choses nouvelles. Je voudrais que vous n'écrivissiez point la campagne de 44 , et que vous missiez la dernière main au Siècle de *Louis le grand*. Les auteurs contemporains sont accusés par tous les siècles d'être tombés dans les aigreurs de la satire ou

— dans la fatuité de la flatterie. S'il y a moyen de vous
1746. faire faire un mauvais ouvrage, c'est en vous obli-
geant à travailler à celui que vous avez entrepris.
C'est aux hommes à faire de grandes choses, et à la
postérité impartiale à prononcer sur eux et sur leurs
actions.

Croyez-moi, achevez la Pucelle. Il vaut mieux
dérider le front des honnêtes gens que de faire des
gazettes pour des poliflons. Un *Hercule* enchaîné et
retenu par trop d'entraves, doit perdre sa force et
devenir plus flasque que le lâche *Pâris*.

Il semble que le dauphin ne se marie que pour
exercer votre génie. Sémiramis fait autant de bruit
en Allemagne que la nouvelle dauphine en fait en
France. Mettez - moi donc en état de juger ou de
l'une ou de l'autre, et de joindre mes suffrages à
ceux de Versailles.

Maupertuis se remet de sa maladie. Toute la ville
s'intéresse à son sort; c'est notre Palladium, et la
plus belle conquête que j'aye faite de ma vie. Pour
vous qui n'êtes qu'un inconstant, un ingrat, un
perfide, un . . . que ne vous dirais-je pas, si je ne
faisais grâce à vous et à tous les Français en faveur de
Louis XV.

Adieu; les vêpres de la comédie sonnent. *Barbarin*,
Cochois, *Hauteville* m'appellent; je vais les admirer.
J'aime la perfection dans tous les métiers, dans tous
les arts; c'est pourquoi je ne saurais refuser mon
estime à l'auteur de la *Henriade*.

F É D É R I C.

L E T T R E L X X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Cirey, le 24 de janvier.

S I R E ,

J E reçois enfin le paquet du 24 novembre; un mau-
dit courrier qui était chargé de ce paquet enfermé dans ^{1747.}
une boîte envoyée de Paris à madame *du Châtelet* ,
l'avait porté à Strasbourg toujours courant, et ensuite
l'avait laissé dans la ville de Troyes à dix-huit lieues
d'ici.

Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le temps de nous rendre
Les ruines du Cap-breton ,
Et nous le temps de les reprendre ,
Pendant que cet aimable don
De mon Frédéric-Apollon
A Cirey se faisait attendre.

On revient toujours à ses goûts ; vous refaites des
vers quand vous n'avez plus de batailles à donner.
Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la
prose.

Mais il faut que votre génie ,
Que rien n'a jamais limité ,
S'élançe avec rapidité
Du haut du mont inhabité
Où pâlit la Philosophie
Jusqu'en ce pays enchanté
Où folâtre la Poësie.

— 1747. Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons, vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi (*), vous approfondissez la métaphysique, vous écrivez les mémoires d'un siècle dont vous êtes le premier homme; enfin vous faites des vers, et assurément vous en faites plus que moi qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont vous régalez M. de *Maurepas*; mais j'avais déjà l'épître dont vous avez honoré le président de votre académie; ils sont très-jolis. Le *du Gué-Trouin demi-homme et demi-marsouin* est bien plaisant; mais l'épître *sur la vanité de la gloire et de l'intérêt* me charme encore davantage.

Le portrait de l'infulaire

*Qui de son cabinet pense agiter la terre ,
De ses propres sujets habile séducteur ,
Des princes et des rois dangereux corrupteur , &c.*

est un morceau de la plus grande force et de la plus grande beauté. Tous les travers de l'homme sont fort bien touchés dans cette épître.

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés;
De nos vaines témérités
Vos vers sont la fidelle histoire :
On peut fronder les vanités
Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'*ode sur la guerre* est de quelque pauvre citoyen, bon poète, lassé de payer

(*) La paix de Dresde, du 25 décembre 1746.

le dixième et le dixième du dixième , et de voir ravager sa terre ; point du tout ; elle est du roi qui a commencé la noise , qui a gagné les armes à la main une province et cinq batailles. 1747.

Sire, votre Majesté fait de beaux vers, mais elle se moque du monde. Toutefois qui fait si vous ne pensez pas tout cela quand vous écrivez ? Il se peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé les ordres pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par les passions des héros ; demain on pensera en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille, selon que les roues de la machine pensante sont montées ; et je vous assure que votre personne m'est la preuve de ce que vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la liberté de l'homme.

J'ai relu, il n'y a pas long-temps, ce petit morceau ; il fait trembler ; et plus j'y pense, plus je reviens à l'avis de votre Majesté. J'avais grande envie que nous fussions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, comme il plaît à Dieu. Remerciez la nature de la façon dont votre machine est faite ; je la remercie, moi, de ce qu'elle a été montée pour écrire l'épître à *Hermotime*.

*Le vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent rois
 Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
 Estimait Aristote et méditait son livre.
 Heureux si sa raison plus docile à le suivre,
 Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
 N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus !*

— Mais ce même Alexandre apaisant sa furie,
1747. En faveur de Pindare épargna sa patrie.

Personne n'a fait en France de meilleurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans cette épître qui ont autant de force, de clarté et d'élégance. Votre Majesté a déjà peut-être lu Catilina; elle verra si nos académiciens écrivent aussi bien qu'elle.

Grand merci, Sire, de ce que dans votre ode sur votre académie vous daignez employer dans les chutes des strophes les trois petits vers de trois pieds; c'est une mesure dont je croyais m'être seul servi. Vous la consacrez en l'embellissant. Je ne connais guère de mesure plus harmonieuse; il y a peu d'oreilles qui sentent ces délicatesses; votre géomètre borgne (1) dont votre Majesté parle, n'en fait rien. Nous sommes dans le monde un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons; le reste est profane. Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour.

L E T T R E X C.

D U R O I.

Du 22 février.

Vous n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris; on ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie pour la laisser vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine; avouez donc

(1) Ce géomètre borgne est *Léonard Euler*, l'un des plus grands hommes de notre siècle; il est très-vrai qu'il ne se connaissait pas en vers français.

que cette pièce a été composée pour notre théâtre de Berlin : à coup sûr , c'est une galanterie que vous me faites et que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remerciemens à la lettre , et j'attends la pièce pour l'applaudir ; car on peut applaudir d'avance quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public ou plutôt les intrigues et les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez. — 1747.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire : suivez , puisqu'il le faut , cette impulsion étrangère ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe ; je me suis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes , des faits de guerre les plus remarquables ; et j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événemens et sur les différens effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres temps , ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties , et vous avez raison sur ce sujet ; cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart

— du temps. Si on lifait une defcription de Paris où
 1747. l'auteur s'amufât à donner l'exacte dimension de
 toutes les maifons de cette ville immense , et où il
 n'omît pas jufqu'au plan du plus vil brelan , on
 condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule ; mais
 on ne dirait pas pour cela que Paris eft une ville
 ennuyeufe. Je fuis du fentiment que de grands faits
 de guerre écrits avec concifion et vérité , qui déve-
 loppent les raifons qu'un chef d'armée a eues en fe
 décidant , et qui expofent pour ainfi dire l'ame de fes
 opérations ; je crois , je le répète , que de pareils
 mémoires doivent fervir d'instruction à tous ceux
 qui font profeflion des armes. Ce font des leçons
 qu'un anatomifte fait à des fculpteurs , qui leur
 apprennent par quelles contractions les mufcles du
 corps humain fe remuent. Tous les arts ont des
 exemples et des préceptes. Pourquoi la guerre qui
 défend la patrie et fauve les peuples d'une ruine
 prochaine n'en aurait-elle pas ?

Si vous continuez à écrire fur ces dernières guerres
 ce fera à moi à vous céder ce champ de bataille ;
 auffi-bien mon ouvrage n'eft - il pas fait pour le
 public. J'ai penfé très-férieufement trépasser ayant
 eu une attaque d'apoplexie imparfaite ; mon tempé-
 rament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais
 defcendu là-bas , j'aurais guetté *Lucrece* et *Virgile* ,
 jufqu'au moment que je vous aurais vu arriver ; car
 vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elyfée
 qu'entre ces deux meffieurs - là. J'aime cependant
 mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curio-
 fité fur l'infini et fur les principes des chofes n'eft
 pas affez grande pour me faire hâter le grand voyage.

Vous

Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en —
réjouirai que quand je vous verrai , car je n'ajoute 1747.
pas grand'foi à ce voyage : cependant vous pouvez
vous attendre à être bien reçu ;

Car je t'aime toujours tout ingrat et vaurien ,
Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse ;
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de *Richelieu* a vu des dauphines , des fêtes ,
des cérémonies et des fats ; c'est le lot d'un ambaf-
fateur. Pour moi j'ai vu le petit *Paulmy* aussi doux
qu'aimable et spirituel. Nos beaux esprits l'ont déva-
lifé en passant , et il a été obligé de nous laisser une
comédie charmante qui a eu assez de succès à la
représentation ; il doit être à présent à Paris. Je
vous prie de lui faire mes complimens , et de lui
dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle
des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de
Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant
la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; et
les seuls qui méritent votre confiance , ou plutôt à
qui vous devriez vous abandonner tout entier , sont
ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu ;
puisse la nature vous donner assez de force pour
venir dans ce pays-ci , et vous conserver encore de
longues années pour l'ornement des lettres et pour
l'honneur de l'esprit humain !

L E T T R E X C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Mars.

—
1747.

LES fileuses des destinées,
 Les Parques ayant mille fois
 Entendu les ames damnées
 Parler là-bas de vos exploits,
 De vos rimes si bien tournées,
 De vos victoires, de vos lois,
 Et de tant de belles journées,
 Vous crurent le plus vieux des rois.
 Alors des rives du Cocyte,
 A Berlin vous rendant visite,
 Atropos vint avec le Temps,
 Croyant trouver des cheveux blancs,
 Front ridé, face décrépite,
 Et discours de quatre-vingts ans.
 Que l'inhumaine fut trompée !
 Elle aperçut de blonds cheveux,
 Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
 Et votre flûte et votre épée ;
 Elle songea, pour mon bonheur,
 Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
 Et qu'Alcide par sa valeur,
 La bravèrent dans son empire.
 Elle trembla quand elle vit
 Ce grand homme qui réunit

Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide ;
 Doublement elle vous craignit, 1747.
 Et jetant son ciseau perfide ,
 Chez ses sœurs elle s'en alla ,
 Et pour vous le trio fila
 Une trame toute nouvelle,
 Brillante , dorée , immortelle ,
 Et la même que pour Louis ;
 Car vous êtes tous deux amis :
 Tous deux vous forcez des murailles ,
 Tous deux vous gagnez des batailles
 Contre les mêmes ennemis :
 Vous régnez sur des cœurs fomis ,
 L'un à Berlin , l'autre à Versailles.
 Tous deux un jour... mais je finis.
 Il est trop aisé de déplaire
 Quand on parle aux rois trop long-temps ;
 Comparer deux héros vivans
 N'est pas une petite affaire.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je serais bien loin de plaisanter, si votre lettre, en me rassurant, ne m'avait inspiré de la gaieté. La Renommée, qui a toujours ses cent bouches ouvertes pour parler des rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que votre Majesté était à l'extrémité, et qu'il y avait très-peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue. Comptez qu'on fut consterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos Etats. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible ;

— vous auriez senti toute la douceur, d'être chéri d'une
 1747. nation qui, avec tous ses défauts, est peut-être dans
 l'univers la seule dispensatrice de la gloire. Les Anglais
 ne louent que les Anglais ; les Italiens ne font rien ;
 les Espagnols n'ont plus guère de héros, et n'ont pas
 un écrivain ; les monades de *Leibnitz* en Allemagne
 et l'harmonie préétablie n'immortaliseraient aucun
 grand homme. Vous savez, Sire, que je n'ai pas de
 prévention pour ma patrie ; mais j'ose affurer qu'elle
 est la seule qui élève des monumens à la gloire des
 grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir, et me
 coûta bien des larmes. Ce fut M. de *Paulmy* qui
 m'apprit que votre Majesté se portait bien, et qui
 me rendit ma joie.

Je ferai tenté de croire que les pilules de *Sthal*
 doivent faire du bien au roi de Prusse ; elles ont été
 inventées à Berlin, et elles m'ont presque guéri en
 dernier lieu. Si elles ont un peu raccommode mon
 corps cacochyme, que ne feront-elles point au tem-
 pérament d'un héros ?

L E T T R E X C I I .

D U R O I .

24 avril.

Vous rendez la Mort si galante,
 Et le Tartare si charmant,
 Que cette image décevante
 Séduit mon esprit et le tente
 D'en tâter pour quelque moment ;

Mais , de cette demeure sombre
Où Proserpine avec Pluton
Gouverne le funeste nombre
D'habitans du noir Phlégéon ,
Je n'ai point vu revenir d'ombre.

1747.

J'ignore si dans ce canton
Les beaux esprits ont le bon ton ;
Et le voyage est de nature
Qu'en s'embarquant avec Caron
La retraite n'est pas trop sûre.
Laiſſons donc à la Fiction
La tranquille poſſeſſion
Du royaume de l'autre monde,
Source où l'imagination ,
En nouveautés toujours féconde ,
Puiſe le ſyſtème où ſe fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule
Y place ſon plus doux eſpoir ;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fièvre brûle ,
S'il faut lui dorer la pilule
Pour l'envoyer tout conſolé ,
Bien leſté , faintement huilé ,
Paffer en pompe triomphale
Au bord de la rive infernale :
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale ,
Je préfère à cette morale
La folide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité

 1747.

Dont on prétend qu'elle est fuivie
 A quelque docteur entêté,
 Dont l'ame au plaisir engourdie
 Ne vit que dans l'éternité ;
 A cette engeance triste et folle
 Des Mallebranches de l'école,
 Grands alambiqueurs d'argumens,
 Dont la raison et le bon sens
 Subtilement des bancs s'envole ;
 Attendant un Roland nouveau
 Qui, par pitié pour leur cerveau,
 Aille recouvrer leur fiole.

Pour moi qui me ris de ces fous,
 Je m'abandonne fans faiblesse
 Aux plaisirs que m'offrent mes goûts ;
 Et lorsque mon démon m'opresse,
 Aux riches sources du Permesse
 J'ose encor puiser quelquefois.
 Mais l'âge fane ma jeunesse ;
 Mon front fillonné par ses doigts
 M'apprend, hélas ! que la vieilleffe
 Vient pour me ranger sous ses lois.

Adieu, beaux jours, plaisirs, folie,
 Brillante imagination,
 Enfans de mon naissant génie ;
 Adieu, petillante faillie,
 Vos charmes font hors de faison ;
 Et la sagesse, me dit-on,
 Doit sur la phyfionomie
 D'un républicain de Platon
 Imprimer l'air froid de Caton.

Adieu , beaux vers , douce harmonie ,
 Frénétique métromanie ,
 Immortelle cour d'Apollon ,
 Qui jurez dans la compagnie
 De la pourpre et de la raison.
 Ma muse du Pinde proscrite
 M'avertit que son Dieu la quitte.
 Ainsi donc j'abandonnerai
 Cette séduifante carrière ;
 Mais tant que je vous y verrai ,
 Assis auprès de la barrière ,
 Battant des mains j'applaudirai.

 1747.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or pur que vous m'envoyez. Il n'est en vérité rien au-dessus de vos vers. J'en ai vu que vous adressez à *Algarotti* qui sont charmans , mais ceux qui sont pour moi sont encore au-dessus des autres.

La Sémiramis m'est parvenue en même temps , remplie de grandes beautés de détail et de ces superbes tirades qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos ouvrages. Je ne fais cependant si les spectres et les ombres que vous mettez dans cette pièce lui donneront tout le pathétique que vous vous en promettez. L'esprit du dix-huitième siècle se prête à ce merveilleux lorsqu'il est en récit , et c'est un peu hasarder que de le mettre en action. Je doute que l'ombre du grand *Ninus* fasse des profélytes. Ceux qui croient à peine en DIEU doivent rire quand ils voient des démons jouer un rôle sur le théâtre.

Je hasarde peut-être trop de vous exposer mes doutes sur une chose dont je ne suis pas juge compétent. Si c'était quelque manifeste , quelque alliance ,

— ou quelque traité de paix , peut-être pourrais-je en
1747. raisonner plus à mon aise, et bavarder politique ; ce
qui est le plus souvent travestir en héroïsme la four-
berie des hommes.

Je me suis à présent enfoncé dans l'histoire ; je
l'étudie, je l'écris, plus curieux de connaître celle des
autres que de savoir la fin de la mienne. Je me porte
mieux à présent ; je vous conserve toujours mon
estime , et je suis toujours dans les dispositions de
vous recevoir ici avec empressement. Adieu.

FÉDÉRIC.

Faites, je vous prie, mes complimens à madame
du Châtelet, et remerciez-la de la part qu'elle prend à
ce qui me regarde.

L E T T R E X C I I I.

D U R O I.

A Potsdam, le 29 de novembre.

—
1748.

EN vain veux-je vous arrêter ;
Partez donc, indiscrete Muse,
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugelas récuse,
Et chez l'Homère des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peints votre verve diffuse.

Quels font vos étranges exploits?
 A-t-on jamais entendu l'âne
 Provoquer de sa voix profane
 Le chantre aimable de nos bois?

 1748.

Et vous, babillarde caillette,
 Allez, sans raison, sans sujet,
 Auprès du plus fameux poète,
 Afin d'exciter sa trompette
 Par les sons de mon flageolet.

Partez donc, je n'y fais que faire.
 Puisqu'il le faut, voyez, Voltaire,
 Le fatras énorme et complet
 De mille rimes insensées
 Qui, malgré moi, comme il leur plaît,
 Ont défiguré mes pensées;
 Mais sur-tout gardez le secret.

Voilà la façon dont j'ai parlé à ma muse ou à mon esprit ; j'y ajoutais encore quelques réflexions. *Voltaire*, leur difais-je, est malheureux ; un libraire avide de ses ouvrages, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette, et vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver et de paraître dans le monde malgré vous ; mais sentant que cette réflexion n'est qu'un effet de l'amour propre, j'opinaï pour le départ des vers, trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviraient mieux dans la tabagie du roi *Stanislas*. Qu'on les brûle ! c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi *Stanislas*,

— je trouve qu'il mène une vie fort heureuse ; on dit
 1748. qu'il enfume madame *du Châtelet* et le gentilhomme
 ordinaire de la chambre de *Louis XV*, c'est-à-dire qu'il
 ne peut se passer de vous deux. Cela est raisonnable ,
 cela est bien. Le sort des hommes est bien différent ;
 tandis qu'il jouit de tous les plaisirs , moi pauvre
 fou , peut-être maudit de DIEU , je versifie. Passons
 à des sujets plus graves. Savez-vous bien que je me
 suis mis en colère contre vous , et cela tout de bon ?
 Comment pourrait-on ne point se fâcher ? car

Du plus bel esprit de la France,
 Du poète le plus brillant,
 Je n'ai reçu depuis un an
 Ni vers ni pièce d'éloquence.

C'est, dit-on, que Sémiramis
 L'a retenu dans Babylone ;
 Cette nouvelle Tiphone
 Fait-elle oublier des amis ?
 Peut-être écrit-il de Louis
 La campagne en exploits fameuse,
 Où, vainqueur de ses ennemis,
 Les bords orgueilleux de la Meuse
 Arborèrent les fleurs de lis.

Jamais l'ouvrage ne dérange
 Un esprit sublime et profond.
 D'où vient donc ce silence étrange ?
 On dirait qu'un beau jour Caron,
 Inspiré par un mauvais ange,
 Vous a transporté chez Pluton,

Dans ce manoir funeste et sombre
 Où le sot vaut l'homme d'esprit,
 D'où jamais ne fortit une ombre,
 Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

 1748.

Cependant un bruit court en ville,
 De Paris l'on mande tout bas
 Que Voltaire est à Lunéville;
 Mais quels contes ne fait-on pas?
 Un instant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, font vos galans;
 L'un roi sans peuple et sans couronne,
 L'autre si puissant qu'il en donne
 A ses beaux-fils, à ses parens.

Au nombre des rois vos amans
 J'en ajouterais un troisième;
 Mais la décence et le bon sens
 M'ont empêché depuis long-temps
 D'oser vous parler de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point : Vaillant fils de *Télamon*, ranimez votre courage aujourd'hui que tous vos généreux compagnons font hors de combat, et que le sort des Grecs dépend de votre bras. Mais, achevez l'histoire de *Louis le grand* : et ayant eu l'honneur de donner à la France un *Virgile*, ajoutez-y la gloire de lui donner un *Arioste*.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaise humeur. Je trouve que comme vous n'êtes point à

— 1748. Paris, vous seriez tout aussi bien à Berlin qu'à Lunéville. Si madame *du Châtelet* est une femme à composition, je lui propose de lui emprunter son *Voltaire* à gage. Nous avons ici un gros cyclope de géomètre que nous lui engagerons contre le bel esprit ; mais qu'elle se détermine vite. Si elle souscrit au marché, il n'y a point de temps à perdre. Il ne reste plus qu'un œil à notre homme ; et une courbe nouvelle qu'il calcule à présent pourrait le rendre aveugle tout-à-fait avant que notre marché fût conclu. Faites-moi savoir sa réponse, et recevez en même temps de bonne part les profondes salutations que ma muse fait à votre puissant génie. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIV.

D U R O I.

De Potsdam, le 13 février.

— 1749. JE reçois avec plaisir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est *Thersite* qui veut faire assaut de valeur contre *Achille*. J'espérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en usiez autrefois lorsque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre *Keyserling* que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais *Voltaire* devenu courtisan ne fait donner que des

louanges ; le métier en est , je l'avoue , moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections ; je n'ai point la fatuité de présumer qu'un allemand fasse de bons vers français. 1749.

La critique douce et civile
 Pour un auteur est un grand bien ;
 Dans son amour propre imbécille,
 Sur ses défauts il ne voit rien.
 Ce flambeau divin qui l'éclaire
 Bleffe à la vérité ses yeux ,
 Mais bientôt il n'en voit que mieux ;
 Il corrige , il devient fèvre.
 Qui tend à la perfection ,
 Limant , polissant son ouvrage ,
 Distingue la correction
 De la fatire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner ; je sens que je pourrai faire mieux , mais il faut que vous me disiez comment.

Ne pensez-vous pas que de bien faire des vers est un acheminement pour bien écrire en prose ? le style n'en deviendrait-il pas plus énergique , sur-tout si l'on prend garde de ne point charger la prose d'épithètes , de périphrases et de tours trop poétiques ?

J'aime beaucoup la philosophie et les vers. Quand je dis philosophie , je n'entends ni la géométrie ni la métaphysique : la première quoique sublime n'est point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'anglais ; qu'il gouverne

— le ciel comme il lui plaira , je m'en tiens à la planète
 1749. que j'habite ; pour la métaphysique , c'est , comme
 vous le dites très-bien , un ballon enflé de vent.
 Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là ,
 on s'égare entre des précipices et des abymes ; et je
 me persuade que la nature ne nous a point faits
 pour deviner ses secrets , mais pour coopérer au plan
 qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti
 que nous pouvons de la vie ; et ne nous embarras-
 sons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous
 font agir , ou si c'est notre liberté. Si cependant
 j'osais hasarder mon sentiment sur cette matière , il
 me semble que ce sont nos passions et les conjonc-
 tures dans lesquelles nous nous trouvons qui nous
 déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora* , je ne
 fais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien
 que c'est ma volonté qui me fait faire des vers , tant
 bons que mauvais ; mais j'ignore si c'est une impul-
 sion étrangère qui m'y force : toutefois lui devrais-je
 savoir mauvais gré de ne pas mieux m'inspirer.

Ne vous étonnez point de mon *ode sur la guerre* ;
 ce sont , je vous assure , mes sentimens. Distinguez
 l'homme d'état du philosophe , et sachez qu'on peut
 faire la guerre par raison , qu'on peut être politique
 par devoir et philosophe par inclination. Les hommes
 ne sont presque jamais placés dans le monde selon
 leur choix : de-là vient qu'il y a tant de cordon-
 niers , de prêtres , de ministres et de princes , mauvais.

Si tout était bien afforti
 Sur ce ridicule hémisphère,
 L'ouvrier , quittant son outil,
 Serait amiral ou corsaire ;

Le roi peut-être charbonnier ;
 Le général un maltotier ;
 Le berger maître de la terre ;
 L'auteur un grand foudre de guerre ;
 Mais rassurons-nous là-dessus ,
 Chacun conservera sa place ;
 Le monde va par ses vieux us ;
 Et jusqu'à la dernière race
 On y verra mêmes abus.

 1749.

A propos de vers , vous me demandez ce que je pense de la tragédie de *Crébillon*. J'admire l'auteur de *Rhadamiste* , d'*Electre* et de *Sémiramis* , qui font de toute beauté ; et le *Catilina* de *Crébillon* me paraît l'*Attila* de *Corneille* , avec cette différence , que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que *Crébillon* a trop défiguré un trait de l'histoire romaine , dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet , *Crébillon* ne conserve que le caractère de *Catilina*. *Cicéron* , *Caton* , la république romaine et le fond de la pièce , tout est si fort changé et même avili , que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même *Crébillon* a manqué d'intéresser ses auditeurs. *Catilina* y est un fourbe furieux que l'on voudrait voir punir , et la république romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande , et les supports de sa liberté aussi généreux que sages et vertueux ; alors le parterre serait devenu citoyen romain , et aurait tremblé avec *Cicéron* sur les entreprises audacieuses de *Catilina*. De plus , il n'y a aucun endroit où le projet de la

— 1749. conjuration soit clairement développé; on ignore quel était le véritable dessein de *Catilina*; et il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à *Catilina*: on peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, *Lentulus* et les ambassadeurs gaulois qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un perflilage; et dans le cinquième acte, *Catilina* vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avait besoin d'une catastrophe. Il n'y a aucune raison valable qui l'amène là; il semble qu'il devait sortir de Rome comme fit effectivement le vrai *Catilina*.

Ce n'est que la beauté de l'élocution et le caractère de *Catilina* qui soutiennent cette pièce sur le théâtre français. Par exemple, lorsque *Catilina* est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de *Cicéron* et de *Caton*?

Timide, soupçonneux et prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique est aisée et que l'art est difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été; si cela se peut,

peut, et que vous fassiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers ou environ, dont *Valory* est le héros; il n'y manque que cette servante qui alluma dans vos sens des feux féditieux que sa pudeur fut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux et sans jambes, si vous ne le pouvez autrement: pourvu que ce je ne fais quoi qui vous fait penser et qui vous inspire de si belles choses, soit du voyage, cela me suffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de *Louis XV*, mais je verrai avec plus de satisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien, et cet ouvrage seul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que *Voltaire* et *Montesquieu* qui écrivent en prose. Si vous faites divorce avec les Muses, à qui fera-t-il désormais permis d'écrire? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on soutenir la lecture?

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitiez point le dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*, qui punit les crimes des pères jusqu'à la quatrième génération. Les persécutions de l'envie sont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques misérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la postérité en feront les dupes. Malgré la vétusté des temps nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome: les cris d'*Eschine* n'obscurcissent point la gloire de *Démosthènes*; et quoi qu'en dise *Lucain*, *César* passe

— et passera pour un des plus grands hommes que
 1749. l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous
 ferez divinisé après votre mort. Cependant ne
 vous hâtez pas de devenir dieu ; contentez-vous
 d'avoir votre apothéose en poche , et d'être estimé
 de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie
 et des préjugés , au nombre desquelles je vous prie
 de me compter.

L E T T R E X C V .

D U R O I .

De Potsdam , le 5 mars.

IL y a de quoi purger toute la France avec les
 pilules que vous me demandez , et de quoi tuer vos
 trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules
 soient des dragées ; vous pourriez vous y tromper.
 J'ai ordonné à d'*Arget* de vous envoyer de ces pilules
 qui ont une si grande réputation en France , et que
 le défunt *Sthal* faisait faire par son cocher : il n'y a ici
 que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en
 vérité bien singulier de me demander des remèdes , à
 moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
 A l'égard de vos médecins ,
 Qui , pour vous dorer la pilule ,
 N'en font pas moins des assassins !

Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
 Et je vois mon dévot Voltaire
 Nasiller chez les capucins.

 1749.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir ; il n'y a de vrai bien en ce monde que la santé ; que ce soit les pilules , le séné ou les clystères qui vous rétablissent , peu importe : les moyens font indifférens , pourvu que j'aye encore le plaisir de vous entendre ; car il ne fera plus possible de vous voir : vous devez être tout-à-fait invifible à présent.

Malgré la forbonne plénière ,
 J'avais fermement dans l'esprit
 Que l'homme n'est qu'une matière
 Qui naît , végette et se détruit :
 De cette opinion qu'on blâme
 Je reconnais enfin les torts ;
 Car j'admire votre belle ame ,
 Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers glofe , en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai fucceffivement : c'est mon délassément que de faire des vers. Si je péche du côté de l'élocution , du moins trouverez-vous des choses dans mes épîtres , et point de ce paralogisme vain , de cette crème fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres , *Virgiles* et *Horaces* français , qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux ,

— cette variété de tours , de passer naturellement du
 1749. style sérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'élo-
 quence aux fruits du bon sens.

Nous autres étrangers qui ne renonçons pas pour notre part à la raison , nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuses de la poésie française. Cette étude demande un homme tout entier ; mille devoirs , mille occupations me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'Etat , ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail ni s'endormir sans craindre le sort du malheureux *Palinure*. Les Muses demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux presque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt ; ma muse se refroidit , et mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey , dans les prisons de la bastille comme sur des paillasses en voyage ; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre ; c'est un ananas qui porte dans des ferres , et qui périt en plein air.

Adieu ; passez par tous les remèdes que vous voudrez , mais sur-tout ne trompez pas mes espérances , et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers , une fillette pucelle à votre usage , et des vers en votre honneur ,

L E T T R E X C V I.

D U R O I.

Avril.

DANS votre prose délicate
 Vous avancez très-poliment
 Que je ne suis qu'un automate,
 Un stoïque sans sentiment;
 Mes larmes coulent pour Electre,
 Je suis sensible à l'amitié,
 Mais le plus héroïque spectre
 Ne m'inspire que la pitié.

1749.

Votre cardinal *Quirini* est bien digne du temps des spectres et des sortilèges : vous connaissez votre monde ; et c'était bien s'adresser , de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles , le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de *Ninus* ; je vous réponds que le bibliothécaire de sa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi , qui ne suis qu'un maudit hérétique , vous me permettrez d'être d'un sentiment différent , et de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de *Sémiramis* , ce n'en est pas moins l'ombre de *Ninus* : c'est cette ombre qui inspire des remords dévorans à sa veuve parricide ; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre

— fait entendre du fond de son tombeau une voix
 1749. gémissante à son fils ; il fait mieux , il vient en per-
 sonne effrayer le conseil de la reine , et atterrer
 la ville de Babylone ; il arme enfin son fils du
 poignard dont *Ninias* assassine sa mère. Il est si vrai
 que défunt *Ninus* fait le nœud de votre tragédie ,
 que sans les rêves et les apparitions différentes de
 cette ame errante , la pièce ne pourrait pas se jouer.
 Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie , je
 prendrais celui du revenant ; il y fait tout. Voilà ce
 que vous dit la critique. L'admiration ajoute , avec
 la même sincérité , que les caractères sont soutenus à
 merveille , que la vérité parle par vos acteurs , que
 l'enchaînement des scènes est faite avec un grand art.
Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le
 féroce et artificieux *Assur* , mis en opposition avec le
 fier et généreux *Ninias* , forme un contraste admi-
 rable ; on déteste le premier ; aussi ne lui arrive-t-il
 aucune catastrophe dans l'action , parce qu'elle n'au-
 rait produit aucun effet. On s'intéresse à *Ninias* ,
 mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère ;
 c'est le moment où il faut se faire la plus forte
 illusion. On est un peu fâché contre *Azéna* qu'elle
 porte des paquets , et que ses quiproquo soient la
 cause de la catastrophe ; toute la pièce est versifiée
 avec force , les vers me paraissent de la plus belle
 harmonie , et dignes de l'auteur de la *Henriade*.
 J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la
 voir représenter , parce que le spectre me paraîtrait
 risible , et que cela ferait contraire au devoir que je
 me suis proposé de remplir exactement , de pleurer
 à la tragédie et de rire à la comédie.

Du temps de Plaute et d'Euripide,
 Le parterre morigéné
 Suivait ce goût sage et solide;
 Par malheur il est suranné.

 1749.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie ? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre ; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur trouve moyen de remuer et de transporter mon ame par la force de son éloquence ; mais ma délicatesse souffre lorsque les passions héroïques sortent de la vraisemblance. Les machines sont trop outrées dans un spectacle ; au lieu d'émouvoir , elles deviennent puérides. S'il fallait opter , j'aimerais mieux dans la tragédie moins d'élévation et plus de naturel. Le sublime outré donne dans l'extravagance ; *Charles XII* a été le seul homme de tout ce siècle qui eut ce caractère théâtral ; mais pour le bonheur du genre humain les *Charles XII* sont rares. Il y a une *Mariamne* de *Tristan* qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos. . . .

Ce n'est pas certainement comme nous parlons ; apparemment que c'est le langage des habitans de la lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action ; pour qu'une tragédie me plaise , il faut que les personnages ne montrent les passions que telles qu'elles sont dans les hommes vifs et dans les hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons , ni comme des anges , car ils ne sont ni l'un ni l'autre , mais puiser leurs traits dans la nature.

— Pardon, mon cher *Voltaire*, de cette discussion ;
 1749. je vous parle comme fe fait la fervante de *Molière* ;
 je vous rends compte des impreffions que les chofes
 font fur mon ame ignorante. J'ai trouvé dans le
 volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous
 faites des officiers qui ont péri dans cette guerre ; ce
 qui eft digne de vous ; et j'ai été furpris que nous
 nous foyons rencontrés, fans le favoir, dans le choix
 du même fujet. Les regrets que me caufait la perte
 de quelques amis, me firent naître l'idée de leur
 payer, au moins après leur mort, un faible tribut
 de reconnaissance ; et je compofai ce petit ouvrage
 où le cœur eut plus de part que l'efprit ; mais ce
 qu'il y a de fingulier, c'eft que le mien eft en vers,
 et celui du poète en profe. *Racine* n'eut de fa vie de
 triomphe plus éclatant que lorfqu'il traitait le même
 fujet que *Pradon*. J'ai vu combien mon barbouillage
 étoit inférieur à votre éloge. Votre profe apprend à
 mes vers comme ils auraient dû s'énoncer.

Quoique je fois de tous les mortels celui qui
 importune le moins les dieux par mes prières, la pre-
 mière que je leur adrefferai fera conçue en ces termes :

O Dieux qui douez les poètes
 De tant de sublimes faveurs,
 Ah ! rendez vos grâces parfaites,
 Et qu'ils foient un peu moins menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai
 l'année qui vient à Sans-fouci ; et fi vous êtes d'hu-
 meur à corriger de mauvais vers, vous trouverez à
 qui parler. *Vale.*

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

J'AURAI l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche et la Hongrie.

—
1749.

Grand Prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.

L'inventeur de la poésie,
Ce dieu que si bien vous fervez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.

Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.

C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée ;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.

1749.

Il prévoit d'un œil pénétrant,
 Il combine avec prud'homme,
 Avec ardeur il entreprend;
 Jamais sot ne fut conquérant,
 Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majesté à Neifs ou à Glogau, faisant quelques bonnes épigrammes contre les Russes. Je vous supplie, Sire, d'en faire aussi contre le mois de mai qui mérite si peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai est l'emblème des réputations mal acquises. Si les pilules dont votre Majesté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de *Valory*; l'espèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu; c'est de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalousie. Il y a plaisir à vivre dans ces pays-là; l'on y a toujours chaud. Votre Majesté ne manquerait pas de les visiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y ferais un courtisan très-affidu. Je vous parlerais de vers ou de prose sous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jetterais des fleurs sur les tombeaux des *Keyserling* et du successeur de *la Croze* (1) que votre Majesté avait si heureusement

(1) Erudit célèbre.

arraché à l'Eglise pour l'attacher à votre personne; et je voudrais comme eux mourir fort tard à votre service; car en vérité, Sire, il est bien triste de vivre si long-temps loin de *Frédéric le grand*. 1749.

L E T T R E X C V I I I.

D U R O I.

Le 16 de mai.

VOILA ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure et la rime se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous apercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond vous ont rendu poète sans qu'il vous en ait rien coûté: je rends justice à l'infériorité de mes talens; je nage dans cet océan poétique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi bien que je pense; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes

— 1749. fautes précédentes ; mais il en reste encore tant à éviter , qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi , je vous prie , ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de m'instruire : si l'extrême envie que j'ai d'apprendre , et de réussir dans une science qui de tout temps a fait ma passion , peut vous récompenser de vos peines , vous aurez lieu d'être satisfait.

J'aime les arts par la raison qu'en donne *Cicéron*. Je ne m'élève point aux sciences par la raison que les belles-lettres font utiles en tout temps , et qu'avec tout l'algèbre du monde , on n'est souvent qu'un sot lorsqu'on ne fait pas autre chose. Peut-être dans dix ans la société tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des songe - creux d'algébristes auront quarrées laborieusement. J'en félicite d'avance la postérité ; mais , à vous parler vrai , je ne vois dans tous ces calculs qu'une scientifique extravagance. Tout ce qui n'est ni utile ni agréable , ne vaut rien. Quant aux choses utiles , elles sont toutes trouvées ; et pour les agréables , j'espère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni prose ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet , et j'ai tout un fatras poétique dont vous pourrez faire la dissection ; cela vaut mieux que de critiquer *Crébillon* ou quelque autre , où certainement vous ne trouverez ni des fautes aussi grossières ni en aussi grand nombre que dans mes ouvrages.

Il n'y a que des chardons à cueillir sur les bords de la Néva , et point de lauriers : ne vous imaginez

point que j'aïlle là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici , pacifique citoyen de Sans-fouci , menant la vie d'un particulier philosophe. 1749.

Si vous aimez à présent le bruit et l'éclat , je vous conseille de ne point venir ici ; mais si une vie douce et unie ne vous déplaît pas , venez , et remplissez vos promesses. Mandez-moi précisément le jour que vous partirez ; et si la marquise *du Châtelet* est une ufurière , je compte de m'arranger avec elle pour vous emprunter à gages , et pour lui payer par jour quelque intérêt qu'il lui plaira pour son poëte , son bel esprit , son . . . &c.

Adieu ; j'attends votre réponse.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X C I X .

D U R O I .

Le 10 de juin.

JAMAIS on n'a fait d'aussi jolis vers pour des pilules ; ce n'est point parce que j'y suis loué : je connais en cela l'usage des rois et des poëtes ; mais en faisant abstraction de ce qui me regarde , je trouve ces vers charmans.

Si des purgatifs produisent d'aussi bons vers , je pourrais bien prendre une prise de féné pour voir ce qu'elle opérera sur moi.

Ce que vous avez cru être une épigramme se trouve être une ode ; je vous l'envoie avec une épigramme

— 1749. contre les médecins. J'ai lieu d'être un peu de mauvaise humeur contre leurs procédés ; j'ai la goutte, et ils ont pensé me tuer à force de fudorifiques.

Ecoutez , j'ai la folie de vous voir ; ce sera une trahison si vous ne voulez pas vous prêter à me faire passer cette fantaisie. Je veux étudier avec vous ; j'ai du loisir cette année , DIEU fait si j'en aurai une autre. Mais , pour que vous ne vous imaginiez pas que vous allez en Laponie , je vous enverrai une douzaine de certificats par lesquels vous apprendrez que ce climat n'est pas tout-à-fait sans aménité.

On fait aller son corps comme l'on veut. Lorsque l'ame dit : Marche ; il obéit. Voilà un de vos propres apophtegmes dont je veux bien vous faire ressouvenir.

Madame *du Châtelet* accouche dans le mois de septembre ; vous n'êtes pas une sage-femme , ainsi elle fera fort bien ses couches sans vous ; et , s'il le faut , vous pourrez alors être de retour à Paris. Croyez d'ailleurs que les plaisirs que l'on fait aux gens , sans se faire tirer l'oreille , sont de meilleure grâce et plus agréables que lorsqu'on se fait tant solliciter.

Si je vous gronde , c'est que c'est l'usage des gouteux. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je n'en ferai pas la dupe , et je verrai bien si vous m'aimez sérieusement , ou si tout ce que vous me dites n'est qu'un verbiage de tragédie.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C.

D U R O I.

A Sans-fouci , le 15 de juillet.

DES lois de l'homicide Mars
 Bellisle peut m'instruire en maître ,
 Mais du bon goût et des beaux arts
 Il n'est que vous qui pouvez l'être ;
 Vous qui parlez comme les dieux
 Leur sublime et charmant langage ,
 Vous qu'un talent victorieux
 Rend immortel par chaque ouvrage ,
 Vous qui menez vingt arts de front ,
 Et qui joignez dans votre style
 A la prose de Cicéron
 Des vers tels qu'en fefait Virgile.

1749.

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue , le goût et le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le maréchal de *Bellisle* vétillera sur la pureté du langage , *Bruhl* donnera des leçons militaires et fera des commentaires sur les campagnes du grand *Turenne* , et je composerai un traité sur la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaifante dans ses choix. Ces juges de la langue française vont abandonner

1749. *Vaugelas* pour le bréviaire ; cela paraît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre académie
Va faire un couvent de dévots ;
L'art de penser et le génie
En font exclus par les cagots.

Qui veut le suffrage et l'estime
De ces quarante perroquets ,
N'a qu'à favoir son catéchisme ,
Au demeurant point de français.

Dans cette cohue indocile
Apollon et les doctes sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous et Bellisle.

Vous êtes, mon cher *Voltaire*, comme les mauvais chrétiens ; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne. Apparemment qu'*Apollon*, comme dieu de la médecine, vous ordonne de présider aux couches de madame *du Châtelet*. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence, et je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à présent une douzaine d'épîtres que j'ai faites, et quelques petites pièces, afin qu'à votre arrivée vous y trouviez un peu moins de fautes. Vous pouvez voir par l'argument de mon poëme quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. *D'Arget*, alors secrétaire de *Valory*, fut enlevé de nuit, par un
partisan

partisan autrichien , dans une chambre voisine de celle où couchait son maître. La surprise de *Franquini* fut extrême quand il s'aperçut qu'il tenait le secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme , n'est que fiction ; vous le verrez ici , car il n'est pas fait pour être rendu public. Si j'avais le crayon de *Raphaël* et le pinceau de *Rubens* , j'essayerais mes forces en peignant les grandes actions des hommes ; mais avec les talens de *Calot* on ne fait que des charges et des caricatures.

J'ai vu ici le héros de la France , ce faxon , ce *Turenne* du siècle de *Louis XV* ; je me suis instruit par ses discours , non pas dans la langue française , mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vu nos spectacles ; il m'a dit à cette occasion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre , que *Nanine* avait eu beaucoup de succès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraissait de vos ouvrages dont j'ignorais jusqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuscrit , à présent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit ; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition.

Je vous sacrifie tous mes griefs , si vous venez ici ; sinon , craignez l'épigramme : le hasard peut m'en fournir une bonne. Un poëte , quelque mauvais qu'il soit , est un animal qu'il faut ménager.

Adieu ; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pousser.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C I.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 15 d'auguste.

— **S**I mes vers ont contribué à l'épître que je viens
 1749. de recevoir (1), je les regarde comme mon plus bel
 ouvrage. Quelqu'un qui assista à la lecture de cette
 épître s'écria dans une espèce d'enthousiasme : *Voltaire*
et le maréchal de Saxe ont le même sort ; ils ont plus de
vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine santé.

Admirez cependant la différence qu'il y a entre
 nous deux ; vous m'assurez que mes vers ont excité
 votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer
 la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue,
 et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus
 écrire. Mais vous savez malheureusement ce que
 font les vœux des poètes, les zéphyr les emportent
 sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être français et posséder vos talens pour
 manier votre lyre. Je corrige, j'efface ; je lime mes
 mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de
 fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs
 de luth accordent leur instrument la moitié de leur
 vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à
 écrire, et sur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois
 quelque certitude à votre voyage, je redouble de
 sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience,
 charmé de trouver un *Virgile* qui veut bien me

(1) Voyez le *Commentaire historique*, page 149, Mém. littér. tome II.

fervir de *Quintilien*. *Lucine* est bien oiseuse, à mon gré ; je voudrais que madame *du Châtelet* se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un fait du baptême de *Cirey* à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens ; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église ; et à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire. 1749.

Marquez - moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous ferez sur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je fais bien que *Pégase* vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité : je vous la souhaite le plus tard possible, en vous assurant que vous ne ferez pas reçu avec moins d'empressement que vous n'êtes attendu avec impatience.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Lunéville, le 18 août.

J'AI reçu vos vers très-plaisans
 Sur notre triste académie.
 Nos quarante font fort savans,
 Des mots ils sentent l'énergie,
 Et de prose et de poésie
 Ils donnent des prix tous les ans ;
 Ils font sur-tout des complimens ;
 Mais aucun n'a votre génie.

P 2

— 1749. Votre Majesté pense bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me souffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-souvent le voyage de Berlin, tandis que vous pensiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous dise que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne se dit guère aux rois ; mais j'ai commencé sur ce pied-là avec votre Majesté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homérique sur M. de Valory.

Mais un ministre d'importance,
 Envoyé du roi très-chrétien,
 Et sa bedaine et sa prestance,
 Le courage du Prussien,
 La fuite de l'Autrichien
 Que votre active vigilance
 A cinq fois battu comme un chien ;
 Tout ce grand fracas héroïque,
 Vos aventures, vos combats,
 Ont un air un peu plus épique
 Que les grenouilles et les rats
 Chantés par ce poète unique
 Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre Majesté, en me parlant des maréchaux de *Bellisle* et de *Saxe*, dit qu'il faut que chacun fasse son métier : vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aise, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, ce qui pis est, le mien qu'assurément vous faites le plus

agréablement du monde. Vous m'avez remis sur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit essai d'une nouvelle tragédie de *Catilina* : en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que *Crébillon* avait mis vingt-huit ans à achever ; je ne me croyais pas capable d'une si épouvantable diligence ; mais j'étais ici sans mes livres. Je me souvenais de ce que votre Majesté m'avait écrit sur le *Catilina* de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raison , que l'histoire romaine y fût entièrement corrompue ; elle trouvait qu'on avait fait jouer à *Catilina* le rôle d'un bandit extravagant , et à *Cicéron* celui d'un imbécille. Je me suis souvenu de vos critiques très-justes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau si peu ressemblant de la république romaine. J'ai voulu esquisser la peinture que vous désiriez ; c'est vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'est le seul que je puisse actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majesté ; les autres sont encore barbouillés. Voyez si j'ai réhabilité *Cicéron* , et si j'ai attrapé la ressemblance de *César*.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
 Décidez entre leurs vertus :
 César , je le prévois , aura la préférence ;
 Quelque juste qu'on soit , c'est notre ressemblance
 Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de *Nanine*. J'ai cru qu'une petite fille que son maître

230 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

—
1749. épouse, ne valait pas trop la peine de vous être présentée. Mais, si votre Majesté l'ordonne, je la ferai transcrire pour elle. Je suis actuellement avec le sénat romain, et je tâche de mériter le suffrage de *Frédéric le grand*,

De qui je suis avec ardeur
Le très-prosterné serviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais son flatteur.

VOLTAIRE.

L E T T R E C I I I .

D U R O I .

A Potsdam, le 4 de septembre.

JE reçois votre *Catilina* dont il m'est impossible de deviner la suite. Il n'est pas plus possible de juger d'une tragédie par un seul acte, que d'un tableau par une seule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je pense du dessein, de la conduite, de la vraisemblance, du pathétique et des passions. Il ne me convient pas d'exposer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue française, sur la partie de l'élocution; si cependant mon confrère en *Apollon* et mon concitoyen le comte *Bar* m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais si l'on peut dire:

Tyran par la parole, il faut finir ton règne. (1)

Si le sens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire: *Son éloquence l'a rendu le tyran*

(1) Ce vers ne se trouve plus dans *Rome sauvée*.

de sa patrie , il faut finir son règne. Mais, selon la construction du vers , nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien les finesses de la langue , nous comprenons que c'est *par la parole qu'il faut finir son règne.* 1749.

Je suis bien osé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque scrupule sur ce vers-là , il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaisir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus , la Mort de César , &c. &c.

Votre lettre est charmante ; il n'y a que vous qui puissiez en écrire de pareilles. Il semble que la France soit condamnée d'enterrer avec vous dix personnes d'esprit que différens siècles lui avaient fait naître.

Puisque madame *du Châtelet* fait des livres , je ne crois pas qu'elle accouche par distraction. Dites-lui donc qu'elle se dépêche , car j'ai hâte de vous voir. Je sens l'extrême besoin que j'ai de vous , et le grand secours dont vous pouvez m'être. La passion de l'étude me durera toute ma vie. Je pense sur cela comme *Cicéron* , et comme je le dis dans une de mes épîtres. En m'appliquant je puis acquérir toutes sortes de connaissances ; celle de la langue française , je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent ; mais je n'ai point de puriste assez sévère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends , et je prépare la réception du gentilhomme ordinaire et du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point , et je dis que oui , car vous n'êtes point un faussaire ; et si l'on vous accusait d'être indiscret , je dirais que cela

— peut être ; de vous laisser voler , j'y acquiescerais ;
 1749. d'être coquet , encore. Vous êtes enfin comme l'élé-
 phant blanc pour lequel le roi de Perse et l'empereur du Mogol se font la guerre , et dont ils augmentent leurs titres quand ils sont assez heureux pour le posséder. Adieu. Si vous venez ici , vous verrez à la tête des miens , *Fédéric , par la grâce de Dieu , roi de Prusse , électeur de Brandebourg , possesseur de Voltaire , &c. &c.*

L E T T R E C I V.

D U R O I.

Le 25 de novembre.

D'OLIVET me foudroie , à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste et de parler de ce que je n'entends pas ; mon silence me préservera des foudres des *d'Olivets* et des *Vaugelas*. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages ; si vous laissez voler les vôtres , que ferait - ce des miens ? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation ; si je barbouille du papier , c'est pour mon amusement ; et on pourrait me le pardonner , pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans et que l'on fait de mauvais vers , il faut dire comme le misanthrope : *Si j'en faisais d'aussi méchans , je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avons à Berlin un ambassadeur russe qui depuis vingt ans étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'chose. Le comte de *Keyserling*, dont je parle, et qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent, il étudie toujours, et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, et je ne songe pas à vivre aussi long-temps. Quiconque n'est pas poète à vingt ans, ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomption pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissemens. Je veux *imiter de Conrad le silence prudent*; mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des fots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne fais dans quel livre d'*Argens* bavarde sur *Euripide* : qui vous dit que c'est vous ? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi *Virgile* plutôt qu'*Euripide* ? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau ; et dans le passage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Féraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point : ou si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez

— jamais ; je n'y entends rien , ni ne veux jamais rien
1749. y entendre.

Je vois , par tous les arrangemens que vous prenez , le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses ; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangemens domestiques ; ou bien le roi *Stanislas*, ou des nouveaux *on dit*. Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie que les Juifs attendent encore.

Il paraît ici une *élégie* ferait - elle de vous ?
Voici le premier vers :

Un sommeil éternel a donc fermé ces yeux , &c.

Mandez-le moi , je vous prie ; j'ai quelques doutes là-dessus ; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez ; et je vous admirerai tout ingrat et absent que vous êtes , parce que je ne saurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de *Roland* , et les héroïques sottises de *Coriolan*. Je vous souhaite tranquillité , joie et longue vie.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C V.

D U R O I.

Avril.

Q U O I ! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'est point épris,
Qui fut un ton caustique et sombre
Ose juger vos beaux esprits !
Ce trait défarme ma colère ;
Enfin je retrouve Voltaire ,
Ce Voltaire du temps jadis ,
Qui savait aimer ses amis ,
Et qui sur-tout savait leur plaire.

1750.

Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir , de parler de littérature , et de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remerciemens de votre nouvelle édition. Comme je savais vos vieilles épîtres par cœur , j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites ; j'en ai été charmé : ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez ; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur imposture faire illusion sur le fond des choses. Je

236 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

1750. — suis curieux de voir Oreste ; comment vous aurez
remplacé *Palamède*, et de quelles autres beautés vous
aurez enrichi cette tragédie ; si vous pensiez à moi,
vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je suis
prévenu pour vous , il ne tient donc qu'à vous de
recevoir mes applaudissemens ; mais se foucie-t-on à
Paris que des Vandales et des barbares sifflent ou
battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle
une anecdote du feu czar. *Pierre I* se mêlait de phar-
macie et de médecine ; il donnait des remèdes à ses
courtisans malades ; et lorsqu'il avait expédié quelques
boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques
avec magnificence , et honorait leur convoi funèbre
de sa présence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres
officiers dans un cas à peu-près semblable ; des raisons
d'Etat m'obligèrent à les exposer à des dangers où ils
ont péri , pouvais-je faire moins que d'orner leurs
tombeaux d'épithètes simples et véritables ? Venez au
moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel
je m'intéresse plus que pour tous mes autres ouvrages.
Des affaires m'appellent en Prusse au mois de juin ;
mais , du premier de juillet jusqu'au mois de septem-
bre, je pourrai disposer de mon temps , je pourrai
étudier aux pieds de *Gamaliel*, je pourrai

Vous admirer et vous entendre ,
Et du grand art de Cicéron ,
De Thucydide et de Maron ,
M'instruire , et par vos soins apprendre
Le chemin du sacré vallon :
Mais , pour y mériter un nom ,

Du feu que votre esprit recèle
 Daignez à ma froide raison
 Communiquer une étincelle,
 Et j'égalerais Crébillon.

 1750.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'*Aiguillon* a raison? Si la duchesse produit le Testament politique du cardinal de *Richelieu* en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le font ni tous les momens ni en toute chose. Un ministre rassemblera toutes ses forces, il emploiera toute la sagacité de son esprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me représente le cardinal de *Richelieu* rabaisant les grands du royaume, établissant solidement l'autorité royale, soutenant la gloire des Français contre des ennemis puissans et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et faisant élever une digue à travers la mer pour assiéger la Rochelle; si je me représente cette ame ferme occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le Testament politique me paraît trop puéril pour être son ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées sur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait, pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petitesse,
 Quelques vertus, plus de faiblesses,

1750.

Font le bizarre composé
 Du héros le plus avisé ;
 Il jette un rayon de lumière ,
 Mais ce soleil dans sa carrière
 Ne brille pas d'un feu constant ;
 L'esprit le plus profond s'éclipse ;
 Richelieu fit son Testament ,
 Et Newton son Apocalypse.

Je ne souhaite pour la nouvelle année que de la santé et de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admurerai à Sans-fouci, et je lui en dirai davantage.

L E T T R E C V I.

D U R O I.

A Potsdam, le 25 d'avril.

J'ESPÉRAIS qu'au premier signal
 Les Grâces et votre génie
 Viendraient sans cérémonial
 Réveiller ma muse assoupie ;
 Mais de ce bonheur idéal
 L'espérance est évanouie ,
 Et dans ce séjour martial
 D'Arnaud, votre charmant vassal,
 N'est arrivé qu'en compagnie
 De sa muse aimable et polie.
 Lorsqu'on n'a point l'original,
 Heureux qui retient la copie!

Il est enfin venu ce d'*Arnaud* qui s'est tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux miens, et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi sert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, si vous m'empêchez de profiter de cet avantage ?

1750.

Depuis deux mille ans nous lifons
 Les vers de Virgile et d'Horace ;
 Avec eux plus ne converfons.
 Qui pourrait les voir face à face
 S'inſtruirait bien par leurs leçons !

Oui, la mort ainſi que l'abſence
 Sépare les pauvres humains ;
 L'Homère même de la France
 Eſt pour nous, ſes contemporains,
 Qui vivons loin de ſa préſence,
 Auffi mort que ces grands romains.

Tous les ſiècles feront les maîtres
 De vos ouvrages immortels ;
 Ils pourront à leur tour connaître
 Tant de talens univerſels.
 Pour moi j'oſe un peu plus prétendre ;
 Avide de tous vos écrits,
 Je veux, de vos charmes épris,
 Vous voir, vous lire et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où ſe trouve Oreſte, une lettre ſur les menſonges, &c. et une autre au maréchal de *Schullembourg*. Vous m'avez

— placé tout au milieu d'une lettre où je suis surpris
1750. de me trouver. Vous savez relever les petites choses par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, si l'éloquence ne transporte pas des montagnes comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle relève les fonds, elle est maîtresse de la nature, et surtout du cœur humain. La belle science ! qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et sur-tout qui la manient avec autant de supériorité que vous !

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques-uns de mes ouvrages ; mais je dois vous avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai employé depuis, un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement une édition avec des augmentations et des corrections nombreuses, qui fera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé sa besogne.

Vous me demandez mon poëme ; mais il ne peut point se montrer. D'*Arnaud* vous mandera ce qu'il contient.

J'ofais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et son paradis,
Et me gauffer en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écrase les maudits ;
Mais de mes vers tant étourdis,

Dont

Dont je connais le ton caustique ,
 Je cache le recueil épique
 A vos indiscrets de Paris.

1750.

Certain Boyer qui chez vous brille,
 Grand frondeur de plaisans écrits,
 Ferait condamner par ses cris
 Mes pauvres vers à la bastille.
 Je hais ces funestes lambris;
 Ma Muse, les Jeux et les Ris
 Dans ma demeure tant gentille
 Ne craignent point pareils mépris.
 C'est assez lorsqu'en sa jeunesse
 On a tâté de la prison ;
 Mais dans l'âge de la sagesse,
 Y retourner c'est déraison.

Ainsi, mon cher *Voltaire*, si vous voulez voir de mes sottises, il faut venir sur les lieux : il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité, ne vous payera pas des fatigues du voyage ; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, et qui fait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible ; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront surement quelques autels à *Baal*, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris , le 20 mai.

1750.

GRAND Roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Frédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise ;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil ;
Rien n'est plus juste : votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité , Sire , j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose ; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majesté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne fais pas si d'*Arnaud* fera immortel ; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil , et je ferais fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de

Richelieu ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher ! 1750.

*Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.*

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers font déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre Majesté verra dans la rapsodie ci-jointe mes raisons contre madame d'Aiguillon.

Jugez ce Testament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, Sire, votre *Valoriade*? il y a une ode dans un recueil de votre académie; je n'ai ni le recueil ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi. Oh, le mauvais marché que j'ai fait là!

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

L E T T R E C V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

S I R E ,

— 1753. C E que j'ai vu dans les gazettes est-il croyable ? On abuse du nom de votre Majesté pour empoisonner les derniers jours d'une vie que je vous ai consacrée. Quoi ! on m'accuse d'avoir avancé que *Kanig* écrivait contre vos ouvrages ! Ah , Sire , il en est aussi incapable que moi. Votre Majesté fait ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours dit la vérité , et je vous la dirai jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être point allé à Bareith ; une partie de ma famille , qui va m'attendre aux eaux , me force d'aller chercher une guérison que vos bontés seules pourraient me donner. Je vous ferai toujours tendrement dévoué , quelque chose que vous fassiez. Je ne vous ai jamais manqué , je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds au mois d'octobre ; et si la malheureuse aventure de *la Beaumelle* n'est pas vraie ; si *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers , et ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi ; s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs , j'avoueraï que j'ai été trompé , et je lui demanderai pardon devant votre Majesté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais , si la lettre de *la Beaumelle* est

(1) Voyez la lettre à M. *Kanig* , 17 novembre 1752 , volume III des Mélanges littéraires.

vraie , si les faits font constatés , si je n'ai pris d'ailleurs le parti de *König* qu'avec toute l'Europe littéraire , voyez , Sire , ce que les philosophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs , et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge , et non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier ; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire , ce cœur est encore à vous ; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds , il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions , elle fait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir , ces bienfaits , mais jamais je ne vous ferai attaché que pour vous-même ; et je vous jure encore entre les mains de son Altesse royale madame la margrave de *Bareith* , par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre , que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentimens qui m'amènèrent à vos pieds lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher , et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle. (1)

(1) Voyez la lettre du Roi , du 23 août 1750 , dans le *Commentaire historique* , &c. Mélanges littér. tome II , page 147.

L E T T R E C I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Octobre.

S I R E ,

— N E vous effrayez pas d'une longue lettre, qui est la
1757. seule chose qui puisse vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre Majesté avec des bontés sans nombre ; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieillesse m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre Majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubise*, et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires ; je vois seulement qu'avec la valeur de *Charles XII*, et avec un esprit bien supérieur au sien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à *Stralsund* ; mais il y a une chose bien sûre, c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité, parce que vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens, et que vous avez fait à vos sujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embellissant les villes. Je mets à part d'autres talens aussi supérieurs que rares, qui auraient suffi à vous immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent

vous ôter aucun de ces mérites ; votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire , mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée , je vous en conjure. 1757.

Il s'agit à présent de votre bonheur ; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre Majesté combien elle est aimée dans le pays que j'habite , mais je fais qu'en France elle a beaucoup de partisans ; je fais très-positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples , fans ofer me mêler en aucune façon de politique ; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que , si la fortune vous était entièrement contraire , vous trouveriez une ressource dans la France , garante de tant de traités ; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource ; qu'il vous resterait toujours assez d'Etats pour tenir un rang très- considérable dans l'Europe ; que le grand électeur votre bifaïeul n'en a pas été moins respecté pour avoir cédé quelques-unes de ses conquêtes. Permettez-moi , encore une fois , de penser ainsi en vous soumettant mes pensées. Les *Caton* et les *Othon* , dont votre Majesté trouve la mort belle , n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir ; encore *Othon* n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre ; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti ; en un mot votre vie est très-nécessaire : vous sentez combien elle est chère à une nombreuse famille , et à tous ceux

— 1757. qui ont l'honneur de vous approcher. Vous savez que les affaires de l'Europe ne sont jamais long-temps dans la même affiette, et que c'est un devoir pour un homme tel que vous de se réserver aux événemens. J'ose vous dire bien plus; croyez-moi, si votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne ferait pas approuvée; vos partisans la condamneraient et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; et en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaisir d'insulter à votre nom si respectable.

Ne vous offendez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révééré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités si funestes, et j'attends tout de votre courage et de votre esprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce sera une consolation pour moi en quittant la vie de laisser sur la terre un roi philosophe.

L E T T R E C X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Octobre.

S I R E,

VOTRE épître d'Erfurth (1) est pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son Altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation. — 1757.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philosophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous

(1) Le testament du roi, avant la bataille de Rosback. Voyez le *Comment. historique*, &c.

(2) Voyez dans la *Correspondance générale*, année 1757, les lettres de M. de Voltaire et de M. le duc de Richelieu.

— aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir
 1757. d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut se rendre justice: vous avez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuse; on fera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels; il entre donc dans ce triste parti de l'amour propre, du désespoir. Ecoutez contre ces

fentimens votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié , et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre , il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens , dignités , amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très-infortuné quand il perd des Etats ; mais un philosophe peut se passer d'Etats. Encore , fans que je me mêle en aucune façon de politique , je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur comme ont fait *Charles-Quint* , la reine *Christine* , le roi *Casimir* , et tant d'autres , vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous ; et ce ferait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir , hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé ? ou si en demeurant souverain vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et cinquième année , je suis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux , vous le savez ; mais je mourrais heureux si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

L E T T R E C X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Le 13 novembre.

S I R E ,

— 1757. VOTRE épître à d'Argens m'avait fait trembler ; celle dont votre Majesté m'honore, me rassure. Vous sembleriez dire un triste adieu dans toutes les formes, et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, et qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver ; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits.

*Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.*

Ces sentimens sont dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau

témoignage de la supériorité de votre ame doit faire
souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage, 1757.
moi, d'écrire en vers à votre Majesté dans la situation
où je vous vois ; mais permettez que je vous dise
tout ce que je pense.

Premièrement, foyez très-sûr que vous avez plus
de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent
de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille
du 18 comme le prince de *Condé* à *Sénéf*, vous avez
agi dans tout le reste en *Turenne*. *Grotius* disait : Je
puis souffrir les injures et la misère, mais je ne peux
vivre avec les injures, la misère et l'ignominie
ensemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos
revers ; il vous reste de grands Etats : l'hiver vient ;
les choses peuvent changer. Votre Majesté fait que
plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une
balance, et que la politique contraire est une poli-
tique détestable ; ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre
courage avec infiniment moins de lumières, et moins
de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le
czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire
davantage ; et votre raison supérieure vous en dit
cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à votre Majesté
combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux Etats
qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut
éclairer et soutenir, et qui auraient, croyez-moi,
beaucoup de peine à justifier devant le public une
mort volontaire contre laquelle tous les préjugés
s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque personnage
que vous fassiez, il fera toujours grand.

1757. Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre sort, que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-fouci. Cette retraite ferait heureuse, et ma vieilleffe infirme ferait consolée, si je pouvais être assuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monseigneur le prince de Prusse est très-malade; c'est un nouveau surcroît d'affliction, et une nouvelle raison de vous conserver. C'est très-peu de chose, j'en conviens, d'exister pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutissent; mais c'est à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'est être véritablement roi que de soutenir l'adversité en grand homme.

L E T T R E C X I I.

D U R O I.

A Breslau, le 16 de janvier.

1758. J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la prose, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hasards qui m'ont secondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se guérisse bientôt, pour

(1) On n'a point trouvé ces lettres, et plusieurs autres qui manquent également.

que le triumvirat se détruise , et que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent. 1758.

FÉDÉRIC.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit , mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire comme *Démotthènes* aux Athéniens : Eh bien ! si *Philippe* était mort , que ferait - ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre *Philippe*.

O Autrichiens ! votre ambition , votre désir de tout dominer , vous feraient bientôt d'autres ennemis ; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenseurs.

L E T T R E C X I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Le 15 avril.

P U I S Q U E vous êtes si grand maître
 Dans l'art des vers et des combats ,
 Et que vous aimez tant à l'être ,
 Rimez donc , bravez le trépas ;
 Instruisez , ravagez la terre ;
 J'aime les vers , je hais la guerre ,
 Mais je ne m'opposerai pas
 A votre fureur militaire ;

1758.

Chaque esprit a son caractère :
 Je conçois qu'on a du plaisir
 A favoir comme vous faifir
 L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant reffouvenez-vous de celui qui a dit
 autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
 J'euffe aimé mieux choifir les vertus d'Aristide.

Cet *Aristide* était un bon homme ; il n'eût point
 propofé de faire payer à l'archevêque de Maïence
 les dépens et dommages de quelque pauvre ville
 grecque ruinée. Il est clair que votre Majesté a
 encouru les censures de Rome en imaginant si plai-
 famment de faire payer à l'Eglise les pots que vous
 avez cassés. Pour vous relever de l'excommunica-
 tion majeure, je vous ai conseillé, en bon citoyen,
 de payer vous-même. Je me suis souvenu que votre
 Majesté m'avait dit souvent que les peuples de ***
 étaient des fots. En vérité, Sire, vous êtes bien
 bon de vouloir régner sur ces gens-là. Je crois vous
 propofer un très-bon marché en vous priant de les
 donner à qui les voudra.

Je m'imaginai qu'un grand homme,
 Qui bat le monde et qui s'en rit,
 N'aimait à dominer que sur des gens d'esprit,
 Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je suis très-fâché de payer trois vingtièmes
 de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur
 de

de vous faire la guerre , vous croirez peut-être que —
 c'est par ladroterie que je vous propose la paix : point 1758.
 du tout ; c'est uniquement afin que vous ne risquiez
 pas tous les jours de vous faire tuer par des croates ,
 des houffards et autres barbares qui ne savent pas ce
 que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus
 belles vues que les miennes. M. le duc de *Choiseul* ,
 M. de *Kaunitz* , M. *Pitt* ne me disent point leur
 secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de
Saint-Germain , qui a soupé autrefois dans la ville de
 Trente avec les pères du concile , et qui aura proba-
 blement l'honneur de voir votre Majesté dans une
 cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt
 point , et qui fait tout. Pour moi , qui suis près de
 finir ma carrière et qui ne fais rien , je me borne à
 souhaiter que vous connaissiez M. le duc de *Choiseul*.

Votre Majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être
 un vaurien ; voilà une belle nouvelle qu'elle m'ap-
 prend là ! et qui êtes-vous donc , vous autres maîtres
 de la terre ? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vau-
 riens de *Trajan* , de *Marc - Aurèle* et de *Julien* :
 ressemblez-leur toujours ; mais ne me brouillez pas
 avec M. le duc de *Choiseul* dans vos goguettes.

Et sur ce , je présente à votre Majesté mon respect ,
 et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix
 à ses images.

L E T T R E C X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Le 2 mai.

1758.

HEROS du Nord, je savais bien
 Que vous avez vu les derrières
 Des guerriers du roi très-chrétien
 A qui vous taillez des croupières ;
 Mais que vos rimes familières
 Immortalisent les beaux cus
 De ceux que vous avez vaincus ,
 Ce sont des faveurs singulières.
 Nos blanc-poudrés font convaincus
 De tout ce que vous savez faire ;
 Mais les *ons* , les *its* et les *us*
 A présent ne vous touchent guère.
 Mars , votre autre dieu tutélaire ,
 Brise la lyre de Phébus.
 Horace , Lucrèce et Pétrone
 Dans l'hiver sont vos courtifans ;
 Vos beaux printemps sont pour Bellone ;
 Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaisant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757 ; cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel

arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'Argens (1), et sur la loi naturelle, 1758. pourrait bien aussi avoir sa part dans l'histoire des culs; mais c'est dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu-près ainsi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philosophie du bon sens*. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, Sire, avoir celle d'abuser plus long-temps des momens de votre Majesté; je volerais les Autrichiens à qui vous les consacrez. Je prie DIEU toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable, et les philosophes qui disent que tout est bien ne connaissent guère leur monde. Tout fera bien quand vous ferez à Sans-fouci, et que vous direz :

*Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pouvons rire à l'aise et prendre du bon temps.*

(1) *La Philosophie du bon sens*, ouvrage du marquis d'Argens, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de Voltaire sur la Loi naturelle.

L E T T R E C X V .

D U R O I .

Le 6 d'octobre.

1758. **I**L vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage , mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer , et tous les discours des philosophes ne font que des secours vains et inutiles ; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les momens les plus embarrassans et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit ; mes maux ne consistent que dans des coliques hémorrhoidales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi , je me serais volontiers dévoué à la mort, que ces fortes d'accidens amènent tôt ou tard , pour sauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (1). N'en perdez jamais la mémoire , et rassemblez , je vous prie , toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice ; et sans vous écarter de la vérité , vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

Je vous souhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai.

F É D É R I C .

(1) La margrave de Bareith.

L E T T R E C X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

*Sur la mort de son Altesse royale madame la margrave de
Bareith.*

Décembre.

OMBRE illustre, ombre chère, ame héroïque et pure, ———
Toi que mes tristes yeux ne cessent de pleurer, 1758.
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la sépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en sage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

Femme sans préjugés, sans vice et sans mollesse,
Tu bannis loin de toi la Superstition,
Fille de l'Imposture et de l'Ambition,
Qui tyrannise la Faiblesse.

Les Langueurs, les Tourmens, ministres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;
Tu les bravas sans effort,
Tu plains ceux de la terre.

—
1758. Hélas ! si tes conseils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance ,
Que de torrens de fang on eût vu s'arrêter !
Quel bonheur t'aurait dû la France !

Ton cher frère aujourd'hui , dans un noble repos ,
Recueillerait son ame à soi-même rendue ;
Le philosophe , le héros
Ne ferait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de son char de victoire ,
Et les mains de la Paix et les mains de la Gloire
Se joindraient pour fécher ses pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle ,
Les échos de Berlin répondraient à ses chants :
Ah ! j'impose silence à mes tristes accens ,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà , Sire , ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier faiblissement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre Majesté , puisqu'elle l'ordonne. Je suis vieux ; elle s'en apercevra bien. Mais le cœur qui fera toujours à vous et à l'adorable sœur que vous pleurez , ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me souvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princesse avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ses lettres (vous le savez sans doute) avaient passé par moi. Le ministre (1) , qui pensait absolument

(1) Le cardinal de *Tencin*. L'abbé de *Bernis* l'obligea de signer une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation , et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuse de 1763. Voyez le *Commentaire historiq.* Mélanges littér. tome II , page 185.

comme elle , et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta , en est mort de chagrin. 1758.
Je vois avec douleur dans ma vieilleſſe accablée d'infirmiſtés tout ce qui ſe paſſe ; et je me conſole parce que j'eſpère que vous ferez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin *Tronchin* dit que votre colique hémorrhoidale n'eſt point dangereuſe ; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre ſang. Cet homme eſt ſurement le plus grand médecin de l'Europe , le ſeul qui connoiſſe la nature. Il m'avait aſſuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguſte ſœur fix mois avant ſa mort. Je fis ce que je pus pour engager ſon Alteſſe royale à ſe mettre entre les mains de *Tronchin* ; elle ſe confia à des ignorans entêtés ; et *Tronchin* m'annonça ſa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais ſenti un défespoir plus vif. Elle eſt morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conſervez-vous, Sire , car vous êtes néceſſaire aux hommes.

L E T T R E C X V I I .

D U R O I .

A Brellau , le 23 de janvier.

— J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment
1759. que je ne me suis pas bien expliqué. Je désire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité ; et c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'*Appelles* était le seul digne de peindre *Alexandre* : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui fera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp , et que je lui envoyais un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle , mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentimens. En un mot je ne mourrai content que lorsque vous vous ferez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait , cette paix et la victoire ni tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Laufane , &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVIII.

D U R O I.

A Breslau , le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes et dans les choses. Vous marquez que votre imagination s'éteint , et en même temps vous en remplissez toute votre lettre. Il fallait être plus sur ses gardes en m'écrivant , et supprimer ce beau feu qui vous anime encore à soixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne soyez dans le cas de la plupart des hommes qui s'occupent de l'avenir et oublient le passé. — 1759.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

Mes vers ne sont point faits pour le public. Je n'ai ni assez d'imagination , ni ne possède assez bien la langue pour faire de bons vers ; et les médiocres sont détestables. Ils sont soufferts entre amis , et voilà tout. Je vous en envoie de genres différens , mais qui ont le même goût de terroir , et qui se ressentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à présent riche et puissant seigneur , ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes , je vous envoie en même temps toutes fortes de misères que je me suis amufé à faire par intervalles.

— 1759. J'en viens à l'article qui semble vous toucher le plus, et je vous donne toute assurance de ne plus songer au passé, et de vous satisfaire; mais laissez auparavant mourir en paix un homme que vous avez cruellement persécuté (1), et qui, selon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'esprit; soit prose, soit vers, tout m'est égal. Il faut un monument pour éterniser cette vertu si pure, si rare, et qui n'a pas été assez généralement connue. Si j'étais persuadé de bien écrire, je n'en chargerais personne: mais comme vous êtes certainement le premier de notre siècle, je ne puis m'adresser qu'à vous.

Pour moi je suis sur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de six mois: ainsi je ne fais pas état de recevoir sitôt votre réponse. Mais j'espère que vous n'oublierez point un ouvrage qui fera de votre part un acte de reconnaissance. Adieu.

FÉDÉRIC.

(1) *Maupertuis*, président de l'académie de Berlin.

L E T T R E C X I X.

D U R O I.

A Breslau, le 12 de mars.

IL faut avouer que vos mois ne ressemblent pas aux semaines du prophète *Daniel* : les semaines sont des siècles et vos mois des jours. 1759.

J'ai reçu cette ode qui vous a si peu coûté, qui est très-belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'est le premier moment de consolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; et comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre, si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérités qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit et plus on se persuade que la sacrée majesté *le Hasard* fait les trois quarts de la besogne de ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages, sont les plus fous de l'espèce à deux jambes et sans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conscience me pardonner et des folécismes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

— 1759. Vous voulez favoir ce que *Néaulme* imprime : vous me le demandez à moi qui ne fais pas si *Néaulme* est encore au monde , qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin , qui ne fais que des nouvelles de *Fermer* , de *Daun* , de *Soubise* , de *Lautrihauffen* , et d'une espèce d'hommes dont vous vous souciez très-peu , et dont je ferais bien aise de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux , et maintenez la paix dans votre seigneurie suisse , car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux succès. Je ne fais quel fera mon sort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières , et je vous demande une messe pour tirer mon ame du purgatoire , s'il y en a un dans l'autre monde qui soit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X .

D U R O I .

A Brellau , le 21 de mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des sièges , toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus

de plaisir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très-belles, et je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre selon votre bon plaisir : et quoique je sois très-indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg*. C'est la trouver très-bien écrite, et c'est plutôt me louer que me blâmer. 1759.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, et si on me déchire. Ce que je saurai toujours, et dont je ferai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne fais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la tranquillité et le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu.

F É D É R I C.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin *Tronchin*, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère *Ferdinand*, qui est très-mauvaise. Dans le courant de l'année passée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funestes à tous ceux qui en ont été atteints, je crains beaucoup pour sa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des

— 1759. feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aye très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter *Tronchin* pour savoir ce qu'il en pense, et s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci pour le médecin que les urines sont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

L E T T R E C X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, le 27 mars.

S I R E ,

JE reçois la lettre dont votre Majesté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre secrétaire, mon compatriote fuisse, signée *Fédéric*. Il paraît que votre Majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet; je le recommande à DIEU, aux houffards et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince *Henri*, votre épître à milord *Maréchal*, et votre ode au prince

Ferdinand. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majesté me dit dans sa lettre qu'il paraît que je ne désire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres sont en France; il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paye rien à la France; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rente; mon souverain m'a conservé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté: je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre Majesté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le président se meurt. Le président vient d'avoir à Basse un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant

— 1759. qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès; j'en suis un peu loin; j'ai été très-malade, et je suis très-vieux: j'avoue que je suis très-riche, très-indépendant, très-heureux; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt sans vous avoir vu; vous ne vous en souciez guère, et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'est l'affaire des souverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je suis toujours fâché.

L E T T R E C X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde soit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majesté. L'épître à sa béatitude madame l'abbesse de Quedlimbourg sur sa sacrée majesté *le Hasard*, a bien un grand fonds de vérité, et si cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philosophique. Il me paraît, par la date, que votre Majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosback. Certainement vous étiez le seul alors en Allemagne qui fîssiez des vers. Le hasard n'a pas été pour nous. Je pense que celui qui met ses bottes

à

à quatre heures du matin , a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carrosse à midi. Je ^{1759.} souhaite passionnément que tout ce jeu finisse, et que vos jours soient aussi tranquilles qu'ils sont brillans. Votre Majesté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus respectable princesse qui fût au monde. Il est vrai que mon cœur dicta l'éloge assez vite ; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez , mais voici encore une strophe que je soumets à votre jugement. Je n'avais pas , ce me semble , assez parlé du courage avec lequel cette digne princesse a fini sa vie.

Illustres meurtriers , victimes mercenaires ,
 Qui , redoutant la honte et surmontant la peur ,
 Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires ,
 Fuiriez si vous l'osiez , et mourez par honneur ;
 Une femme , une princesse
 Qui dédaigna la mollesse ,
 Qui du fort foutint les coups ,
 Et qui vit d'une ame égale
 Venir son heure fatale ,
 Etait plus brave que vous.

Sort foutint, fait une cacophonie défagréable ; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux , et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles , celui de faire des vers est le plus difficile.

Fuiriez si vous l'osiez ; parlez pour vous , Messieurs , dira votre Majesté ; et moi chétif , je soutiens que si *César* se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. §

— à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre
 1759. moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un
 tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on
 y trouverait le lendemain matin *Caius Julius Cesar*
 plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majesté à
 quelque batterie, mais non pas dans un tas de
 fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier
 comme moi !

Recevez avec bonté, Sire, les respects et les folies
 du vieux fuisse.

L E T T R E C X X I I I .

D U R O I .

A Bolekelhain, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les
 ouvrages ont été faits. Les *Tristes* d'*Ovide* et l'*Art*
 d'aimer ne sont pas contemporains. Mes élégies ont
 leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui lais-
 sera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes
 yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites
 dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque
 vive que soit la guerre. Je me fers de toutes mes
 armes contre mes ennemis ; je suis comme le porc-
 épic, qui se hérissant se défend de toutes ses pointes.
 Je n'affure pas que les miennes soient bonnes ; mais
 il faut faire usage de toutes ses facultés, telles qu'elles

font , et porter des coups à ses adverfaires les mieux affenés que l'on peut.

1759.

Il femble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés et la bienféance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité ; j'en rougis pour le fiècle. Avouons la vérité , les arts et la philosophie ne fe répandent que fur le petit nombre ; la groffe maffe, le peuple, et le vulgaire de la noblefse, refte ce que la nature l'a fait , c'est-à-dire , de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez , mon cher *Voltaire*, ne penfez pas que les houffards autrichiens connaiffent votre écriture. Je puis vous affurer qu'ils fe connaiffent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui fera pour le moins auffi rude que la précédente. Le prince *Ferdinand* épauie bien ma droite. Dieu fait quelle en fera l'iffue. Mais de quoi je puis vous affurer pofitivement , c'est qu'on ne m'aura pas à bon marché , et que, fi je fuccombe , il faudra que l'ennemi fe fraye par un carnage affreux le chemin à ma destruction.

Adieu ; je vous fouhaite tout ce qui me manque.

F É D É R I C.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la loi naturelle*, la *Philofophie du bon fens*, et l'*Esprit*, ouvrage d'*Helvétius*. Admirez comme l'amour propre fe flatte ; je tire une efpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon fens.

L E T T R E C X X I V .

D U R O I .

A Landshut , le 18 d'avril.

— Vos lettres m'ont été rendues fans que houffards ,
1759. ni français , ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut et très-impunément , fans avoir cent foixante mille hommes , pourvu qu'on ne fasse rien imprimer. Et souvent on fait imprimer des choses plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai , fans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur ; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me diffiper.

Tout homme qui n'est pas né français , ou habitué depuis long-temps à Paris , ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet , et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur ; mais cela m'amuse et me distrait ; voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talens.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme ; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très-sérieusement à autres choses. En considérant tout cela , vous devez avouer que des amusemens aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne ; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi , il n'est plus temps de les ménager. 1759.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne sera pas la patente qui vous immortalisera ; vous ne devrez votre apothéose qu'à la *Henriade*, à l'*Oedipe*, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le Duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipfick, et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures et en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires et d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile, qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, et qu'il faut me conduire

— 1759. prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai ; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X V .

D U R O I .

A Landshut, le 22 d'avril.

JE vous ai envoyé mes vers à ma sœur *Amélie*, comme l'esquisse d'une épître. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre *Vaugelas* ou d'*Olivet*, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poètes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui vous fasse observer les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes font faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que *Marsyas* juge *Apollon*, si je m'escrime avec vous de poésie.

Au lieu de *du sort soutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups*; et au lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale*, 1759.

J'avoue que *son heure fatale* vaut mieux que *l'heure fatale*; c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle est très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propose. Vous le confondrez peut-être, fondé sur l'autorité des *d'Olivets*, des quarante, et de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
 Dans cette foule abreuvée
 Du fang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : est-ce la mort ou la foule qui est abreuvée ? j'entends bien votre idée; mais un grand poète comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

V^e strophe. Je fus battu à Hockirk le moment que ma digne sœur expirait.

VI^e strophe admirable. VII^e, VIII^e excellentes. IX^e de même. La dernière partie de la X^e ne répond pas au commencement.

La stupide ignorance, les *Midas*, les *Homères*, les *Zoïles* sont étrangers au sujet de l'ode, et ne servent là que de remplissage. Il s'agit de ma sœur et non d'*Homère* ni de *Zoïle*.

Strophe XI^e bonne. XII^e, *qui font des cours les plus belles*, infame cheville. Le sens finit, *qui font des cours*; *les plus belles* n'est qu'un remplissage sans beauté, digne de *Mævius* et non pas de *Virgile*. Cela demande absolument une correction, cela est lâche et faible.

1759. — Strophe XIII^e. *Du temps qui fuit toujours , tu fis toujours usage.* La répétition de *toujours* est sans grâce. Si moi , écolier , je devais corriger ce vers , je fuerais fang et eau ; mais *Voltaire* n'est pas *Voltaire* en vain. C'est à lui à y donner plus de force. *Lueur obscure plus affreuse que la nuit ;* cela est digne des *ténèbres visibles* de *Milton* , dont l'auteur de la *Henriade* s'est tant moqué.

Les strophes XIV et XV^{es} sont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier ! direz-vous ; qu'il fasse premièrement de bons vers , et qu'ensuite il se mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens , je les trouve souvent faibles , mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui se trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'est le moment où l'on est le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. *Daun* et des Français , sans presque remuer de ma place. Je suis occupé à présent à d'autres sottises de cette espèce ; et tant que cette chienne de vie durera , ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'esprit de son métier ; et dans ces momens d'alarmes je fais main-basse , si je peux , sur l'ennemi et sur tous les vers qui ne me plaisent pas , hormis les miens.

Adieu , hermite fuisse : ne vous fâchez pas contre *Don Quichotte* qui jetait au feu les vers de l'*Arioste* , qui ne valaient pas les vôtres , et ayez quelque indulgence pour un censeur germanique qui vous écrit des fins fonds de la Silésie.

F É D É R I C .

L E T T R E C X X V I.

D U R O I.

A Landshut , le 28 d'avril.

JE vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec monsieur *Candide* ; c'est *Job* ^{1759.} habillé à la moderne. Il faut le confesser , monsieur *Pangloss* ne saurait prouver ses beaux principes , et le meilleur des mondes possibles est très-méchant et très-malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire ; celui-ci est instructif , et prouve mieux que des argumens *in barbara* , *celarent* , &c.

Je reçois en même temps cette triste ode qui est bien corrigée et très-embellie ; mais ce n'est qu'un monument , et cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix , et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur , j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage : celui qui vient du tempérament , qui est admirable pour le commun soldat ; celui qui vient de la réflexion , qui convient à l'officier ; celui qu'inspire l'amour de la patrie , que tout bon citoyen doit avoir ; enfin celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire ,

— que l'on admire dans *Alexandre*, dans *César*, dans
1759. *Charles XII* et dans le grand *Condé*. Voilà les diffé-
rens instincts qui conduisent les hommes au danger.
Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréa-
ble, mais on ne pense guère au risque quand on est
une fois engagé.

Je n'ai pas connu *Jules-César*, cependant je suis
très-sûr que de nuit ou de jour, il ne se ferait jamais
caché; il était trop généreux pour prétendre exposer
ses compagnons sans partager avec eux le péril. On
a des exemples même que des généraux au désespoir
de voir une bataille sur le point d'être perdue se
font fait tuer exprès, pour ne point survivre à leur
honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce cou-
rage que vous persiflez. Je vous assure même que j'ai
vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et
qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez.
Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne
à un seul.

A la bataille de Rosback un officier français blessé
et couché sur la place, demandait à cor et à cri un
lavement: voulez-vous bien croire que cent per-
sonnes officieuses se font empressées pour le lui
procurer? Un lavement anodin, reçu sur un champ
de bataille, en présence d'une armée, cela est certai-
nement singulier; mais cela est vrai, et connu de
tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous
jouons, il arrive souvent des aventures bouffonnes
qui ne ressemblent à rien, et qu'une paix de mille
ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles
font cruellement achetées.

Je vous remercie de la consultation du médecin *Tronchin*. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui est à Schwet auprès de ma sœur : je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que *Tronchin* voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère ; et quoique j'aye aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie , je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même : je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins , et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à monsieur *Martin* et à maître *Pangloss* à discuter cette matière , et à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse ; soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur : je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

F É D É R I C.

LETTRE CXXVII.

D U R O I.

A Landshut, le 18 de mai.

1759.

NON, ma muse qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'associa jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.

Je déteste l'impur borbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me fouiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle ;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,

Je vous lis et je vous relis.
 J'allaite ma muse française
 Aux tetons tendres et polis
 Que Racine m'offre à son aise ;
 Quelquefois , ne vous en déplaise ,
 Je m'entretiens avec Rousseau ;
 Horace , Lucrèce et Boileau
 Font en tout temps ma compagnie ;
 Sur eux se règle mon pinceau ,
 Et dans ma fantasque manie
 J'aurais enfin produit du beau ,
 S'il ne manquait à mon cerveau
 Le feu de leur divin génie.

 1759.

Si vous consultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produisit ce congé. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tournaient le derrière jusqu'à Erfurt , et de là nous avons pris le chemin de la Silésie.

Vous autres habitans des Délices , vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des *Amadis* et des *Rolands* , doivent se battre tous les jours pour vous divertir ? Apprenez , ne vous en déplaise , que nous avons assez donné de ces tragédies , les campagnes passées , au public ; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie ; mais nous suivrons le proverbe de l'empereur *Auguste* , *festina lente*.

Vos français brûlent les bons livres et bouleversent gaiement le système de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur fasse. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le hasard ne favorise pas éternellement les trois illustres . . .

— 1759. qui m'affaillent de tous côtés, j'espère qu'elles feront (pour conserver la figure de rhétorique) J'éprouve le fort d'*Orphée* : des dames de cette espèce et d'un aussi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaisir.

A propos de sottises, vous voulez savoir les aventures de l'abbé de *Prades*; cela ferait un gros volume. Pour satisfaire votre curiosité il vous suffira de savoir que l'abbé eut la faiblesse de se laisser séduire, pendant mon séjour à Dresde, par un secrétaire que *Broglié* y avait laissé en partant. Il se fit nouvelliste de l'armée; et comme ce métier n'est pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé jusqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choses; mais cela ferait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne; ajoutez-y celui du parlement qui radote si fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des *Délices des lois* au Parnasse; vous caresserez encore l'*inf.* . . . d'une main et l'égratignerez de l'autre; vous la traiterez comme vous en usez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le présume,
 En chaque main une plume;
 L'une confite en douceur
 Charme par son ton flatteur
 L'amour propre qu'elle allume,
 L'abreuvant de son erreur;

L'autre est un glaive vengeur
 Que Tiphone et sa sœur
 Ont plongé dans le bitume
 Et toute l'âcre noirceur
 De l'infemale amertume ;
 Il vous blesse , il vous consume ,
 Perce les os et le cœur.
 Si Maupertuis meurt du rhume ,
 Si dans Basle on vous l'inhume ,
 Ce glaive en fera l'auteur.

 1759.

Pour moi , nourrisson d'Horace ,
 Qui n'ai jamais eu l'honneur
 De grimper sur le Parnasse
 Parmi la maudite race
 Des beaux esprits , qui tracasse
 Et remplit ce lieu d'horreur ,
 Je vous demande pour grâce ,
 S'il arrive quelque jour
 Que mon nom par vous s'enchâsse
 Dans vos vers ou vos discours ,
 Que sans ruses ni détours
 La bonne plume l'y place.

Je souhaite paix et salut non pas au gentilhomme ordinaire , non pas à l'historiographe du *Bien-aimé* , non pas au seigneur de vingt seigneuries dans la Suifferie , mais à l'auteur de la *Henriade* , de la *Pucelle* , de *Brutus* , de *Méropé* , &c.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

19 mai.

S I R E ,

— 1759. VOUS êtes aussi bon frère que bon général ; mais il n'est pas possible que *Tronchin* aille à Schwet auprès du prince votre frère ; il y a sept ou huit personnes de Paris abandonnées des médecins , qui se font fait transporter à Genève ou dans le voisinage , et qui croient ne respirer qu'autant que *Tronchin* ne les quitte pas. Votre Majesté pense bien que parmi le nombre de ces personnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis six ans ; d'ailleurs *Tronchin* gouverne la santé des enfans de France , et envoie de Genève ses avis deux fois par semaine ; il ne peut s'écarter , il prétend que la maladie de monseigneur le prince *Ferdinand* sera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à sa santé en le faisant passer d'un climat assez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti , celui de faire instruire *Tronchin* toutes les semaines de son état , est le plus avantageux.

Comment avez - vous pu imaginer que je pusse jamais laisser prendre une copie de votre écrit adressé à M. le prince de Brunswick ? Il y a certainement de très-belles choses ; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ferait pas
flattée ;

flattée ; le roi de France le ferait encore moins , et ———
 je vous respecte trop l'un et l'autre pour jamais laisser 1759.
 transpirer ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance de madame la margrave de *Bareith* avec le cardinal de *Tencin* , pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si désirable ; je n'en ai pas abusé , et je n'abuserai pas de votre confiance au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet article. Ma malheureuse nièce que cet écrit a fait trembler , l'a brûlé , et il n'en reste de vestige que dans ma mémoire , qui en a retenu trois strophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés ; vous avez été mon idole pendant vingt années de suite , *je l'ai dit à la terre , au ciel , à Gusman même* ; mais votre métier de héros , et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien sensible ; c'est dommage , car ce cœur était fait pour être humain , et sans l'héroïsme et le trône , vous auriez été le plus aimable des hommes dans la société.

En voilà trop si vous êtes en présence de l'ennemi , et trop peu si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer , autant que je suis assez juste pour vous admirer ; reconnaissez la franchise , et recevez avec bonté le profond respect du suisse VOLTAIRE.

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. T

L E T T R E C X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Juin.

1759.

V o s derniers vers font aisés et coulans ,
 Ils semblent faits sur les heureux modèles
 Des Sarafins , des Chaulieux , des Chapelles :
 Ce temps n'est plus. Vous êtes du bon temps.
 Mais pardonnez au lubrique évangile
 Du bon Pétrone , et souffrez sa gaité.
 Je vous connais , vous semblez difficile ;
 Mais vous aimez un peu d'impureté ,
 Quand on y joint la pureté du style.
 Pour Maupertuis de poix-réfine enduit ,
 S'il fait un trou jusqu'au centre du monde ,
 Si dans ce trou male-mort le conduit ,
 J'en suis fâché ; car mon ame n'abonde
 En fiel amer , en dépit sans retour.
 Ce n'est pas moi qui le mine et le tue ;
 Ah ! c'est bien lui qui m'a privé du jour ,
 Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre , moi malingre
 et affublé d'une fluxion sur les yeux , au plus malin
 des rois , et au plus aimable des hommes , qui me
 fait sans cesse des balafres , et qui crie qu'il est égra-
 tigné. Balafrez MM. de *Daun* et de *Fermer* , mais
 épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre Majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon ; Dieu vous doint la paix , Sire , et que toutes les épées soient remises dans le fourreau ! ce sont les dignes vœux d'un philosophe fuisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs, grâce à cette belle guerre. 1759.

Pour le parlement de Paris , ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe , et avocats et procureurs , ont germé dans la tête de *Damiens* , bâtard de *Ravaillac* ; les sottises prononcées par les jésuites ont coûté un bras au roi de Portugal ; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein , et voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

Encore une fois , puissiez - vous terminer bientôt cette malheureuse besogne ! vous êtes législateur , guerrier , historien , poète , musicien , mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts , qu'emporte-t-on dans le tombeau ? un vain nom qui ne nous appartient plus ; tout est affliction ou vanité , comme disait l'autre *Salomon* , qui n'était pas celui du Nord. A Sans-fouci , à Sans-fouci , le plutôt que vous pourrez.

De *Prades* est donc un *Doëg* , un *Achitophel* ? quoi ! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens ! O meilleur des mondes possibles , où êtes-vous ! Je suis manichéen comme *Martin*.

— 1759. Votre Majesté me reproche dans ses très-jolis vers de caresser quelquefois l'*Inf*. . . ; eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réuffis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne fera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-fouci, Sire, à Sans-fouci; mais qu'y fera votre diableffe d'imagination? est-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

L E T T R E C X X X.

D U R O I.

A Reichstenersdorf, le 2 de juillet.

VOTRE muse se rit de moi
 Quand pour la paix elle m'implore,
 Je la désire, je l'honore;
 Mais je n'impose point la loi
 Au Bien-aimé, votre grand roi,
 A la Hongroise qu'il adore,
 A la Ruffienne que j'abhorre,
 A ce tripot d'ambitieux
 De qui les secrets merveilleux,
 Que Tronchin fait et que j'ignore,
 Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
 Qu'en leur donnant de l'ellébore.

Vous à la paix tant animé,
 Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
 Le vice-chambellan du second Bien-aimé,
 A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

1759.

C'est à lui qu'il faut s'adresser, ou à son d'*Amboise* en fontange (1). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils sont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des souverains, et c'est ce que des gens qui pensent comme moi ne veulent nullement souffrir. J'aime la paix tout autant que vous la désirez; mais je la veux bonne, solide et honorable. *Socrate* ou *Platon* auraient pensé comme moi sur ce sujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

Croyez-vous qu'il y ait du plaisir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journallement ses connaissances et ses amis, à voir sans cesse sa réputation exposée aux caprices du hasard, à passer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhensions, à risquer sans fin sa vie et sa fortune?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la société, les agrémens de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je désire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à faire notre devoir, à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang, de notre repos, à lui sacrifier tout notre être. L'illustre

(1) La marquise de Pompadour.

— 1759. *Zadig* essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, *Candide* de même ; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros !

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les pelisses hongroises et les justaucorps verts des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verts et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté (2) ; il paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je sortirai d'autant plus sûrement de tout ceci que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que *Jeanne d'Arc*. Cette divine fille est née en pleine Westphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne fais où, qui jure son dieu et son grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raisonne. Le bon roi *Charles* chassa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il est donc clair que par les secours de la mienne nous vaincrons les trois *dames* ; car vous savez que dans le paradis les saints conservent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que *Mahomet* avait son pigeon, *Sertorius* sa biche, votre enthousiaste des Cévènes sa grosse *Nicole*, et je conclus

(2) Le pape *Rezzonico* (*Clément XIII*) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal *Daun*, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle.

que ma pucelle et mon inspiré me vaudront au moins tout autant. — 1759.

Ne mettez point sur le compte de la guerre , des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entreprise de *Damiens* , le cruel assassinat intenté contre le roi de Portugal , sont de ces attentats qui se commettent en paix comme en guerre ; ce sont les suites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle absurde. L'homme restera , malgré les écoles de philosophie , la plus méchante bête de l'univers ; la superstition , l'intérêt , la vengeance , la trahison , l'ingratitude , produiront jusqu'à la fin des siècles des scènes sanglantes et tragiques , parce que les passions , et très - rarement la raison , nous gouvernent. Il y aura toujours des guerres , des procès , des dévastations , des pestes , des tremblemens de terre , des banqueroutes. C'est sur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois , puisque cela est ainsi , qu'il faut que cela soit nécessaire. Maître *Pangloss* vous en dira la raison. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur , je vous confesse mon ignorance. Il me paraît cependant que si un être bienfaisant avait fait l'univers , il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le sommes. Il n'y a que l'égide de *Zénon* pour les calamités , et les couronnes du jardin d'*Epicure* pour la fortune.

Pressez votre laitage , faites cuver votre vin et faucher vos prés sans vous inquiéter si l'année sera abondante ou stérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis , tout vieux lion qu'il est , de donner un coup de patte à l'*Inf...* J'attends son livre. Je vous

— envoie en attendant un *Akakia* contre sa fainteté, qui,
1759. je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la muse du général des capucins, de l'architecte de l'église de Ferney, du prier des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape *Rezzonico*, de la pucelle *Jeanne*, &c.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de *Sabines*, du chevalier de *Tusculum*, et du marquis d'*Andès*. Les titres ne sont que la décoration des fots; les grands hommes n'ont besoin que de leur nom.

Adieu; santé et prospérité à l'auteur de la *Henriade*, au plus malin et au plus séduisant des beaux esprits qui ont été et qui feront dans le monde. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXI.

D U R O I.

Du Ringvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une singulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume,

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces et d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et sens que de mon cœur contrit
Il a défarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtitse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils sont favorisés des uns, et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des fatires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience ; et je me soucie très-peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'être quelquefois très-peu pensans à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon prussien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. *Dohna* n'a pas dit : *Sta, sol*, comme *Josué*, de défunte mémoire ; mais, *sta, ursus* ; et l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre,

Je fais bien que je vous ai idolâtré tant que je vous

— ai cru ni tracassier , ni méchant ; mais vous m'avez
 1759. joué des tours de tant d'espèces N'en parlons
 plus ; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout , vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages , que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts , vous rabaissiez trop l'espèce humaine , et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A présent on dit : *Voltaire est le plus beau génie de tous les siècles ; mais du moins je suis plus doux , plus tranquille , plus sociable que lui.* Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas , et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode ; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le *Phédon* de *Platon* une belle scène ; et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés , et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie , comme dans le *Duc de Foix* , dans *Zaïre* , dans *Alzire* ; et quoi qu'on en dise , je ne lis jamais *Bérénice* sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos : pensez-en ce que vous voudrez ; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche , soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. —
 Vivez en paix ; et si vous n'avez d'autre inquiétude 1759.
 que celle de mon ressentiment , vous pouvez avoir
 l'esprit en repos sur cet article. *Vale.*

F É D É R I C.

L E T T R E C X X X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Auguste.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé ,
 Huilé dans Reims , et par l'Anglais pressé ,
 Que son Agnès si fidelle et si sage
 Aima toujours , ayant tant caressé
 Tantôt un moine et tantôt un beau page.
 A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours ,
 Son pucelage et son baudet profane
 Et saint Denis font de faibles secours ;
 Le vrai Denis , le héros de nos jours ,
 Je le connais , et je fais quel est l'âne.
 Pour la Pucelle , en vérité ,
 Il faut que vous alliez dans Vienne
 Au tribunal de chasteté :
 Allez , que rien ne vous retienne ;
 Et retournez à Sans-fouci ,
 Quand dans vos courses éternelles
 Vous aurez vu chez l'ennemi
 Et des héros et des pucelles.

Vos vers sont charmans , et si votre Majesté a battu ses
 ennemis , ils sont encore meilleurs ; mais pour votre

— 1759. *Akalia* papal , je le trouve très-adroit ; il est fait de façon que les trois quarts des protestans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin , et de quoi animer les fots de bonne foi de la confession *in , met , uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un sage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre Majesté ; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas de loisir cette fin de campagne , et qu'elle soit si occupée à donner sur les oreilles aux Abares , Bulgares , Roxelans , Scythes et Massagètes , qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philosophie et à la destruction de l'*Inf*. . . . Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Infame* à sa Majesté par mon testament. Elle est plus son ennemie qu'elle ne croit ; sa pucelle et son fanatique sont quelque chose , mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident , et *Frédéric* était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

L E T T R E C X X X I I I .

D U R O I .

Le 22 de septembre.

LA duchesse de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre , &c. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune , les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29 ; c'est

même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

1759,

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne ; je n'ai pas le courage abattu ; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix ; et que, quelque malheur qui m'arrive, je me sens incapable de faire une action qui blesse le moins du monde ce point si sensible et si délicat pour un homme qui pense en preux chevalier, si peu considéré de ces infames politiques qui pensent comme des marchands.

Je ne fais rien de ce que vous avez voulu me faire favoir ; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieuse. Voyez-vous ! il ne me reste que l'honneur ; je le conserverai au prix de mon sang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentimens. Je suis dans les convulsions des opérations militaires ; je suis comme les joueurs qui sont dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtresse volage. J'ai affaire à de si sottes gens qu'il faut nécessairement qu'à la fin j'aye l'avantage sur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à sa sacrée majesté le Hasard, je ne m'en embarrasse pas. J'ai jusqu'ici la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada

302 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— font des argumens capables de rendre la raison aux
1759. Français auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouil-
lée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la
veux non flétrissante. Après avoir combattu avec
succès contre toute l'Europe, il serait bien honteux
de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu
par l'épée.

Voilà ma façon de penser; vous ne me trouverez
pas à l'eau-rose; mais *Henri IV*, mais *Louis XIV*,
mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été
plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais
tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre
l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous
dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la
correspondance fera plus libre, &c.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXXIV.

D U R O I.

Du camp près de Wilsdruff, le 17 de novembre.

GRAND merci de la tragédie de Socrate. Elle
devrait confondre le fanatisme absurde, vice domi-
nant à présent en France, et qui, ne pouvant exercer
sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique,
s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon
sens.

Les frocards , les mitrés , les chapeaux d'écarlate ,
 Lisent en frémissant le drame de Socrate ;
 L'atrabilaire amas de docteurs , de cagots ,
 De la raison humaine implacables bourreaux ,
 En pâlisant de rage , en bouffissant leur rate ,
 D'aburdes zélateurs vont soulever les flots.
 Si des Athéniens vous empruntez le dos
 Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte ,
 Les contre-coups font tous fentis par vos bigots.

1759.

Déjà leur cabale est accrue
 Du concours impofant des Mérites nouveaux ,
 Pédantefques tyrans , la honte des barreaux.
 On s'emprefse , on opine , et la troupe incongrue ,
 En vous épargnant la ciguë ,
 Pour mieux honorer vos travaux ,
 Elève des bûchers , entaffe des fagots.

Le brafier étincelle , et déjà part la flamme
 Qu'allume la main de l'Infame
 Pour confumer ce bel efprit ,
 Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire ;
 Mais au lieu de griller Voltaire ,
 Ils ne pourront rôtir que fon malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant , tout
 pefé , tout bien examiné , il vaut mieux le livre que
 l'homme. Vous devez bien croire que je ne me join-
 drai pas à ces gens-là ; et fi vous vous plaignez que
 je vous mords , c'est à mon infçu , ou du moins
 fans intention. Penfiez , je vous prie , que je fuis
 environné d'ennemis , prefé de toutes parts ; l'un

— me pique, l'autre m'éclabouffe ; ici l'on m'insulte ;
 1759. enfin la patience succombe. L'instinct d'un senti-
 ment trop vif l'emporte sur la voix de la raison ; la
 colère irritée s'enflamme , et je suis dans quelques
 momens ,

Comme un sanglier écumant
 Qui résiste et qui se défend
 Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
 On le poursuit avec furie ;
 Il attaque , il blesse , il pourfend ,
 Et donne à propos de sa dent
 Des coups à la race ennemie
 Qui le fuit de loin en jappant.
 Trop irrité , dans sa colère
 Il brave le fer inhumain ,
 Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin ,
 Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
 L'homme , ainsi que cet animal ,
 S'il souffre , irrité par le mal ,
 Livré à l'instinct des sens sa faible intelligence.
 Sous le despotisme fatal
 De la sanguinaire vengeance ,
 Souvent son aveugle fureur
 Confond le crime et l'innocence.
 Le sage qui voit son erreur
 Le plaint , la déplore , et soupire ;
 Détournant ses pas sans rien dire,
 Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera
 cette pénible campagne , et attendez qu'un ciel serein

ait

ait succédé à tant d'obscurs nuages. Votre imagination
brillante me promène à Vienne ; vous m'introduisez
au conseil de chasteté ; mais sachez que l'expérience
m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes
femmes.

Hélas , pensez-vous qu'à mon âge ,
Le corps en rut , l'esprit volage ,
L'on cherche , d'amour agité ,
De Vénus le doux badinage ,
Les plaisirs et la volupté ?
Ce temps heureux , c'est bien dommage ,
Loin de moi s'est précipité ;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage ,
Ni l'empire de la beauté ,
Sur un vieillard courbé , voûté ,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage ;
Contenance est nécessité ;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de vision béatifique dans le goût de celle de *Moïse*. Les barbares Cosaques et Tartares , gens infames à considérer en tout sens , ont brûlé et ravagé des contrées , et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

1759.

La Fortune inconstante et fière
 Ne traite pas ses courtisans
 Toujours d'une égale manière.

Ces fous nommés héros , et qui courent les champs ,
 Couverts de fang et de poussière ,
 Voltaire , n'ont pas tous les ans
 La faveur de voir le derrière
 De leurs ennemis insolens.

Pour les humilier , la quinteuse déesse
 Quelquefois les oblige eux-même à le montrer :
 Oui , nous l'avons tourné dans un jour de détresse ;
 Les Russes ont pu s'y mirer.

Cette glace pour eux n'a point été traîtresse ;
 On les a vus , pleins d'allégresse ,
 S'y pavaner et s'admirer.
 Voilà le sort de ma vieilleffe !
 Cependant cet homme béni
 Par l'Antechrist siégeant à Rome ,
 Ce Fabius , ce plaifant homme
 Qui sur sa tête réunit
 De la vanité la plus folle
 Le brillant et frêle symbole ,
 Commence à décamper de nuit.
 Je n'ose dire qu'il s'enfuit ;
 Jusqu'ici sa pudeur nous cache
 Cette attitude qui le fâche.
 Mais comptez sur moi : nous verrons
 Dans peu ces cus dodus et ronds ,
 Sans façon , sans tant de grimaces ,
 Sans honte nous montrer leurs faces.
 Mais certain duc s'illufrant à jamais
 Sauvera l'empire français ,

Sans capitaine, fans finance ,
 Sans Amérique , fans prudence ,
 Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglais.
 Couvrant tous ces fujets d'un voile de décence ,
 Et lâchant quelques mots remplis de complaisance ,
 Des cieux sur notre sphère il conduira la paix ;
 Moi , quittant le harnois et le casque et l'épée
 De trop de sang humain trempée ,
 Je partirai soudain d'ici ;
 J'irai, consolant ma vieilleffe
 Par l'étude de la sagesse ,
 M'enfevelir à Sans-souci.

1759.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion je croirai vivre hors du grand monde , et quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre hermitage ; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau ; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois , après s'être long - temps battus , font enfin la paix. Ne pourrez - vous jamais la faire ? Je crois que vous seriez capable , comme *Orphée* , de descendre aux enfers , non pas pour fléchir *Pluton* , non pas pour ramener la belle *Emilie* , mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde (1). Sacrifiez - moi votre vengeance , ou plutôt immolez-la à votre propre réputation ; que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu , votre devoir vous parlent par

(1) *Maupertuis* , qui venait de mourir à Balle.

308 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

— 1759. ma bouche ; n'y foyez pas infensible , et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle fera bonne ; et je vous écrirai dans une huitaine de jours de Drefde , avec plus de tranquillité et de fuite qu'à présent.

Adieu ; négociez , travaillez , jouissez , écrivez en paix ; et que le dieu des philosophes , en vous inspirant des sentimens plus doux , vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité.

F É D É R I C .

L E T T R E C X X X V .

D U R O I .

A Fridberg , le 24 de février.

— 1760. **D**E combien de lauriers vous êtes-vous couvert ,
Au théâtre , au lycée , au temple de l'histoire ?
Amant des filles de Mémoire ,
Leurs immenses trésors vous font toujours ouverts .
Vous y puifez la double gloire
D'exceller par la prose ainfi que par les vers ;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père ,
Un laurier manque encor fur le front de Voltaire .

Après tant d'ouvrages parfaits ,
 Avec l'Europe je croirais ,
 Si par une habile manœuvre
 Ses foins nous ramènent la paix ,
 Que ce fera son vrai chef-d'œuvre.

 1760.

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe. *Virgile* a fait d'aussi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un avantage que vous gagnerez sur tous vos confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne fais qui m'a trahi et qui s'est avisé de donner au public des rapsodies qui étaient bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à des mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je serais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes mêmes les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poète incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne font jamais venus jusqu'à moi. Je fais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni su, ni voulu qu'on touchât à vos

— effets et à votre argent. Cela étant , vous pouvez le
1760. redemander de droit : ce que j'approuverai fort ;
et *Schmit* n'aura sur ce fujet aucune protection à
attendre de moi.

Je ne fais quel est ce *Brédo* dont vous me parlez.
Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un
ravage affreux parmi nous ; et ce qu'il y a de triste ,
c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de
la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet
que d'aussi cruelles secouffes font sur moi : je m'en-
veloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux.
La chair et le sang se révoltent souvent contre cet
empire tyrannique de la raison ; mais il faut y céder.
Si vous me voyiez , à peine me reconnaîtriez - vous :
je suis vieux , cassé , grison , ridé ; je perds les dents
et la gaieté. Si cela dure , il ne restera de moi - même
que la manie de faire des vers , et un attachement
inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes ver-
tueux que je connais. Ma carrière est difficile , semée
de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les fortes
de chagrins qui peuvent affliger l'humanité , et je
me suis souvent répété ces beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des sages , &c.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous
donne : *le Salomon* que vous avez eu la méchanceté
de faire brûler par le parlement , une comédie , *La*
femme qui a raison , enfin une *Oraison funèbre de frère*
Berthier. Je n'ai à riposter à toutes ces pièces que par
celles que je vous envoie , qui certainement ne les
valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons
à mes ennemis ; plus ils me persécuteront , et plus

je leur taillerai de la besogne. Et si je péris, ce fera
 sous un tas de leurs libelles, parmi des armes brisées
 sur un champ de bataille; et je vous répons que
 j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre
 nom n'est pas connu, et où les *Boyer* et les *Turenne*
 sont égaux. 1760.

Je ferais bien aise de vous recevoir : je vous souhaite
 mille bonheurs : mais où ? quand ? et comment ?
 Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le grand *Newton*
 ne sauraient résoudre.

Adieu ; vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas
 ceux que le diable, ou je ne fais quel être malfaisant,
 lutine.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Au château de Tournay, par Genève, 21 avril.

S I R E,

UN petit moine de Saint-Just disait à *Charles-Quint* :
Sacrée Majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir troublé le
monde ? faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa
cellule ? Je suis le moine, mais vous n'avez pas renoncé
 aux grandeurs et aux misères humaines comme
Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire
 que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que
 le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les
 œuvres du philosophe de Sans-fouci dans sa cassette ?

1760. Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement; qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé; ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui? que m'importe sa personne et sa mémoire? en quoi ai-je pu lui faire tort en disant à votre Majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi; quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser!

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe: Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST, il appelle à sa cour un homme qui n'y croit point,

et il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes , et DIEU les punit les uns par les autres. ————
1760.

Voilà ce que l'on dit , voilà ce qu'on imprime de tous côtés ; et pendant que les fanatiques sont unis , les philosophes sont dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs , on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne , c'est vous qui me faites des reproches , et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques ! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice ; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir , et sur-tout de souffrir par vous , mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible , et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie , si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous ; fonds admirable , mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination , un peu par l'humeur , et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame ; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes , de leur dire , de leur écrire des choses piquantes ; plaisir indigne de vous , d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talents uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que , convaincu lui-même

—
1760. de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres , mais moins dangereuses par son obscurité , il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts , pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes , et il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse , en faisant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

L E T T R E C X X X V I I.

D U R O I.

Au camp de Porcelaine , à Meissen , le premier mai.

DE l'art de César et du vôtre
 J'étais trop amoureux dans ma jeune saison ;
 Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
 Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
 Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer ,
 Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer ,
 Il n'en est presque aucun , exceptez-en Turenne ,
 Condé , Gustave-Adolphe , Eugène ,
 Que l'on ose lui comparer.
 Sur le Parnasse , après Virgile ,
 Je vois passer dix-sept cents ans
 Où le génie humain stérile
 S'efforce vainement d'atteindre à ses talens.

Et si le Tasse a su nous plaire
 Par certains détails de ses chants,
 Sa fable mal ourdie altère
 La beauté de ses traits brillans.

1760.

Le seul fils d'Apollon, le seul digne adverfaire
 Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
 Vous l'avez deviné, je me le persuade :
 C'est l'auteur que la *Henriade*
 Mérita d'immortaliser.

Pour moi je me renferme en mes justes limites ;
 Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
 Les talens du poëte, et du héros romain,
 Je borne mes faibles mérites
 Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'est comme si l'Océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une *ode aux Germains*, une *épître à d'Alembert*, une autre *épître* sur le commencement de cette campagne, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuser ; mais je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, *Racine* ou *Boileau*, pour qu'ils aillent à la postérité ; et ce qui n'est pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix ; s'il s'agit de badiner, vous ferez que depuis que j'ai lu l'*Arioste*, j'ai pris monseigneur de Maïence en aversion ; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Eglise ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protège ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de *Choiseul*, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne

1760. m'explique pas , mais on verra en moins de deux mois.... toute la scène se changer en Europe ; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources , et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or fus , monsieur le comte de *Tourney* , vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des bêtes ; vous connaissez l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux , chiens , finges , chats ou perroquets , et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent , devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles sujets qui n'ont pas le sens commun , leur cour s'éclaircirait la première , et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous ? avec quoi feraient-ils la guerre ? qui cultiverait les champs ? qui travaillerait ? &c. &c. Le paradis d'Eden n'est donc , selon moi , qu'une allégorie qui ne signifie autre chose , que pour deux hommes d'esprit dans une société , il s'en trouve mille que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc , monsieur le Comte , vous le louez mal , à mon sens , en m'assurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens ; et je soutiens en outre que ni *Socrate* ni le juste *Aristide* n'auraient jamais consenti qu'on démembrât , le moins du monde , la république grecque ; en quoi j'imite leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne. 1760.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc ; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monsieur le Comte, vous payerez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère ; j'ai rassemblé toutes mes forces ; et tous ces drôles qui faisaient les impertinens, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de *Saint-Germain* est un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne fera pas long-temps ministre ; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple. Sous ce règne-ci les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII* : je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre ; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres ; je peux vous juger, et

(1) C'était un aventurier qui se donnait pour immortel ; il avait assisté JESUS-CHRIST au calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente ; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion.

1760. avoir mon opinion du mérite de *Virgile* ; mais je ne
 suis pas fait pour le dire en public , parce que je n'ai
 pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe
 ou non , ma société indulgente relèvera mes bévues
 et me pardonnera ; il n'en est pas de même du
 public ; il faut être plus circonspect en écrivant pour
 lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme
 ces propos de table où l'on pense tout haut , où l'on
 parle sans se gêner , et où l'on ne se formalise point
 d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques momens de reste , la déman-
 geaison d'écrire me prend ; je ne me refuse pas ce
 léger plaisir ; cela m'amuse , me dissipe , et me rend
 ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison , vous devez croire
 que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se
 l'est imaginé en France , et qu'on ne devait point
 me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les
 doigts à coup sûr ; et pour moi (ou pour mieux dire
 pour les intérêts de l'État que je gouverne) il n'y
 perdra rien.

Adieu ; vivez en paix , que mes vers vous causent
 un profond sommeil , et vous donnent des rêves
 agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer
 les fautes grossières , encore serait-ce quelque chose ?
 Les corrections ne me coûtent rien à présent.

Je vous recommande , monsieur le Comte , à la
 protection de la très-sainte immaculée Vierge , et à
 celle de monsieur son fils l. p.

FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du
 cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette

lettre , et en augmenter le style de la chancellerie par —
 ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer 1760.
 au saint père , peut-être lui ferez-vous plaisir ; et la
 chancellerie des brefs pourra s'en servir.

L E T T R E C X X X V I I I .

D U R O I .

A Meiffen , le 12 de mai.

JE fais très-bien que j'ai des défauts , et même de
 grands défauts. Je vous assure que je ne me traite
 pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand
 je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail
 ferait moins infructueux si j'étais dans une situation
 où mon ame n'eût pas à souffrir des secouffes aussi
 impétueuses et des agitations aussi violentes que
 celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps,
 et auxquelles probablement elle fera encore en
 butte.

La paix s'est envolée avec les papillons ; il n'en est
 plus question du tout. On fait de toutes parts de
 nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusque *in secula
 seculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous
 avez eu sans doute les plus grands torts envers moi.
 Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philoso-
 phe. Je vous ai tout pardonné ; et même je veux tout
 oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un

— 1760. fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en feriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de *Molière*, mais personne ne parlera de la nièce de *Voltaire*. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas : j'ai bien ici d'autres affaires ; et j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*) est en plein voyage. Si un certain petit duc possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les perfiffler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé *Pâris*. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres ; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconsciente ; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

(*) C'est le titre d'un ouvrage du *R. de P.*

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue fuite de règnes que quelques années de *Louis XIV.* Le règne de *Henri IV* ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de *Richelieu*, on remarque de la liaison dans les projets, et du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies. 1760.

La France a pu produire des *Descartes*, des *Mallebranches*, mais ni des *Leibnitz*, ni des *Lockes*, ni des *Newtons*. En revanche, pour le goût vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de *Alembert*, sur-tout ses *Elémens de philosophie* et son *Discours encyclopédique*. Les autres livres qui me sont tombés entre les mains ne sont pas dignes d'être brûlés.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que soixante-deux ans, et votre ame est encore pleine de ce feu qui anime les corps et les soutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération présente. Vous aurez le plaisir de faire un couplet malin sur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas: je vous en donne l'absolution.

Corresp. du roi de P... &c. Tome II. X

— d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les
1760. matières dès à présent ; peut-être les pourrez-vous
mettre en œuvre plus tôt que vous ne le croyez. Pour
moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile* qu'il y a
un français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai
autant aux *Sophocles* et aux *Euripides* : je parlerai à
Thucydide de votre histoire , à *Quinte-Curce* de votre
Charles XII ; et je me ferai peut-être lapider par tous
ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en
lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis* pour les
consoler fera lire dans un coin l'*Akakia* à *Zoïle*.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on
écrit à des indiscrets : c'est le seul moyen de les
empêcher de les lire aux coins des rues et en plein
marché.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X X X I X.

D U R O I.

A Radeberg, le 21 juin.

JE reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30
de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de
ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur
de bonne foi. L'année 1718 a paru votre *Oedipe* ;
vous aviez alors 19 ans, donc

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui
était ici, s'est retiré sur Radeberg, et mon coup se

trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suifferie, si vous le voulez. 1769.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amuse aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : et, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand mogul qu'à *Louis le bien-aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la *Pompadour*.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une demoiselle

1760. *Poisson*, sur-tout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aye ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servie, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, sur-tout ces petites pièces détachées de vos *Mélanges de littérature*. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'esprit que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monsieur le comte de *Tourney* à la —
 protection de son ange gardien, de la très-sainte et 1760.
 immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p... *Vale*.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L.

D U R O I.

Le 31 d'octobre.

JE vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai excroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg : j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous ; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes : mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne fais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'*Argens* : il se peut qu'elle soit de moi ; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de *Choiseul* ni d'*Eve* ni d'*Adam*. Peu m'importe qu'il ait des sentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas ? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas

— le temps de penser à celles des autres. Mais laissons
1760. là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie? Et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne se trouve dans la vie de *Charles XII*? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites et contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois quarts des hommes font faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable et de l'enfer leur fascine les yeux, et ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot et méchant. J'y recherche en vain cette image de DIEU dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade; je souffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines, qui démonteraient un *Socrate*, un *Antonin* même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de *Candide*, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, et que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma santé baisse à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir *Virgile* de la *Henriade*, et descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs et nos espérances ne nous suivent plus, où votre beau génie et celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance. 1760.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talens ; enfin vous rendrez de moi le compte que *Babouc* rendit de Paris au génie *Ituriel*.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle est ; elle ne fera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu ; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L I.

D U R O I.

A Berlin , le premier de janvier. (1)

— 1765. JE vous ai cru si occupé à écraser l'*inf...*, que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte et le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies : je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent. C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement : et quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du sieur *Tronchin*, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, et qu'après tout des herbes et des minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redresser des ressorts usés et à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliser son imagination, et le guérissent par le

(1) On n'a rien trouvé de 1761 à 1764.

régime : et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puissent me donner la moindre consolation, dès que je suis malade, je me mets à un régime rigoureux ; et jusqu'ici je m'en suis bien trouvé. — 1765.

Vous pouvez donc consoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu ; (quoique je la trouve des plus minces) car, quoique je ne jouisse pas d'une santé bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; et je ne suis pas du sentiment que notre existence vaille qu'on se donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous suis fort obligé de la part que vous prenez à ma santé, et des choses obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de justes appréhensions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies, qui ont signalé le siècle de *Louis XIV*. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L I I .

D U R O I .

A Sans-fouci , le 24 d'octobre.

1765. **S**i je n'ai pas l'art de vous rajeunir , j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long - temps pour l'ornement et l'instruction de notre siècle. Que ferait - ce des belles-lettres si elles vous perdaient ? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela fera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailan dont vous me parlez , proche de Clèves , a été ruinée par les Français ; et , autant que je me le rappelle , elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient , et je ne saurais passer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail sera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établisse ; et je crois que le moyen le plus simple ferait que ces gens envoyassent quelqu'un à Clèves pour

(1) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes français qui y pourraient dire librement la vérité , sans craindre ni ministres , ni prêtres , ni parlemens.

voir ce qui ferait à leur convenance, et de quoi je puis disposer en leur faveur. Ce sera le moyen le plus court, et qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu. 1765.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette espèce à deux pieds, sans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philosophes du monde ne corrigeront le genre humain de la superstition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la composition de l'espèce : c'est une crainte, c'est une faiblesse, c'est une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le système merveilleux.

Il est peu d'âmes philosophiques et d'une trempe assez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon sens est détrompé des erreurs populaires, qui se révoltent contre les absurdités, et qui à l'approche de la mort redeviennent superstitieux par crainte et meurent en capucins : vous en voyez d'autres dont la façon de penser dépend de leur digestion, bonne ou mauvaise.

Il ne suffit pas, à mon sens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inspirer le courage d'esprit, ou la sensibilité et la terreur de la mort triompheront des raisonnemens les plus forts et les plus méthodiques.

Vous pensez, parce que les quakers et les sociniens ont établi une religion simple, qu'en la simplifiant

1765. encore davantage on pourrait sur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; et suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvait considérable, il enfanterait en peu de temps quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le composer, que des âmes exemptes de crainte et de faiblesse. Cela ne se trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : et c'est beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait possédés, et dont les suites font horreur.

Le fanatisme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées florissantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévastations qui se sont faites, vous ferez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maisons en Silésie ; en Poméranie et dans la nouvelle Marche six mille cinq cents : ce qui fait, selon *Newton* et d'*Alembert*, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Russes. Nous n'avons pas fait une guerre aussi abominable ; et il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maisons dans les villes que nous avons assiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas séduits ; et j'ai de ce côté-là ma conscience exempte de tout reproche.

A présent que tout est tranquille et rétabli, les philosophes par préférence trouveront des asiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raison

l'ennemi de *Baal*, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *prostituée de Babylone*. 1765.

Je vous recommande à la sainte garde d'*Epicure*, d'*Aristipe*, de *Locke*, de *Gassendi*, de *Bayle* et de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDÉRIC.

Si vous voulez nous faire passer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaisir à ceux qui espèrent en celui qui délivrera son peuple du joug des imposteurs.

L E T T R E C X L I I I.

D U R O I.

A Berlin, le 8 de janvier.

NON, il n'est point de plus plaissant vieillard que vous. Vous avez conservé toute la gaieté et l'aménité de votre jeunesse. Votre lettre sur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus surpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre esprit est encore jeune, et tant qu'il restera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des ressources pour vivre. 1766.

1766. Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finissant votre lettre , vous feriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui distinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes ; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile , en même temps qu'elle porte le froment , fait éclore l'ivraie , l'*infame* ne donne que des herbes venimeuses. Il vous est réservé de l'écraser avec votre redoutable massue , avec les ridicules que vous répandez sur elle , et qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes savent raisonner , tous craignent le ridicule.

Il est certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penser. Dans la superstitieuse Bohême , en Autriche , ancien siège du fanatisme , les personnes de mise commencent à ouvrir les yeux. Les images des saints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppose à l'entrée des bons ouvrages , la vérité perce nonobstant toutes ces sévérités. Quoique les progrès ne soient pas rapides , c'est toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la superstition.

Dans nos pays protestans on va plus vite ; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un siècle pour que les animosités qui naquirent des parties *sub utrâque* , et la sorbonne , soient entièrement éteintes. De ce vaste domaine du fanatisme , il ne reste guère que la Pologne , le Portugal , l'Espagne et la Bavière , où la crasse ignorance et l'engourdissement des esprits maintiennent encore la superstition.

Pour vos Gênois, depuis que vous y êtes, ils font non-seulement mécréans, ils font encore devenus tous de beaux esprits. Ils font des conversations entières en antithèses et en épigrammes. C'est un miracle par vous opéré. Qu'est-ce que ressusciter un mort en comparaison de donner de l'imagination à qui la nature en a refusé ? En France, aucun conte de balourdise qui ne roule sur un suisse ; en Allemagne, quoique nous ne passions pas pour les plus découplés, nous plaisantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous résidez : vous êtes le *Prométhée* de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous serions à présent quelque chose. Une fatalité qui préside aux choses de la vie, n'a pas voulu que nous jouissions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur ; et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de *Virgile*, d'*Ovide* et d'*Horace* : je crains que la France en vous perdant n'éprouve le sort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarrasse peu du goût, de la stérilité ou de l'abondance de la postérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus sage.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Premier février.

SIRE,

— 1766. J E vous fais très-tard mes remerciemens, mais c'est que j'ai été sur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a presque tué; j'étais tout près d'aller trouver *Bayle* et de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre; il aurait sûrement plaisanté avec moi de ce que votre Majesté en a usé avec lui comme *Jurieu*; elle a tronqué l'article *David*. Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage sur la seconde édition de *Bayle*. C'est bien dommage de ne pas rendre à ce *David* toute la justice qui lui est due; c'était un abominable juif, lui et ses psaumes. Je connais un roi plus puissant que lui et plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danser les collines comme des beliers, et les beliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraser les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aspics et de basilics. Ce qui me plaît sur-tout de lui, c'est que dans toutes ses épîtres il n'y a pas une seule pensée qui ne soit vraie; son imagination ne s'égare point.

La

La justesse est le fonds de son esprit ; et en effet sans justesse il n'y a ni esprit ni talent. — 1766.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boisseau de diamans. Voilà les seuls marchés que je puisse faire avec lui.

Les dévotes de Versailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en S^{te} Geneviève ; mais le monarque philosophe prendra mon parti.

Puisque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire , en voici d'autres que je souhaite qui l'amusement. Comme ce sont des affaires graves qui se passent dans ses Etats , il est juste qu'elles soient portées au tribunal de sa raison.

Il y a en France un nouveau procès tout semblable à celui des *Calas* ; et il paraîtra dans quelque temps un mémoire signé de plusieurs avocats , qui pourra exciter la curiosité et la sensibilité. On verra que nos papistes sont toujours persuadés que les protestans égorgent leurs enfans pour plaire à DIEU. Si sa Majesté veut avoir ce mémoire , je la supplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adresser. J'ignore s'il le faut mettre à la poste , ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

L E T T R E C X L V.

D U R O I.

A Potsdam , le 25 février.

— 1766. **J'**AURAIS été fâché de vous favoir si tôt en la compagnie de *Bayle*. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, et souvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature française dans ce siècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps : votre vieillesse est comme l'enfance d'*Hercule*. Ce dieu écrasait des serpens dans son berceau ; et vous , chargé d'années, vous écrasez l'*inf*....

Vos vers sur la mort du dauphin sont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué S^{te} *Geneviève* mal à propos , parce que la reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas sans doute la sainte conversation de l'évêque de Beauvais avec DIEU, qui lui répondit : *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à DIEU, et où les reines font des pèlerinages, les ossemens des bergères l'emportent sur les statues des héros, et on plante là les philosophes et les poètes. Les progrès de la raison humaine sont plus lents qu'on ne les croit. En voici la véritable cause : presque tout le monde se contente d'idées vagues des choses ; peu

ont le temps de les examiner et de les approfondir. —
 Les uns, garrottés par les chaînes de la superstition dès 1766.
 leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briser ;
 d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de
 géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans
 qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs.
 Ajoutez à cela des âmes timides, des femmes peureu-
 ses ; et ce total compose la société. S'il se trouve donc
 un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup.
 Vous et vos semblables écrivez pour lui ; le reste se
 scandalise, et vous damne charitablement. Pour moi
 qui ne vous scandalise point, je ferai mon profit
 honnête du mémoire des avocats et de toutes les
 bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correspondance de
 la Suisse passe par Francfort-au-Mein pour nous
 parvenir. Je n'en suis cependant pas informé au
 juste. Ah ! si du moins vous aviez fait quelque séjour
 à Neuchâtel, vous auriez donné de l'esprit au modé-
 rateur, à la sainte féquelle. A présent ce canton est
 comme la Béotie en comparaison de Ferney et des
 lieux où vous habitez, et nous comme les Lapons.
 N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages,
 et s'intéressent à votre conservation.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L V I.

D U R O I.

A Potsdam , le 7 d'auguste.

— **M**ON neveu m'a écrit qu'il se proposait de visiter
 1766. en passant le philosophe de Ferney. Je lui envie le plaisir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos conversations ; et vous aviez tant de matières à traiter , que leur abondance ne vous imposait pas la nécessité d'avoir recours au philosophe de Sans-fouci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves : je ne m'y oppose point ; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près que le séjour de leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces forêts , toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils observent de la décence dans leurs écrits.

La scène qui s'est passée à Abbeville est tragique : mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis ? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a consacrés dans l'esprit des peuples ? Et si l'on veut jouir de la liberté de penser , faut-il insulter à la croyance établie ? Quiconque ne veut point remuer , est rarement persécuté. Souvenez-vous de ce

mot de *Fontenelle* : si j'avais la main pleine de vérités, je penferais plus d'une fois avant de l'ouvrir.

 1766.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; et si votre parlement a sévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le signe que les chrétiens révèrent comme le symbole de leur salut, accusez-en les lois du royaume (1). C'est selon ces lois que tout magistrat fait serment de juger; il ne peut prononcer la sentence que selon ce qu'elles contiennent; et il n'y a de ressource pour l'accusé qu'en prouvant qu'il n'est pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez si j'aurais prononcé un arrêt aussi dur, je vous dirais que non, et que, selon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez brisé une statue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroisse qui portait ce que vous favez, eh bien, je vous condamne à vous présenter quinze jours consécutifs sans chapeau à l'église : vous avez lu les ouvrages de *Voltaire*, oh, ça, monsieur le jeune homme, il est bon de vous former le jugement; pour cet effet on vous enjoint d'étudier la *Somme de S^t Thomas* et le guide-âne de monsieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus sévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges; car l'ennui est un siècle, et la mort un moment.

(1) Il n'existait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de *la Barre*; et ce qui le prouve, c'est que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a osé la citer; mais il est vrai qu'ils en ont supposé l'existence, ce qui prouve ou une ignorance honteuse de la législation, ou un fanatisme porté jusqu'à la démence.

1766. — Que le ciel ou la destinée écarte cette mort de votre tête, et que vous éclairiez doucement et paisiblement ce siècle que vous illustrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaisir de vous revoir et de vous assurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inspirée. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVII.

D U R O I.

A Potsdam, le 13 d'août.

JE compte que vous aurez déjà reçu ma réponse à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville aussi affreuse que l'injuste supplice de *Calas*. Ce *Calas* était innocent ; le fanatisme se sacrifie cette victime, et rien dans cette action atroce ne peut servir d'excuse aux juges. Bien loin de là, ils se soustraient aux formalités des procédures, et ils condamnent au supplice sans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville est d'une nature bien différente. Vous ne contesterez pas que tout citoyen doit se conformer aux lois de son pays : or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La discrétion, la décence, sur-tout le respect que tout citoyen

doit aux lois, obligent donc de ne point insulter au culte reçu, et d'éviter le scandale et l'insolence. Ce sont ces lois de sang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuses demeureront établies, les magistrats ne pourront pas se dispenser d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philosophes et les accusent d'être la cause de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des insensés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cause des infortunes qu'effuyaient les armées françaises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent, et il sacrifie au clergé qui en promet, des philosophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages, qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se parent le sous-entend; car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerais que les hommes fussent raisonnables, et sur-tout qu'ils fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie: son caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier et ignorant;

1766. — mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium* ; toutefois il assistait aux sacrifices publics. *Gassendi* allait à la messe, et *Newton* au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut ; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie et la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens, qui sont conformes à ce qu'assurent la liberté et la sûreté publique, premier objet de toute législation.

Je parie que vous pensez en lisant ceci : cela est bien allemand, cela se ressent bien du flegme d'une nation qui n'a que des passions ébauchées.

Nous sommes, il est vrai, une espèce de végétaux en comparaison des Français : aussi n'avons-nous produit ni Jérusalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur *Charlemagne* s'avisa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le sommes restés ; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, et les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous sommes : *Ovide* s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de *Tomes* ; et j'ai assez de vaine gloire pour me persuader que la province de *Clèves* vaut mieux que le lieu où le *Danube* se jette par sept bouches dans la mer Noire. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L V I I I.

D U R O I.

A Breslau, le premier de septembre.

Vous aurez vu par ma lettre précédente que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'*Hippocrate* moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne fais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique: on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr. — 1766.

Je ne fais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs et le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix; et ils sont si pleins de leur ouvrage que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes; et l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt; vos ecclésiastiques et vos parlemens,

346 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

1766. — fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux, et laisseraient le public et le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces messieurs: je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages sont répandus ici, et entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce, point de société policée où votre réputation ne brille.

Jouissez de votre gloire, et jouissez-en long-temps. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C X L I X.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 13 de septembre.

VOUS n'avez pas besoin de me recommander les philosophes: ils feront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés et paisibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, et ne puis ressusciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés et brûlés; mais d'ailleurs ils y trouveront asile et fureté.

Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il était imprimé à Berne; les Bernois ont donc exercé une juridiction légitime sur

cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles , des contro-
 verses, des fanatiques et des papes : à quoi j'applaudis
 fort , en qualité d'hérétique. Ce ne sont que des
 niaiseries, en comparaison de ce qui vient de se
 passer à Abbeville. Rôtir des hommes passe la rail-
 lerie ; jeter du papier au feu , c'est humeur.

1766.

Vous devriez par représailles faire un *auto-da-fé* à
 Ferney, et condamner aux flammes tous les ouvrages
 de théologie et de controverse de votre voisinage, en
 rassemblant autour du brazier des théologiens de toute
 secte pour les régaler de ce doux spectacle. Pour moi
 dont la foi est tiède, je tolère tout le monde, à condi-
 tion qu'on me tolère, moi, sans m'embarrasser même
 de la foi des autres.

Vos missionnaires défilent les yeux à quelques
 jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais
 que de bêtes dans le monde qui ne pensent point !
 que de personnes livrées au plaisir, que le raisonne-
 ment fatigue ! que d'ambitieux occupés de leurs
 projets ! sur ce grand nombre, combien peu de gens
 aiment à s'instruire et à s'éclairer ! Le brouillard épais
 qui aveuglait l'humanité aux X^e et XIII^e siècles, est
 dissipé ; cependant la plupart des yeux sont myopes ;
 quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulsionnaires* ; en Hol-
 lande on connaît les *fins*, ici les *piétistes*. Il y aura de
 ces espèces là tant que le monde durera, comme il
 se trouve des chênes stériles dans les forêts, et des
 frelons près des abeilles.

Croyez que si des philosophes fondaient un gou-
 vernement, qu'au bout d'un demi-siècle le peuple se

— 1766. forgerait des superstitions nouvelles , et qu'il attacherait son culte à un objet quelconque qui frapperait les sens , ou il se ferait de petites idoles , ou il révérerait le tombeau de ses fondateurs , ou il invoquerait le soleil ; ou quelque absurdité pareille l'emporterait sur le culte pur et simple de l'Être suprême.

La superstition est une faiblesse de l'esprit humain ; elle est inhérente à cet être ; elle a toujours été , elle fera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France ; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain azyme , devant le bœuf *Apis* , devant l'arche d'alliance , ou devant une statue ? Le choix ne vaut pas la peine ; la superstition est la même , et la raison n'y gagne rien.

Mais de se bien porter à soixante-dix ans , d'avoir l'esprit libre , d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge , comme dans sa première jeunesse , cela n'est pas indifférent. C'est votre destin : je souhaite que vous en jouissiez long-temps , et que vous soyez aussi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L,

D U R O I.

A Sans-fouci , le 3 de novembre.

J E ne suis pas le seul qui remarque que le génie et les talens sont plus rares en France et en Europe dans notre siècle , qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poètes , mais qui sont du second ordre : *la Harpe* , *Marmontel* et *Saint-Lambert*. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un parisien de génie n'achève une bonne tragédie. — 1766.

Il est sans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi ; mais la nation en rougit ; mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore considérer que plus un Etat est vaste , plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de l'autorité qui leur est confiée. Le seul moyen de l'empêcher est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort , qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures et confirmé leur sentence.

Il me semble que le jeune poète , auteur du *Triumvirat* , n'a pas plus que soixante-treize ans. J'en juge ainsi , parce qu'un commençant ne connaît ni ne sent des nuances aussi fines qu'il en est dans le caractère d'*Octave* ; que les deux actes que j'ai lus sont sans déclamation , et d'une simplicité qui ne plaît qu'après avoir épuisé toutes les fufées de la rhétorique. En

1766. supposant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il est sûr qu'un sage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en si beau chemin. Je vous compare aux rois : il en coûte à obtenir leur premier bienfait ; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article *Julien* avec plaisir. Cependant j'aurais désiré que vous eussiez plus ménagé cet abbé de *la Bletterie* ; tout dévot, tout janséniste qu'il est, il a rendu le premier hommage à la vérité ; il a rendu justice, quoique avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder ; il a rendu justice, dis-je, au caractère de *Julien*. Il ne l'a point appelé *apostat*. Il faut tenir compte à un janséniste de sa sincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le passage d'*Ammien - Marcellin* est interpolé sans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui suit. Ces deux phrases se lient si bien, que la fraude saute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers siècles : on accommodait les ouvrages à son gré. *Josephe* s'en est ressenti également. L'évangile de *Jean* demeure. Tout ce qui m'étonne c'est que messieurs les correcteurs ne se soient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c. : les ouvrages marqués au sceau de l'humanité, c'est-à-dire, de bévues, d'inconséquences, de contradictions, devaient ainsi se déceler

eux-mêmes. L'abrutissement de l'espèce humaine , —
 durant tant de siècles , a prolongé le fanatisme. Enfin 1766.
 vous avez été le *Bellerophon* qui a terrassé cette
 chimère.

Vivez donc pour achever d'en disperser les restes.
 Mais sur-tout songez que le repos et la tranquillité
 d'esprit sont les seuls biens dont nous puissions jouir
 durant notre pèlerinage , et qu'il n'est aucune gloire
 qui en approche. Je vous souhaite ces biens , et je
 jure par *Epicure* et par *Aristide* que personne de vos
 admirateurs ne s'intéresse plus que moi à votre
 félicité.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L I.

D U R O I.

A Sans-fouci , le 25 de novembre.

CET extrait du Dictionnaire de *Bayle* dont vous me
 parlez , est de moi. Je m'y étais occupé dans un temps
 où j'avais beaucoup d'affaires : l'édition s'en est res-
 sentie. On en prépare à présent une nouvelle où les
 articles des courtisanes seront remplacés par ceux
 d'*Ovide* et de *Lucrece* , et dans laquelle on restituera
 le bon article de *David*.

Je vous envoie , comme vous le souhaitez , cet
 extrait informe , et qui ne répond point à mon dessein.
 Il fera suivi de la nouvelle édition , dès qu'elle fera

1766. ————— achevée. Mais ce ne font que de légères chiquenaudes que j'applique sur le nez de l'*inf...*; il n'est donné qu'à vous de l'écraser.

Cette *inf...* a eu le fort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune; à présent dans la décrépitude, chacun l'insulte. Le marquis d'*Argens* l'a assez maltraitée dans son *Julien*. Cet ouvrage est moins incorrect que les autres; cependant je n'ai pas été content de la sortie qu'il fait à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a défarmé? *Maupertuis* sans doute a fait un mauvais ouvrage; c'est une plaifanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que personne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la chose au tragique; vous attaquâtes sérieusement un badinage; et avec votre redoutable massue d'*Hercule* vous écrasâtes un moucheron.

Pour moi qui voulais conserver la paix dans la maison, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez, respecté comme le dieu des beaux arts, comme le patriarche des écraseurs, couvert de gloire, et jouissant de votre vivant de toute votre réputation; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous considère comme mort, et l'on vous rend justice.

Mais de quoi vous avisez-vous de me demander des vers? *Plutus* a-t-il jamais requis *Vulcain* de lui fournir de l'or? *Thétis* a-t-elle jamais sollicité le

Rubicon

Rubicon de lui donner son filet d'eau? Puisque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un misérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puisqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce se coiffe à la grecque ou à l'éclipse, elle pourra s'en servir pour des papillotes. 1766.

J'ai fait des poésies médiocres: en fait de vers, les médiocres et les mauvais sont égaux. Il faut écrire comme vous, ou se taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a passé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voué, mais que ce feu que *Prométhée* déroba, ne vous manque point. C'est l'huile de la lampe: ce feu vous soutiendra. Vous irez à l'âge de *Fontenelle* en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, et en faisant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, raffiné de gloire et vainqueur de l'*inf...*, je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de *Lucrece*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Locke*, placé entre *Newton* et *Epicure*, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites comme celui que vous avez: *Ce soir tu seras assis à ma table.*

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 janvier.

S I R E,

— 1767. **J**E me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je fais que les autres hommes feront étonnés qu'après une guerre si longue et si vive, occupé du soin de rétablir votre royaume, gouvernant sans ministres, entrant dans tous les détails, vous puissiez cependant faire des vers français ; mais moi je n'en suis pas surpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'est que vos vers soient bons ; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des pensées fortes et vigoureuses, un coup d'œil juste sur les faiblesses des hommes, des idées profondes et vraies, c'est-là votre partage dans tous les temps ; mais pour du nombre et de l'harmonie, et très-souvent même des finesses de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg ; ce phénomène doit être assurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre Majesté est devenue un auteur qu'on épluche ?

Notre doyen, mon gros abbé d'*Olivet*, vient, dans une nouvelle édition de la *Profodie française*, de vous

critiquer sur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché —
 impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi 1767.
 adressée et imprimée dans les Oeuvres du philosophe
 de Sans-fouci; mais je ne crois pas que cette édition ait
 été faite sous vos yeux : quoi qu'il en soit, vous
 voilà devenu un auteur classique, examiné comme
Racine par notre doyen, cité devant notre tribunal
 des mots, et condamné sans appel à faire *crêpe* de
 deux syllabes.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philo-
 sophe de Sans-fouci une accusation toute contraire.
 Vous avez donné deux syllabes au mot *hait* dans
 votre beau discours du stoïcien.

Votre goût offensé hait l'absinthe amère.

Nous ne vous passerons pas cela. Le verbe *haïr*
 n'aura jamais deux syllabes à l'indicatif, *je hais, tu*
hais, il hait; vous auriez beau nous battre encore :

Nous pourrions bien haïr les infidélités
 De ceux qui par humeur ont fait de sots traités ;
 Nous pourrions bien haïr la fausse politique
 De ceux qui, s'unissant avec nos ennemis,
 Ont servi les desseins d'une cour tyrannique,
 Et qui se sont perdus pour perdre leurs amis ;

mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux syllabes;
 prenez, Sire, votre parti là-dessus, et ayez la bonté
 de changer ce vers ; cela vous fera bien aisé.

Où est le temps, Sire, où j'avais le bonheur de
 mettre des points sur les *i* à Sans-fouci et à Potsdam ?
 Je vous assure que ces deux années ont été les plus
 agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir

— 1767. un château sur les frontières de France et je m'en repens bien. Les Patagons, la poix réfine, l'exaltation de l'ame, et le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obscure sphère, précisément comme vous passez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la solitude et le travail ; ma société est composée de cinq ou six personnes qui me laissent une liberté entière, et avec qui j'en use de même ; car la société sans la liberté est un supplice. Je suis votre *Gilles* en fait de société et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie causée par ma faute. Nous sommes presque toujours les artisans de nos disgrâces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majesté aussitôt que je l'aurais voulu.

Le diable est déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient se retirer à Clèves restent. La moitié du conseil et ses partisans se sont enfuis ; l'ambassadeur de France est parti incognito, et est venu se réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philosophes qui se destinent à l'émigration sont fort embarrassés, ils ne peuvent vendre aucun effet ; tout commerce est cessé, toutes les banques sont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de *Verder* conformément à la permission donnée par votre Majesté ; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaissance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raison ferme et hardie, qui doit être la leçon des philosophes. 1767.

Vous avez grande raison, Sire; un prince courageux et sage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes sans le secours de la religion, qui n'est faite que pour les tromper; mais le sot peuple s'en fera bientôt une, et tant qu'il y aura des fripons et des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre est sans contredit la plus ridicule, la plus absurde et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre Majesté rendra un service éternel au genre humain en détruisant cette infame superstition, je ne dis pas chez la canaille, qui n'est pas digne d'être éclairée et à laquelle tous les jougs sont propres; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui pensent, chez ceux qui veulent penser. Le nombre en est très-grand, c'est à vous de nourrir leur ame; c'est à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maison, et de laisser le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas seconder dans cette noble entreprise, la plus belle et la plus respectable qui puisse signaler l'esprit humain.

Alcide de l'Allemagne, foyez-en le *Nestor*; vivez trois âges d'homme pour écraser la tête de l'hydre.

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'*Avant-propos* mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*, en 2 vol. in-12. Berne, 1767.

L E T T R E C L I I I.

D U R O I.

A Berlin, le 16 de janvier.

1767. **J'**AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf.*... sont si fortes, que depuis *Celse* on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de *Boulangier* est supérieur à l'autre (1), et plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'esprit, relâché et détendu par les frivolités.

Il ne reste plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé sur toutes ses faces, sur tous ses côtés. Par-tout je vois ses blessures, et nulle part d'empyriques empresseés à pallier son mal. Il est temps de prononcer son oraison funèbre et de l'enterrer. Vous défaites le charme, et l'illusion se dissipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en soit pas ainsi des troubles intestins de Genève. J'augure, selon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui causera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie sanglante...

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un asile ouvert où ils le souhaitent. C'est à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouïe, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi sa décision se trouve actuellement diamétralement opposée à celle qu'elle porta sur la même

(1) Quelques ouvrages philosophiques de M. de Voltaire furent publiés d'abord sous les noms de *Boulangier*, *Fréret*, *Bolingbroke*, &c.

affaire , il y a trente années. Ce qui était juste alors doit l'être à présent. Les lois sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé ; le jugement devrait donc être le même. Voilà ce que l'on pense dans le Nord sur cette affaire. 1767.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour les dissidens. Je me suis fourré dans la *comparsa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Russie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les dissensions polonaises et les négociations italiennes sont à peu-près de la même espèce : il faut vivre long-temps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous souhaite , en attendant , la bonne année , santé , tranquillité et bonheur , et qu'*Apollon*, ce dieu des vers et de la médecine, vous comble de ses doubles faveurs. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L I V.

D U R O I.

A Potsdam, le 10 de février.

— L'ACCIDENT qui vous est arrivé attriste tous ceux
 1767. qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce sera sans suite : vous n'avez presque point de corps, vous n'êtes qu'esprit ; et cet esprit triomphe des maladies et des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remportés le peuple de Genève sur le conseil des deux-cents et sur les médiateurs. Cependant il paraît que ce succès passager ne fera pas de longue durée. Le canton de Berne et le roi très-chrétien sont des ogres qui avalent de petites républiques en se jouant. On ne les offense pas impunément ; et si ces ogres se mettent de mauvaise humeur, c'en est fait à tout jamais de notre Rome calviniste. Les causes secondes en décideront. Je souhaite qu'elles tournent les choses à l'avantage des bourgeois, qui me paraissent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'afile qu'ils ont demandé, et les avantages qu'ils désirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon usage. La poésie est un délassement pour moi. Je fais que le talent que j'ai est des plus bornés ; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me

priverais avec peine , qui ne porte préjudice à personne , d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuieront jamais le public , qui ne les verra pas. 1767.

Je vous envoie encore deux contes. C'est un genre différent que j'ai essayé pour varier la monotonie des sujets graves , par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des *Abrégés de Fleuri*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourraient bien se faire chasser d'Espagne. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas , et la cour prétend favoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition.

Ici dans mon voisinage , l'impératrice de Russie se déclare protectrice des diffidens ; les évêques polonais en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome ! on l'attaque ouvertement en Pologne , on a chassé ses gardes du corps , de France et de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Espagne.

Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique : on persifle le grimoire du magicien ; on éclabouffe l'auteur de sa secte ; on prêche la tolérance ; tout est perdu. Il faut un miracle pour relever l'Eglise. C'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; et vous aurez encore la consolation de l'enterrer et de lui faire son épitaphe , comme vous fîtes autrefois pour la Sorbonne.

L'anglais *Woolston* prolonge la durée de l'*inf...*, selon son calcul , à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même , et sa chute n'en devient que plus rapide.

— 1767. Voilà ce que *Bayle* a commencé de faire ; il a été suivi par nombre d'anglais , et vous avez été réservé pour l'accomplir.

Jouissez long-temps en paix de toutes les fortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouissez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions sont aussi brillantes qu'à votre aurore.

Je souhaite que ce couchant dure long-temps , et je vous assure que je suis un de ceux qui y prends le plus d'intérêt.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L V.

D U R O I.

A Potsdam , le 20 de février.

JE suis bien aise que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici , vous soit parvenu , puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé *Fleuri* qui en est l'auteur , a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Histoire de l'Eglise est plutôt un sujet de scandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raison , en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (sainte en elle-même) de concile en concile , la surchargent d'articles de foi , et puis la tournent toute en pratiques extérieures , et finissent enfin par saper les

mœurs avec leurs indulgences et leurs dispenses, qui ne semblent inventées que pour foulager les hommes du poids de la vertu : comme si la vertu n'était pas d'une nécessité absolue pour toute société, comme si quelque religion pouvait être tolérée sitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs. 1767.

Il y aurait de quoi composer des volumes sur cette matière ; et les petits ruisseaux que je pourrais fournir se perdraient dans les immenses réservoirs et les vastes mers de votre seigneurie de Ferney. Vous écrire sur ce sujet, ce serait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que disent les papiers publics, il paraît que votre ministère de Versailles s'est radouci sur ce sujet. Je le souhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conserver ? Pourquoi tracasser ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voisine. C'est les Anglais qu'il faut vaincre, c'est contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens sont fiers et savent se défendre. Je ne fais si on réussira en France à établir leur banque. L'idée en est bonne ; mais moi qui vois ces choses de loin, et qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris son temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; et selon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remerciemens de la façon dont vous avez défendu mes barbarismes et mes solécismes envers l'abbé d'Olivet. Vous, et les grands orateurs, rendez toutes les causes bonnes. Si vous vous le

— 1767. proposez, vous me donneriez assez d'amour propre pour me croire infallible comme un des quarante; tant l'art de persuader est un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour persuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diffidens fussent heureux, mais sans enthousiasme, et de façon que la république fût contente. Je ne fais point ce que pense le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuster doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à se relâcher sur quelque chose.

Le saint père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y est question que de la gloire du martyr, de l'assistance miraculeuse de DIEU, du fer, du feu, de l'obstination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Esprit l'inspire bien mal, et lui a fait faire depuis son pontificat toutes choses à contre-sens. A quoi bon donc être inspiré ?

Il y a ici une comtesse polonoise. Elle se nomme *Crazinska* : c'est une espèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres ; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais ; elle a lu tous les auteurs classiques de chaque langue, et les possède bien. L'ame d'un bénédictin réside dans son corps : avec cela, elle a beaucoup d'esprit, et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'usage ne lui est pas encore aussi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez si elle a été bien accueillie. Elle a de la suite dans la conversation, de la liaison dans les idées, et aucune des frivolités de son sexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle s'est formée elle-même, sans aucun secours. Voilà trois hivers

qu'elle passe à Berlin avec les gens de lettres, en suivant ce penchant irrésistible qui l'entraîne. 1767.

Je prêche son exemple à toutes nos femmes, qui auraient bien une autre facilité que cette polonoise à se former ; mais elles ne connaissent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : et parce que cette volupté n'est pas vive, elles ne la reconnaissent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaisirs passent, celui-là reste ; c'est le fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puissiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, et pour défendre mes barbarismes ! Je le souhaite de tout mon cœur. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CLVI,

D U R O I.

A Potsdam, le 28 de février.

JE félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les *Fontenelle*, les *Fleuri* et les *Nestor* en ont vécu. Avec vous finit le siècle de *Louis XIV.* De cette époque si féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la fatiété des

— chefs-d'œuvre que l'esprit humain a produits , un
1767. esprit de calcul , voilà le goût du temps présent.

Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde , je ne trouve pas de ces esprits créateurs , de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés , des traits brillans , et des écarts même. On se plaît à analyser tout. Les Français se piquent à présent d'être profonds. Leurs livres semblent faits par de froids raisonneurs : et ces grâces qui leur étaient si naturelles , ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aye lu de long-temps , est ce factum pour les *Calas* , fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum est plein de traits de véritable éloquence , et je crois l'auteur digne de marcher sur les traces de *Bossuet* , &c. non comme théologien , mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'est un voisinage défagréable pour un philosophe qui vit en retraite , plus encore pour les *Génevois*.

Cela me rappelle le conte du fuisse qui mangeait une omelette au lard un jour maigre , et qui , entendant tonner , s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les *Génevois* pourraient faire cette exclamation en s'adressant à *Louis XV*. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux , ferait de céder aux conjonctures et de s'accommoder. Si l'obstination et l'animosité les en empêchent , leur dernière ressource est l'asile que je leur prépare , et qui se trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur sera convenable.

Je ne fais quel est le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il se trouve à Vésel quel-
qu'un de ce nom. En cas qu'il y soit, votre recom-
mandation ne lui fera pas inutile. 1767.

Voici de suite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les *Calas*, les *Sirven* et la *Barre* devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils sont parvenus à leur comble. Quand ces cours de justice auront fait rouer quelque duc et pair par distraction, les grandes maisons crieront, les courtisans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau. On enterrait cent vingt personnes par jour ; une comtesse dit : *Dieu merci, la grande noblesse est épargnée ; ce n'est que le peuple qui meurt*. Voilà l'image de ce que pensent les gens en place, qui se croient pétris de molécules plus précieuses que ce qui fait la composition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainsi presque de tout temps. L'allure des grandes monarchies est la même. Il n'y a guère que ceux qui ont souffert l'oppression qui la connaissent et la détestent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la prospérité, pensent que les maux du peuple sont exagération, que des injustices sont des méprises ; et pourvu que le premier ressort aille, il importe peu du reste.

Je souhaite, puisque la destinée du monde est d'être mené ainsi, que la guerre s'écarte de votre habitation, et que vous jouissiez paisiblement dans votre

— 1767. retraite d'un repos qui vous est dû, sous les ombrages des lauriers d'*Apollon* : je souhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaisir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troisième ciel, vous ne sauriez être plus heureux.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Du 3 mars.

S I R E ,

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens, et je l'entends d'autant mieux que je suis un peu mordu. Mes petites possessions touchent aux portes de Genève. Tout commerce est interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'ensanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français et bernois. Il est certain que si les animaux raisonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raison, car ils suivent la nature, et nous l'avons corrompue.

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Est-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ses évêques, s'est voulu secrètement appuyer de votre Majesté, de la Russie, de l'Angleterre et du Danemarck, et qui n'est actuellement appuyé que de la Russie ? est-ce l'impératrice de Russie qui soutient seule à présent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puissances ?

II

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme , mais je peux me tromper ; vous savez que je ne suis pas grand politique. 1767.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer son mémoire justificatif , qui m'a semblé bien fait. C'est une chose assez plaisante , et qui a l'air de la contradiction , de soutenir l'indulgence et la tolérance , les armes à la main ; mais aussi l'intolérance est si odieuse qu'elle mérite qu'on lui donne sur les oreilles. Si la superstition a fait si long-temps la guerre , pourquoi ne la ferait-on pas à la superstition ? *Hercule* allait combattre les brigands , et *Bellérophon* les chimères ; je ne ferais pas fâché de voir des *Hercules* et des *Bellérophons* délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques.

Quoi qu'il en soit , vos deux contes font bien plaisans ; votre génie est toujours le même : votre raison supérieure est toujours ingénieuse et gaie. J'espère que votre Majesté daignera m'envoyer quelque nouveau conte sur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme son bien , lorsqu'il est permis au dernier paysan d'affermir le sien ; cela ne me paraît pas juste , et mérite assurément un troisième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé *Morival* , cadet dans un de vos régimens à Vésel ; c'est un jeune homme très-bien né , et dont on rend de fort bons témoignages. Est-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des picards , pour n'avoir pas salué une procession de capucins , et pour avoir chanté deux chansons ? L'inquisition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux sur la scène

— de ce monde, on passe la moitié de sa vie à rire et
1767. l'autre moitié à frémir.

Conservez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter et à ramper sur ce malheureux et ridicule tas de boue.

L E T T R E C L V I I I .

D U R O I .

A Potsdam, le 24 mars.

JE vous plains de ce que votre retraite est entourée d'armes : il n'est donc aucun séjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle ? Mais je me flatte que cet orage passera, et que les Gênois ne se roidiront pas contre la violence, ou que le ministère français modérera sa fougue.

Ce que je fais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance, et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces dissidens prétendent avoir.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*inf*... elle périra par le bras de la Vérité et par la séduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines,

font ceux où le peuple est le plus aveuglément livré à la superstition : il n'est pas douteux que , si l'on parvient à détruire ces asiles du fanatisme , le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède sur ces objets , qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres , au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu , parce que le gouvernement français et celui d'Autriche sont endettés , qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter les dettes , sans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leurs Etats , ainsi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui remplissent leurs provinces , en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes , en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs , je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : et il est à présumer qu'après avoir joui de la fécularisation de quelques bénéfices , leur avidité engloutira le reste.

Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération , fera ami des philosophes , et partisan de tous les livres qui attaqueront les superstitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y opposer.

Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'est à lui , comme au père des fidèles , de le rectifier et de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut commencer par détruire

— 1767. ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

La puissance des ecclésiastiques n'est que d'opinion; elle se fonde sur la crédulité des peuples. Eclairer ces derniers, l'enchantement cesse.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de *la Barre* : il se trouve porte-enseigne à Vésel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-temps, et jouir dans votre doux asile des délices que vous avez procurées à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, et d'ames sensibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 avril.

S I R E,

JE ne fais plus quand les chiens qui se battent pour un os, et à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre Majesté, pourront aller demander un chenil dans vos États (1). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper sur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent incessamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, et plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne sera extrêmement glorieuse. Ce ne sont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai passé auprès de votre Majesté. — 1767.

Je ne me consolerais jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je suis heureux autant qu'on peut l'être dans ma situation, mais je suis loin du seul prince véritablement philosophe. Je fais fort bien qu'il y a beaucoup de souverains

(1) M. de *Voltaire* voulait alors que *Vésel* servit d'asile aux proscrits de Genève. Il avait essayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philosophes français.

— 1767. qui pensent comme vous , mais où est celui qui pourrait faire la préface de cette Histoire de l'Eglise ? où est celui qui a l'ame assez forte et le coup-d'œil assez juste pour oser voir et dire qu'on peut très-bien régner sans le lâche secours d'une secte ? où est le prince assez instruit pour savoir que depuis dix-sept cents ans la secte chrétienne n'a jamais fait que du mal ?

Vous avez vu sur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils sont peut-être un peu trop longs, ils se répètent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions , ce sont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatisme ; mais il me semble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres , en élaguant quelques superfluités , et en resserrant les preuves. Je me suis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens sçavans et sages viendrait se consacrer dans vos Etats à éclairer le genre humain. Mille obstacles à ce dessein s'accroissent tous les jours.

Si j'étais moins vieux , si j'avais de la santé , je quitterais sans regret le château que j'ai bâti et les arbres que j'ai plantés , pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philosophes , et pour consacrer mes derniers jours , sous votre protection , à l'impression de quelques livres utiles. Mais , Sire , ne pouvez-vous pas , sans vous compromettre , faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer , et à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile ? ce serait un amusement pour votre Majesté , et ceux qui

travailleraient à cette bonne œuvre en feraient récompensés dans ce monde plus que dans l'autre.

1767.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre Majesté m'honore du 24 mars. Elle a bien raison de dire que l'*inf*... ne fera jamais détruite par les armes; car il faudrait alors combattre pour une autre superstition qui ne ferait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépouiller un électeur ecclésiastique, mais non pas détrôner l'impudence.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je sens bien que vous ne détruirez la superstition chrétienne que par les armes de la raison.

Votre idée de l'attaquer par les moines est d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur est exposée au mépris universel. On écrit beaucoup en France sur cette matière; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été si honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont présenté une requête au roi de France pour être sécularisés, mais on n'a pas cru cette grande affaire assez mûre; on n'est pas assez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'est tombé sous la main; il n'est pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monstre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme, nommé M. de la Harpe, qui cultive les lettres avec succès. Il a fait une

— 1767. épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majesté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être disloqué et brûlé à petit feu comme cet infortuné qui est à Vésel, et que je fais être un très-bon sujet. Je remercie votre Majesté, au nom de la raison et de la bienfaisance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatisme de nos druides.

Les Scythes font un ouvrage fort médiocre. Ce font plutôt les petits cantons suisses et un marquis français que les Scythes et un prince persan. *Thiriot* aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapsodie à votre Majesté.

Je suis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majesté daigne me conserver quelque souvenir pour ma consolation.

L E T T R E C L X.

D U R O I.

A Potsdam, le 5 de mai.

J'AURAIS cru , pendant les troubles qui désolaient l'Europe , que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer , il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des causes ne puissent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie , ou de renoncer aux privilèges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie , et les Français les traitent à la rigueur. *Lentulus* , qui a fait un tour en sa patrie , s'était proposé de passer chez vous si ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude.

La ville de Jérusalem , bâtie par le peuple de DIEU , est possédée par les Turcs : le capitole , cet asile des nations , ce lieu auguste où s'assemblait un sénat maître de l'univers , est maintenant habité par des récollets ; et Ferney , douce et agréable retraite philosophique , sert de quartier général aux troupes françaises. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches , comme *Orphée* , votre devancier , apprivoisa les tigres et les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti , comme le reste des êtres , aux infirmités de l'âge : il faudrait

— 1767. que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre , en fussent exempts. Les arts et la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement ; aussi votre mémoire ne périra - t - elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs. Ils jouissent d'une liberté entière ; et comme ils sont liés avec ceux d'Hollande , de France et d'Allemagne , je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons d'emporter en Espagne : les jésuites sont chassés de ce royaume. De plus les cours de Versailles , de Vienne et de Madrid ont demandé au pape la suppression d'un nombre considérable de couvens. On dit que le saint père sera obligé d'y consentir , quoique en enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre ? La cognée est mise à la racine de l'arbre : d'une part , les philosophes s'élèvent contre les absurdités d'une superstition révérée ; d'une autre , les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus , les suppôts et les trompettes du fanatisme. Cet édifice sapé par ses fondemens va s'écrouler ; et les nations transcriront dans leurs annales que *Voltaire* fut le promoteur de cette révolution , qui se fit au XIX^e siècle dans l'esprit humain.

Qui aurait dit au XII^e siècle que la lumière qui éclairerait le monde , viendrait d'un petit bourg suisse , nommé Ferney ? Tous les grands hommes

communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, et au temps où ils fleurissent. —————
1767.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je suis bien sûr que cette pièce sera intéressante et pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poète dont vous me parlez ; il a du feu et versifie bien. Je vous suis obligé de son épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le *Bélifaire* de *Marmontel*. Il faut que la forbonne ait été de bien mauvaise humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de sauver *Cicéron* et *Marc-Aurèle*. Je soupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru apercevoir quelques allusions du règne de *Justinien* à celui de *Louis XV*, et que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la forbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Conservez-vous toutefois, et ménagez votre vieille dans votre quartier général de Ferney. Souvenez-vous qu'*Archimède*, pendant qu'on donnait l'affaut à la ville qu'il défendait, résolvait tranquillement un problème ; et soyez persuadé que le roi *Hiéron* s'intéressait moins à la conservation de son géomètre, que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françaises entoure.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X I.

D U R O I.

A Potsdam, le 31 de juillet.

— 1767. J'AI cru avec le public que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous assuraient que vous alliez vous établir à Lyon, et j'attribuais votre long silence à votre déménagement ; la cause que vous en alléguez est bien plus fâcheuse.

Le poëme sur les Génevois m'était parvenu par *Thiriot*. Je n'en ai que deux chants ; vous me feriez plaisir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le lisant ce feu d'imagination que les frimats de la Suisse et le froid des ans n'ont pu éteindre ; et comme cet ouvrage est écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez sans doute nous régaler de quelque poëme sur le Styx, sur *Caron*, sur *Cerbère*, et sur tous ces objets que vous avez vus de si près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aise en la faisant, instruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne se sont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphysique. Quelle carrière pour l'imagination ! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieusement, mon cher *Voltaire* : ———
 tout a bien changé depuis le temps passé que vous 1767.
 vous rappelez. Mon estomac, qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux soupers. Je lis le soir, ou je fais conversation. Mes cheveux sont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes sont abymées par la goutte. Je végette encore, et je m'aperçois que le temps fixe une différence sensible entre quarante et cinquante-six ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été surchargé d'affaires, de sorte qu'il ne me reste dans la tête qu'un peu de bon sens avec une passion renaissante pour les sciences et pour les beaux arts. Ce sont eux qui font ma consolation et ma joie.

Votre esprit est plus jeune que le mien : sans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque secret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis XIV* : mais n'est-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps ? c'est l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous proposer un doute que je vous prie de résoudre. On dit le siècle d'*Auguste*, le siècle de *Louis XIV* : jusqu'à quel temps doit s'étendre ce siècle ? combien avant la naissance de celui qui lui donne son nom, et combien après sa mort ? Votre réponse décidera un petit différent littéraire qui s'est élevé ici à cette occasion.

J'envie à *Lentulus* le plaisir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je suppose qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facies ad faciem*, comme le grand *Condé* mourant espérait voir DIEU. Pour moi

— je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré
 1767. des noces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille.
 J'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en
 avez. Nous menons tous une vie paisible et phi-
 losophique.

On parle aussi peu des dissidens et de ce qu'ils
 décideront que des Gênois et des héros qui les
 entourent. Toutefois j'ai appris avec plaisir qu'on
 les laisse tranquilles. S'ils sont sages, ils auront hâte
 de s'accommoder et de ne plus rechercher dorénavant
 l'arbitrage de voisins plus puissans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres; que votre
 corps puisse se rajeunir comme votre esprit; et si je ne
 puis vous entendre, que je puisse vous lire, vous
 admirer et faire des vœux pour le patriarche de
 Ferney!

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Novembre.

S I R E,

UN bohémien qui a beaucoup d'esprit et de philo-
sophie, nommé M. *Grimm*, m'a mandé que vous —
1769.
aviez initié l'empereur à nos saints mystères, et que
vous n'étiez pas trop content que j'eusse passé près de
deux ans sans vous écrire.

Je remercie votre Majesté très-humblement de ce
petit reproche : je lui avouerai que j'ai été si fâché et
si honteux du peu de succès de la transmigration de
Clèves, que je n'ai osé depuis ce temps-là présenter
aucune de mes idées à votre Majesté. Quand je songe
qu'un fou et qu'un imbécille comme S^t *Ignace* a trouvé
une douzaine de profélytes qui l'ont suivi, et que je
n'ai pas pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté
de croire que la raison n'était bonne à rien ; d'ailleurs,
quoi que vous en disiez, je suis devenu bien vieux,
et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice
de Russie, le fait est que j'ai été long-temps mourant
et que je me meurs.

Mais je ressuscite et je reprends tous mes sentimens
envers votre Majesté, et toute ma philosophie pour

— 1769. lui écrire aujourd'hui , au fujet d'une petite extravagance anglaise qui regarde votre personne. Elle se doutera bien que cette démence anglaise n'est pas gaie ; il y a beaucoup de sages en Angleterre ; mais il y a autant de sombres enthousiastes. L'un de ces énergumènes , qui peut-être a de bonnes intentions , s'est avisé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening-Post* , le 7 octobre , une prétendue lettre de moi à votre Majesté , dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. » Quelle pitié , si l'étendue de » vos connaissances , vos talens et vos vertus ne vous » servaient qu'à pervertir ces dons du ciel pour faire » la misère et la défolation du genre humain ! Vous » n'avez rien à désirer , Sire , dans ce monde que » l'auguste titre d'un héros chrétien. »

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc *Moustapha* , dans laquelle j'exhorterai sa Hauteffe à être un héros mahométan : mais comme *Moustapha* n'a veine qui tende à le faire un héros , et que ma véritable héroïne l'impératrice de Russie y a mis bon ordre , je ne crois pas que j'entreprenne cette conversion turque. Je m'en tiens aux princes et aux princesses du Nord , qui me paraissent plus éclairés que tout le sérail de Constantinople.

Je ne répons autre chose à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre Majesté , que ces quatre lignes-ci : » J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Post* , du 7 octobre 1769 , N° 3668 , une prétendue lettre de moi à sa Majesté le roi de Prusse ; cette lettre est bien sottie ,
cependant

cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney le 29 octobre —
 1769, VOLTAIRE. » 1769.

Il y a par-tout, Sire, de ces esprits également absurdes et méchans, qui croient ou qui font semblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'est pas de leur secte. Ces superstitieux coquins ressemblent à la *Philaminte* des Femmes savantes de *Molière*; ils disent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part que *la Motte le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIV*, répondit un jour à un de ces maroufles : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion.*

; Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie sagesse est d'adorer DIEU comme le père commun de tous les hommes sans distinction, et d'être bienfaisant.

; Ils ignorent que la religion ne consiste ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes, ni dans l'impanation et l'invination, ni dans un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des sept douleurs; mais dans la connaissance de l'Être suprême qui remplit toute la nature, et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée qui ait refusé aux diffidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, et qui ait appelé les janissaires de notre saint père le turc au secours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Esprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne soit un saint esprit du révérend père

— 1769. *Malagrida*, ou du révérend père *Guignard*, ou du révérend père *Jacques Clément*.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cause de DIEU, depuis le grand *Constantin*, assassin de toute sa famille, jusqu'au meurtre de *Charles I* qu'on fit assassiner par le bourreau, l'Évangile à la main; la politique n'est pas mon affaire: je me suis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins fots et plus honnêtes. C'est dans cette idée que, sans consulter les intérêts de quelques souverains, (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à souhaiter très-passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de *Xénophon*, de *Socrate*, de *Platon*, de *Sophocle* et de *Euripide*. Si l'on voulait, cela serait bientôt fait; mais on a entrepris autrefois sept croisades de la superstition, et on n'entreprendra jamais une croisade d'honneur: on en laissera tout le fardeau à *Catherine*.

Au reste, Sire, je suis dans mon lit depuis un an; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majesté, qui n'est pas faite pour être au lit, se porte mieux que jamais, que vous êtes engraisé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Être qui remplit l'univers vous conserve! Soyez à jamais le protecteur des gens qui pensent, et le fléau des ridicules.

Agréez le profond respect de votre ancien serviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on dise.

L E T T R E C L X I I I.

D U R O I.

A Potsdam , le 25 de novembre.

Vous avez trop de modestie , si vous avez pu croire qu'un silence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être supporté avec patience. Non sans doute. Tout homme qui aime les lettres , doit s'intéresser à votre conservation , et être bien aise quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des suisses s'établissent à Clèves , ou qu'ils restent à Genève , ce n'est pas ce qui m'intéresse ; mais bien de savoir ce que fait le héros de la raison , le *Prométhée* de nos jours qui apporta la lumière céleste pour éclairer des aveugles , et les défabuser de leurs préjugés et de leurs erreurs. — 1769.

Je suis bien aise que des sottises anglaises vous aient ressuscité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Eglise , qui par pitié de mon ame travaille à ma conversion. Il ferait à souhaiter que vos évêques français eussent une pareille opinion de votre orthodoxie ; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand turc , on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Versailles. Il combat , à ce que ces

1769. — messieurs prétendent, pour la foi catholique, apostolique et romaine. C'est le croissant qui défend la croix, qui soutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que dissidents, et qui se bat pour la plus grande gloire du très-saint père. Si je n'avais pas lu l'histoire des croisades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Palestine, de délivrer Sion et cueillir les palmes d'Idumée; mais les sottises de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion et exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres: enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de *Saint-Pierre*; et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite. C'est une princesse d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poète la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses: j'aime les belles-lettres à la folie; ce sont elles seules qui charment nos loirs et qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine curiosité recherche si avidement: mais apprendre à connaître, c'est

apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connaissance nous ferait entièrement inutile, si nous pouvions y parvenir. 1769.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé *Bazin*: il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé et contentement; et, quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Décembre.

MON cher *Lorrain* (1), je ne fais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires? Il n'y a point de cour en

(1) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse, sur les principes de la morale. M. de *Voltaire* l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture.

— 1769. Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que *Marc-Aurèle* et *Julien* avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher *Lorrain*; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux sans être un sot et sans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens; et tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre est le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge: si l'amour propre est défordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour propre: leurs enfans font la vertu et le bonheur. Il est vrai que la raison a fait bien des fausses couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne sont pas entièrement sains, et qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher *Lorrain*, quand je lis ces paroles: *Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer d'un principe même qui peut mener au vice, la source du bien et de la félicité publique!*

On dit que vous faites aussi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue ; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poète , philosophe , orateur , historien et musicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin , et que dès qu'il est entré dans une certaine salle , on entend une symphonie excellente , dont il a composé les plus beaux airs. Le reste de la semaine il se retire dans un château bâti par un nécromant , de là il envoie des influences sur la terre. Je crois l'avoir aperçu , il y a vingt ans ; il me semble qu'il avait des ailes , car il passait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile. 1769.

Si vous le voyez ou sur un laurier ou sur des roses , car c'est là qu'il habite , mettez-moi à ses pieds , supposez qu'il en ait , car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne suis pas rancunier avec les génies. Assurez-le que mon plus grand regret à ma mort sera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ses ailes , et que j'ose chérir son universalité avec l'admiration la plus respectueuse.

L E T T R E C L X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 9 décembre.

1769.

QUAND Thalestris, que le Nord admira,
 Rendit visite à ce vainqueur d'Arbelle,
 Il lui donna bals, ballets, opéra,
 Et fit de plus de jolis vers pour elle.
 Tous deux avaient infiniment d'esprit;
 C'était, dit-on, plaisir de les entendre:
 On avouait que Jupiter ne fit
 Des Thalestris que du temps d'Alexandre.

Pausanias, dans ses Prussiaques, dit qu'*Alexandre* pouffait son amour pour les beaux arts jusqu'à faire des vers dans la langue des Velches, et qu'il mettait toujours dans ses vers un sel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaissance des hommes, et qu'il se fait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour *Thalestris* étaient pleins de grâce et d'harmonie.

Il ajoute que ses talens étonnaient beaucoup les Macédoniens et les Thraces, qui se connaissaient peu en vers grecs, et qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'esprit; car pour eux ils ne le connaissaient que comme un brave guerrier, qui savait gouverner comme se battre.

Il y avait, dit *Plutarque*, dans ce temps-là, un vieux velche retiré vers les montagnes du Caucase,

qui avait été autrefois à la cour d'*Alexandre*, et qui vivait aussi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles et de *Bafroc*. Ce vieux radoteur disait souvent qu'il était très-fâché de mourir sans avoir fait encore une fois sa cour au héros de la Macédoine. —
1769.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des savans qui ont lu *Plutarque* et *Xénophon* dans la bibliothèque de votre nouveau palais; ils pourront vous montrer les passages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, et votre Majesté verra que rien n'est plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucafe pour voir ce velche deux jours à la cour d'*Alexandre*.

L E T T R E C L X V I.

D U R O I.

A Berlin, le 4 de janvier.

LE vieux citadin du Caucafe,
 Ressuscité de son tombeau,
 Carracole encor sur Pégase
 Plus lestement qu'un jouvenceau.
 J'aimerais mieux me voir à table
 Avec ce velche plein d'appas,
 Esprit fécond, toujours aimable,
 Qu'avec son grec Pausanias.

—
1770.

— 1770. Le vieux velche a beaucoup d'érudition; cependant il paraît qu'il perfiffle un peu ce pauvre thrace qu'il *alexandrife* : ce pauvre thrace est un homme très-ordinaire, qui n'a jamais possédé les grands talens du vainqueur du Granique, et qui aussi n'a point eu ses vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, et que pour son malheur personne que lui dans son pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ses vers au vice-dieu qu'*Apollon* a établi son vicaire dans ce monde; il a senti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines sectes de papegais en rendent au vieux qui préside sur les sept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le séné des apothicaires sans que jamais je fisse un chant de la *Henriade*. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent : vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire, et moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente : car tant que le soleil éclairera le monde, tant qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, tant qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, et votre nom remplira l'espace des siècles qui mène à l'éternité; pour les miens on dira : C'est beaucoup

que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille ; cela est passable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner sa vie en se faisant correcteur chez quelque libraire ; et puis on jette là le livre, et puis on en fait des papillotes, et puis il n'en est plus question. 1770.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement en prose, je vous envoie un *Mémoire* destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique ; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'espère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandises : c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connaît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-fouci.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X V I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 17 de février.

— LE pauvre *Lorrain* , dont vous vous souvenez ,
 1770. trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il fe fait autrefois. A présent , il écrit pour le temps ; il y a dix-huit ans , c'était pour l'immortalité. Il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage , qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'Esprit d'*Helvétius* et dans les Effais de d'*Alembert*. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile , et l'autre ne fait qu'indiquer ses idées.

Le pauvre *Lorrain* sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître ; mais , par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney , il doit s'attendre à ces sortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudesque , il en aura ; mais il se repentira de les avoir demandés. Ces vers sont adressés à une dame qu'il doit connaître ; ils ont été faits à l'occasion d'un propos de table , où cette dame se plaignait de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop et le trop peu. Ce sont de ces vers de société dont Paris fournissait

autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir
plus rares. —————
1770.

Le pauvre *Lorrain* est bien embarrassé à découvrir le génie dont vous lui parlez ; il l'a cherché partout. Ce n'est pas sans raison : les roses et les lauriers ont tous été transplantés en Russie ; de sorte qu'il le cherche en vain. Ce *Lorrain* suppose que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge , a tracé de fantaisie le tableau de ce génie , et qu'il en est comme du jardin des Hespérides et de la fontaine de Jouvence , que la grave antiquité a si long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs , il a chargé le *Lorrain* de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney , qu'il voudrait qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui et de l'associer à ses études ; qu'au moins ce patriarche peut être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite , et n'aime plus que lui son beau génie.

FÉDÉRIC.

LETTRE CLXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

—
1770.

C'EN est trop d'avoir tout ce feu
Qui si vivement vous inspire,
Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les sages,
Qui devant vous sont trop petits.

J'eus trop d'espoir dans ma jeunesse,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis ;
Mais dans la vieillesse où je suis,
Hélas ! j'ai trop peu de sagesse.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muses se sont bannies ;
Nous n'avons pas trop de savans ;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre ;
Et si mon sort est trop peu doux,
C'est à lui que je veux m'en prendre.

SIRE,

1770.

Il est clair que vous avez trop de tout , et moi trop peu. Votre épître à madame de *Morian* sur ce sujet est charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune parisien oisif peut faire de jolis vers français , quand il n'a rien à faire le matin que sa toilette ; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout seul une vingtaine de provinces , fasse sans peine des vers à la *Chaulieu*, des vers qui sont à la fois d'un poète et d'un homme de bonne compagnie , c'est ce qui me passe. Quoi, vous nous battez en Turinge et vous faites des vers mieux que nous ! C'est là qu'il y a du trop ; et vous me causez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majesté héroïque et poétique.

L E T T R E C L X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , 27 avril.

SIRE,

QUAND vous étiez malade , je l'étais bien aussi , et je faisais même tout comme vous de la prose et des vers , à cela près que mes vers et ma prose ne valaient pas grand'chose ; je conclus que j'étais fait pour vivre et mourir auprès de vous , et qu'il y a eu du mal-entendu si cela n'est pas arrivé.

— 1770. Me voilà capucin pendant que vous êtes jésuite , c'est encore une raison de plus qui devait me retenir à Berlin ; cependant on dit que frère *Ganganelli* a condamné mes œuvres , ou du moins celles que les libraires vendent sous mon nom.

Je vais écrire à sa Sainteté que je suis très-bon catholique , et que je prends votre Majesté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole ; et comme je suis près de mourir d'une fluxion de poitrine , je vous prie de me faire canoniser au plus vite : cela ne vous coûtera que cent mille écus ; c'est marché donné.

Pour vous , Sire , quand il faudra vous canoniser , on s'adressera à *Marc-Aurèle*. Vos dialogues font tout-à-fait dans son goût comme dans ses principes : je ne fais rien de plus utile. Vous avez trouvé le secret d'être le défenseur , le législateur , l'historien et le précepteur de votre royaume ; tout cela est pourtant vrai : je défie qu'on en dise autant de *Moussapha*. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon ; ce ferait rendre service au genre humain.

Pendant que l'empire russe et l'empire ottoman se choquent avec un fracas qui retentit jusqu'aux deux bouts du monde , la petite république de Genève est toujours sous les armes ; mon manoir est rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de *Jean Calvin* n'est pas édifiante pour le moment présent.

Je n'ai jamais vu tant de neige et tant de sottises. Je ne verrai bientôt rien de tout cela , car je me meurs.

Daignez

Daignez recevoir la bénédiction de frère *François*,
 et m'envoyer celle de S^t *Ignace*. 1770.

Restez un héros sur la terre, et n'abandonnez pas
 absolument la mémoire d'un homme dont l'ame a
 toujours été aux pieds de la vôtre.

L E T T R E C L X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 4 mai.

S I R E ,

JE me flatte que votre santé est entièrement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire saigner à cloche-pied immédiatement après un accès de goutte, et monter à cheval le lendemain : vous faites encore plus aujourd'hui ; vos dialogues à la *Marc-Aurèle* sont fort au-dessus d'une course à cheval et d'une parade.

Je ne fais si votre Majesté est encore autant dans le goût des tableaux qu'elle est dans celui de la morale. L'impératrice de Russie en fait acheter à présent de tous les côtés : on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève ; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reste pour battre *Moustapha* ; je voudrais que vous vous amusassiez à battre *Moustapha* aussi, et que vous partageassiez avec elle ; mais je ne suis chargé que de proposer un tableau à votre Majesté, et nullement la guerre contre le Turc. M. *Hennin*, résident de
Corresp. du roi de P... &c. Tome II. Cc

— France à Genève, a le tableau des trois Grâces de
 1770. *Vanloo*, haut de six pieds, avec des bordures. Il le veut
 vendre onze mille livres ; voilà tout ce que j'en fais.
 Il était destiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient
 à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner
 qu'on vous l'envoie, et voilà ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des
 neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi à parler de
 tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers
 dans l'état où je suis ; car si votre Majesté a eu la
 goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine.
 Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes.
 Je ne fais si la nature traite mieux les fables de Berlin ;
 mais je me souviens que le temps était toujours
 beau auprès de votre Majesté. Je la supplie de me
 conserver ses bontés et de n'avoir point de goutte. Je
 suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est que
 protectrice des jésuites, et moi je suis réellement
 capucin ; j'en ai la patente avec le portrait de
 S^t François, tiré sur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère François Voltaire.

L E T T R E C L X X I.

D U R O I.

A Charlotembourg, le 24 de mai.

JE vous crois très-capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation parmi les saints de l'Eglise. Je n'en connais aucun qui vous soit comparable; et je commence par dire: *Sancte Voltarie, ora pro nobis.* 1770.

Cependant le saint père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous foyez le seul qui ayez joui de cette faveur: l'Abrégé de *Fleuri* a eu un sort tout semblable. Il y a je ne fais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je suis le protecteur des jésuites; vous, des capucins; vos ouvrages sont brûlés à Rome; les miens aussi. Mais vous êtes saint, et je vous cède la préférence.

Comment, monsieur le Saint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne fois pas! cela n'est pas trop canonique. Sachez donc que les philosophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Russie peut guerroyer à son aise: elle a obtenu de *Diderot*, à beaux deniers comptans, une dispense pour faire battre les Russes contre les Turcs. Pour moi qui crains les censures philosophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèse-philosophie, je me tiens en

— repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre
 1770. les subfides, j'ai cru qu'il m'était permis, selon les lois civiles et naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois; et je suis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fesser princes, rois et empereurs qui défobéissent à leurs règles.

Je me suis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Essai sur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un solitaire de mes amis a faites sur ce livre. Je m'imagine que ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reste, je ne pense plus à mes maux; c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant et boitant, sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étais malade, en recevant votre lettre, le souvenir de *Panetius* me rendit mes forces. Je me rappelai la réponse de ce philosophe à *Pompée* qui désirait de l'entendre; et je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux fuffes; mais je n'en achète plus depuis que je paye des subfides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reste, je fais des vœux sincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort.

Vous êtes sûr des premiers, et les philosophes pourraient suspecter les autres. Sur quoi je prie S^t *Jean* ^{1770.} du désert, S^t *Antoine*, S^t *François* d'Assise et S^t *Cucufin* de vous prendre tous en leur sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 juin.

QUAND un cordelier incendie
 Les ouvrages d'un capucin,
 On sent bien que c'est jalousie,
 Et l'effet de l'esprit malin.
 Mais lorsque d'un grand souverain
 Les beaux écrits il associe
 Aux farces de saint Cucufin,
 C'est une énorme étourderie.
 Le saint père est un pauvre saint;
 C'est un sot moine qui s'oublie;
 Au hafard il excommunie.
 Qui trop embrasse mal étreint.

Voilà votre Majesté bien payée de s'être vouée à S^t *Ignace*; passe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à S^t *François*.

Le malheur, Sire, c'est qu'il n'y a rien à gagner à punir frère *Ganganelli*; plût à Dieu qu'il eût quelque

— bon domaine dans votre voisinage, et que vous ne
1770. fussiez pas si loin de Notre-Dame de Lorette!

Il est beau de favoir railler
Ces arlequins sefeurs de bulles ;
J'aime à les rendre ridicules ;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez - vous du vicaire de *Simoz Barjone*, tandis que l'impératrice de Ruffie épouffette le vicaire de *Mahomet*? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges sottifes. J'avais autrefois conçu ces grandes espérances de vous; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au solide, et d'être un héros très-avifé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'Essai sur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu; j'avais effayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage fans esprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer; mais béni foyez-vous d'avoir marché sur des cailloux, et d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produifent d'utiles.

De la fange la plus groffiére
On voit souvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de *Socrate* que les descendans d'*Orcan*, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que, si vous n'étiez pas roi, —
j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous. 1770.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces
de M. *Hennin*; celles qui vous inspirent quand vous
écrivez, font beaucoup plus grâces.

LET TRE CLXXIII.

D U R O I.

A Sans-fouci, le 7 de juillet.

QUE le saint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapsodies,
Je faurai, pour m'en consoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jésus-Christ,
En bon enfant de saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'assistance de la grâce,
Suffisante comme efficace.

Mais ce fuisse du paradis
Était ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème,
Au corps du concile prochain.

1770.
 Il paraît même très-plausible ,
 Et malgré Loyola je crois
 Que le saint père en tels exploits
 Ne fut jamais moins infallible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas, après tout, aussi hargneux qu'on se l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'est seulement pour que l'usage ne s'en perde pas ; et d'ailleurs les nez romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée.

Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience, digne de l'agneau sans tache, il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon ? combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le très-chrétien ? Pour moi, j'aurais tort de me plaindre de lui : il me laisse mes chers jésuites que l'on persécute par-tout. J'en conserverai la graine précieuse pour en fournir un jour à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du sultan turc.

Si monsieur le mamamouchi
 Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
 Il n'aurait point avec vergogne
 Vu ses spahis mis en hachi ;
 Et de certaine impératrice
 (Qui vaut seule deux empereurs)
 Reçu, pour prix de son caprice,
 Des leçons qui devraient abaisser ses hauteurs.
 Vous voyez comme elle s'acquitte
 De tant de devoirs importants.
 J'admire, avec le vieil hermite,
 Ses immenses projets, ses exploits éclatans ;

Quand on possède son mérite ,
On peut se passer d'assistans.

1770.

C'est pourquoi il me suffit de contempler ses grands succès, de faire une guerre de bourse très-philosophique, et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites, et qui saignent encore.

Et quant à monsieur le vicaire ,
(Je dis vicaire du bon Dieu)
Je le laisse en paix en son lieu ,
S'amuser avec son bréviaire.
Hélas ! il n'est que trop puni
En vivant de cette manière :
Du sage en tout pays honni ,
Payé pour tromper le vulgaire ,
Et tremblant qu'un jour en son nid
Il n'entre un rayon de lumière.

Lorette ferait à côté de ma vigne, que certainement je n'y toucherais pas. Ses trésors pourraient séduire des *Mandrins*, des *Conflans*, des *Turpins*, des *Rich...* et leurs pareils. Ce n'est pas que je respecte les dons que l'abrutissement a consacrés, mais il faut épargner ce que le public vénère; il ne faut point donner de scandale: et, supposé qu'on se croie plus sage que les autres, il faut, par complaisance, par commisération pour leurs faiblesses, ne point choquer leurs préjugés. Il ferait à souhaiter que les prétendus philosophes de nos jours pensassent de même.

Un ouvrage de leur boutique m'est tombé entre les mains: il m'a paru si téméraire, que je n'ai pu

— 1770. m'empêcher de faire quelques remarques sur le *Système de la nature*, que l'auteur arrange à sa façon. Je vous communique ces remarques ; et si je me suis rencontré avec votre façon de penser, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie sur la mort d'une dame d'honneur de ma sœur *Amélie*, dont la perte lui fut très-sensible. Je fais que j'envoie ces balivernes au plus grand poète du siècle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous souviendrez qu'il était d'usage, dans les temps reculés, que les poètes portassent leurs tributs au temple d'*Apollon*. Il y avait même, du temps d'*Auguste*, une bibliothèque consacrée à ce dieu, où les *Virgile*, les *Ovide*, les *Horace* lisaient publiquement leurs écrits. Dans ce siècle où Ferney s'élève sur les ruines de Delphes, il est bien juste que l'on y envoie ses offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
 Ils sont faits pour plaire à tout âge,
 Ils savent éclairer le sage,
 Et répandre des fleurs sur les Jeux et les Ris.
 Quel illustre destin, quel sort pour un poème
 D'aller toujours de pair avec l'éternité !
 Ah ! qu'à cette félicité
 Votre corps ait sa part de même !

Ce sont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent se joindre ; ils doivent vous considérer comme une colonne qui soutient seule par sa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont des barbares

sapent déjà les fondemens. Un essaim de géomètres —
 mirmidons persécute déjà les belles-lettres , en leur 1770.
 prescrivait des lois pour les dégrader. Que n'arri-
 vera-t-il pas lorsqu'elles manqueront de leur unique
 appui , et lorsque de froids imitateurs de votre beau
 génie s'efforceront en vain de vous remplacer ? Dieu
 me garde de n'avoir pour amusement que de courtes
 et arides solutions de problèmes plus ennuyeux encore
 qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir aussi
 fâcheux , et contentons-nous de jouir de ce que nous
 possédons.

O compagnes d'une déesse !
 Vous que par des soins assidus
 Voltaire fut en sa jeunesse
 Débaucher des pas de Vénus ,
 Grâces , veillez sur ses années :
 Vous lui devez tous vos secours ;
 Apollon pour jamais unit vos destinées ,
 Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

27 juillet.

SIRE ,

— 1770. VOUS et le roi de la Chine vous êtes à présent les deux seuls souverains qui soient philosophes et poètes. Je venais de lire un extrait de deux poèmes de l'empereur *Kienlong*, lorsque j'ai reçu la prose et les vers de *Frédéric le grand*. Je vais d'abord à votre prose, dont le sujet intéresse tous les hommes, aussi-bien que vous autres maîtres du monde. Vous voilà comme *Marc-Aurèle* qui combattait par ses réflexions morales le système de *Lucrece*.

J'avais déjà vu une petite réfutation du Système de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de se rencontrer plus d'une fois avec votre Majesté : c'est bon signe quand un roi et un simple homme pensent de même ; leurs intérêts sont souvent si contraires, que, quand ils se réunissent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raison.

Il me semble que vos remarques doivent être imprimées : ce sont des leçons pour le genre humain. Vous soutenez d'un bras la cause de DIEU, et vous écrasez de l'autre la superstition. Il ferait bien digne d'un héros d'adorer publiquement DIEU et de donner des soufflets à celui qui se dit son vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre

capitale, comme *Kienlong* vient de faire imprimer ses poésies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai sur le champ. 1770.

L'athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini : sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous.

Non-seulement vous réfutez l'auteur, mais vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère *Ganganelli* et aux siens; ainsi, dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère *Ganganelli* et ses arlequins devaient bien favoir avec le reste de l'Europe de qui est la belle préface de l'Abrégé de *Fleuri*. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche : ils en feraient à vous-même, et nous ne sommes plus au temps des Hérules et des Lombards, mais nous sommes au temps des *Kienlong* et des *Frédéric*. *Ganganelli* sera assez puni d'un trait de votre plume; votre Majesté réserve son épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite représentation sur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du *Système* reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonsurés. Vous avez très-grande raison de dire qu'il n'en est rien, et que notre philosophe athée ne fait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'est ainsi, Messieurs, qu'il allait autrefois; c'est ainsi que vous avez commencé; c'est

— ainsi que les *Albouins*, les *Théodorics*, les *Clovis* et leurs
1770. premiers successeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles ; prends les dixmes , et laisse-moi le reste ; bénis ma conquête, je protégerai ton usurpation : remplissons nos bourses ; dis de la part de DIEU qu'il faut m'obéir , et je te baiseraï les pieds. Ce traité a été signé du sang des peuples par les conquérans et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puissances*.

Ensuite les deux puissances se sont brouillées , et vous savez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puissances dans les Etats de votre Majesté et dans le vaste empire de *Catherine II* ! Ainsi vous avez raison pour le temps présent ; et le philosophe athée a raison pour le temps passé.

Quoi qu'il en soit, il faut que votre ouvrage soit public. *Ne tenez pas votre chandelle sous le boisseau* , comme dit l'autre.

Les peuples sont encor dans une nuit profonde ;
Nos sages à tâtons sont prêts à s'égarer :
Mille rois comme vous ont défolé le monde ;
C'est à vous seul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne *Catherine II* est charmant , et mérite bien que je vous fasse une infidélité.

Je ne fais si c'est le prince héréditaire de Brunswick ou un autre prince de ce nom qui va se signaler pour elle ; voilà un héroïsme de croisade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie

et de la Servie ; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me consolerai si, dans ce charivari, votre Majesté arrondit sa Prusse. 1770.

En attendant , vous écoutez les mouvemens de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princesse *Amélie* font de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté , et dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

L E T T R E C L X X V.

D U R O I.

A Potsdam , le 18 d'auguste.

*N*E cachez point votre lumière sous le boisseau. C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait ; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme, je crus ma réfutation très-orthodoxe : je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides et scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est

1770. — échappé sur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, et que je l'y eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai point du tout l'ame ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre et les semer dans un terrain qui leur est contraire.

Il n'en est pas de même des vers au sujet de l'impératrice de Russie : je les abandonne à votre disposition ; ses troupes, par un enchaînement de succès et de prospérité, me justifient. Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à *Catherine*, et celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de *Choiseul*, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, et vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Silésie et vas trouver l'empereur qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'est rien moins que superstitieux. Enfin c'est un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares ; mais ce n'est pas une
raison

raison pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne seraient pas les seuls. Combien de nations plongées dans l'abrutissement et devenues agrestes faute de lumières ! 1770.

Mais vivons, et laissons vivre les autres. Puissiez-vous surtout vivre long-temps, et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre justice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X V I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, le 20 août.

SIRE,

LE philosophe d'*Alembert* m'apprend que le grand philosophe de la secte et de l'espèce de *Marc-Aurèle*, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette : ce squelette possède une vieille ame très-sensible ; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majesté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie ; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux *Pigal*, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette

Corresp. du roi de P...&c. Tome II. Dd

— 1770. entreprise de mes concitoyens, je ne fais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'académie française a inscrit dans ses registres la lettre dont vous avez honoré M. d'*Alembert* à ce sujet. J'ai appris tout cela à la fois : je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie, je ne fais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très-funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suisse ; mais vous savez quelle fête je me faisais de voir les petits-fils des *Sophocles* et des *Démotènes* délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Systême de la nature, et on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté ; ainsi DIEU avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre, que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jésuite *Nédham*, que *Buffon*, *Maupertuis* et le traducteur de *Lucrece* avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systêmes, de celui de *Buffon* qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marfouins pour origine ; et

enfin de celui qui exaltait son ame pour prédire
l'avenir. 1770.

J'ai toujours sur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchisseuse*, à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en est suivi, qu'avec une douleur qui empoisonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'*Alembert* des bontés de votre Majesté est un baume si puissant sur mes blessures, que je me suis reproché cette douleur qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage : permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part ; car sûrement il paraîtra et sera imprimé incorrectement. Si votre Majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-fouci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées et les fanatiques à la fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire
Voltaire.

L E T T R E C L X X V I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 16 de septembre.

— 1770. J E n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au fujet de votre statue , dans une lettre écrite à M. d' *Alembert* , aient été divulgués. Ce font des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu , et que *Maupertuis* ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très-juste que vous jouiffiez vivant de la reconnaissance publique , et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains , en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne font pas de ce genre : elles font un amusement pour moi. Je m'instruis moi-même en pensant à des matières de philosophie , sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le *Système de la nature* est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne ; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public , ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses , de ne choquer personne , et d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut.

Laissez donc , je vous prie , ces faibles ouvrages dans l'obscurité où l'auteur les a condamnés : donnez

au public , en leur place , ce que vous avez écrit sur le même sujet , et qui sera préférable à mon bavardage. — 1770.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les sciences refleurissent chez eux , ils seront jaloux qu'un gaulois , par sa *Henriade* , ait surpassé leur *Homère* ; que ce même gaulois l'ait emporté sur *Sophocle* , se soit égalé à *Thucydide* , et ait laissé loin derrière lui *Platon* , *Aristote* et toute l'école du portique.

Pour moi , je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs , et qu'ils trouveront dans l'ame de *Catherine* autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pousser vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui préside aux événemens , selon que le prétend l'auteur du *Système de la nature* , je ne fais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences , ensevelies depuis si long-temps dans ces contrées asservies , et dégradées de leur ancienne splendeur.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner , d'éclairer les esprits , de cultiver les mœurs , et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine , et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent , je ne fais que revenir d'une longue course : j'ai été en Moravie , et j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigote , il en a secoué la superstition ; élevé dans le faste , il a adopté des mœurs simples ; nourri d'encens , il est modeste ; enflammé du désir de la gloire , il sacrifie son ambition au devoir filial

— 1770. qu'il remplit avec scrupule ; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire *Voltaire*, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du *Tasse*, et le *Pastor fido* presque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philosophie ; et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme *Montagne* : Que fais-je ?

Ce que je fais certainement, c'est que j'aurai une copie de ce buste auquel *Pigal* travaille : ne pouvant posséder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'est se contenter de peu lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux et décrépît, il faut renoncer aux beaux esprits comme aux maîtresses.

Conservez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce siècle qui se glorifie de vous posséder, et qui fait connaître le prix de ce trésor.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X V I I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 26 de septembre.

IL faut convenir que , nous autres citoyens du nord de l'Allemagne , nous n'avons point d'imagination, 1770. Le P. *Bouhours* l'affure ; il faut l'en croire sur sa parole. A vous autres voyans de Paris , votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas supposé les moindres liaisons. En vérité le prophète , quel qu'il soit , qui me fait l'honneur de s'amuser sur mon compte , me traite avec distinction. Ce n'est pas pour tous les êtres que les gens de cette espèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipse qui m'honore de son attention , pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas nécessaire pour rendre justice à *Voltaire* ; une ame sensible et un cœur reconnaissant suffisaient. Il est bien juste que le public lui paye le plaisir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu : on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une statue ; faible dédommagement de toutes les persécutions que l'envie lui a suscitées , mais récompense capable d'échauffer la jeunesse et de l'encourager

— à s'élever dans la carrière que ce grand génie a
 1770. parcourue , et où d'autres génies peuvent trouver
 encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts ,
 les lettres et les sciences ; et lorsque je puis contri-
 buer à leurs progrès , je m'y porte avec toute l'ardeur
 dont je suis capable , parce que dans ce monde
 il n'y a point de vrai bonheur sans elles. Vous
 autres qui vous trouvez à Paris dans le vestibule de
 leur temple , vous qui en êtes les desservans , vous
 pouvez jouir de ce bonheur inaltérable , pourvu que
 vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet
 enfant qui nous est né (1). Je souhaite qu'il ait les
 qualités qu'il doit avoir ; et que loin d'être le fléau
 de l'humanité , il en devienne le bienfaiteur. Sur ce
 je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

(1) Le prince *Frédéric-Guillaume* , petit-neveu du roi.

L E T T R E C L X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 12 octobre.

S I R E,

Nous avons été heureux pendant quinze jours, d'*Alembert* et moi, nous avons toujours parlé de votre Majesté; c'est ce que font tous les êtres pensans, et s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de *Ganganelli* qu'ils s'entretiennent. Je ne fais si la santé de d'*Alembert* lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence, et n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu votre Majesté pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à *Marc-Aurèle* quand il partit pour la Moravie, dont votre Majesté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.

— 1770. Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aspirer, c'est à retirer dans les huttes de mon hameau quelques gènevois échappés aux coups de fusil de leurs compatriotes, lorsque j'ai vu que votre Majesté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me suis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, et je suis sûr qu'elle aurait été bien plus florissante et plus digne d'être protégée par votre Majesté; je ne me consolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce dessein; c'était là où je devais achever ma vieillesse. Puisse votre carrière être aussi longue qu'elle est utile au monde et glorieuse à votre personne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de *Brunsvick*, envoyé par vous à l'armée victorieuse des Russes, y est mort de maladie. C'est un héros de moins dans le monde, et c'est un double compliment de condoléance à faire à votre Majesté : il n'a qu'entrevu la vie et la gloire; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir? je n'ai fait qu'entrevoir un moment *Frédéric le grand*; je l'admire, je lui suis attaché, je le remercie, je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste; voilà de quoi je suis certain pour ces deux instans.

Mais pour l'éternité, cette affaire est un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne est l'empire du doute, et le doute est un état défagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie?

Gilimer, dépouillé de ses Etats, avait-il raison de se mettre à rire quand on le présenta devant *Justinien*? 1770.
 et *Caton*, avait-il raison de se tuer de peur de voir *César*? La gloire n'est-elle qu'une illusion? Faut-il que *Moustapha*, dans la mollesse de son harem, faisant toutes les sottises possibles, ignorant, orgueilleux et battu, soit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philosophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres sont-ils égaux devant le grand Etre qui anime la nature? en ce cas l'ame de *Ravaillac* ferait à jamais égale à celle de *Henri IV*: ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philosophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reste, du fond de mon chaos, pénétré de respect, de reconnaissance et d'attachement pour votre personne, et du néant de presque tout le reste.

L E T T R E C L X X X .

D U R O I .

Potsdam , le 30 d'octobre.

— 1770. U N E mitte qui végette dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent des mondes divers flottans dans l'espace de l'infini , du principe du mouvement et de la vie , du temps et de l'éternité , de l'esprit et de la matière , des choses possibles et de celles qui ne le font pas. J'apprehende fort que cette mitte n'ait distraït ces deux grands philosophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainsi que les rois disparaissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous qui réunissez tous les genres , vous descendez quelquefois de l'empyrée : tantôt *Anaxagore* , tantôt *Triptolème* , vous quittez le portique pour l'agriculture , et vous offrez sur vos terres un asile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont *Voltaire* est le législateur , à celle des quakers de Philadelphie auxquels *Locke* donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espèce ; ce sont des polonais qui , redoutant les déprédations , le pillage et les cruautés de leurs compatriotes , ont cherché un asile sur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en

plus que les hommes se ressemblent d'un bout de —
notre globe à l'autre , qu'ils se persécutent et se 1770.
troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur
félicité , leur unique ressource est en quelques bonnes
ames qui les recueillent et les consolent de leurs
adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de
faire à l'armée russe , de mon neveu de *Brunswick* : le
temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser
apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il
fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces
de son existence , il a ébauché un poëme épique : c'est
la Conquête du Mexique par *Fernand Cortez*. L'ou-
vrage contient douze chants ; mais la vie lui a
manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était
possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il
est certain qu'il en saurait à présent plus que nous
tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il
ne fait rien du tout. Un philosophe de ma connais-
sance , homme assez déterminé dans ses sentimens,
croit que nous avons assez de degrés de probabilité
pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*.

Il prétend que l'homme n'est pas un être double,
que nous ne sommes que de la matière animée par le
mouvement, et que dès que les ressorts usés se refusent
à leur jeu , la machine se détruit et ses parties se dissol-
vent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de
parler de DIEU que de l'homme, parce que nous ne
parvenons à soupçonner son existence qu'à force de
conjectures , et que tout ce que notre raison peut
nous fournir de moins inepte sur son sujet , est de le
croire le principe intelligent de tout ce qui anime la

— nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette
 1770. intelligence ne s'embarrasse pas plus de *Mouſſapha* que
 du *Très-Chrétien* ; et que ce qui arrive aux hommes
 l'inquiète auffi peu que ce qui peut arriver à une
 taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase
 fans s'en apercevoir.

Mon philosophe envifage le genre animal comme
 un accident de la nature, comme le ſable que les roues
 mettent en mouvement, quoique les roues ne ſoient
 faites que pour transporter rapidement un char. Cet
 étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre
 les animaux et l'Intelligence ſuprême, parce que de
 faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre
 ſervice, que nos vices et nos vertus ſont relatifs à la
 ſociété, et qu'il nous ſuffit des peines et des récom-
 penſes que nous en recevons.

S'il y avait ici un ſacré tribunal d'inquiſition
 j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour
 l'édification du prochain ; mais nous autres huguenots
 nous ſommes privés de cette douce conſolation : et
 puis le feu aurait pu gagner juſqu'à mes habits. J'ai
 donc, le cœur contrit de ces diſcours, pris le parti de
 lui faire des remontrances. Vous n'êtes point ortho-
 doxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux
 vous condamnent unanimement ; et Dieu le père qui
 a toujours les conciles dans ſes culottes pour les
 conſulter au beſoin, comme le docteur *Tamponet* porte
 la *Somme* de *S^t Thomas*, s'en ſervira pour vous juger
 à la rigueur. Mon railonneur, au lieu de ſe rendre à
 de ſi fortes ſermons, repartiſſait qu'il me félicitait de ſi
 bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer,
 qu'il m'exhortait à drefſer la carte du pays, et de

donner un itinéraire pour régler les gîtes des voya-
geurs , sur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges. 1770.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies : c'est le cas de dire, *sauve qui peut*. Pour nous , notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde-ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie genevoise , travaillez pour l'honneur du Parnasse , éclairez l'univers , envoyez-moi votre réfutation du Systême de la nature , et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord et de ces contrées.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , 21 novembre.

S I R E ,

VOTRE Majesté peut être ciron ou mitte en comparaison de l'éternel Architecte des mondes , et même des divinités inférieures qu'on suppose avoir été instituées par lui , et dont on ne peut démontrer l'impossibilité ; mais en comparaison de nous autres chétifs vous avez été souvent aigle , lion et cygne Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande , qui ferme sa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonoises

— 1770. — persécutées; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute espèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se ressemblent, sinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un suisse des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de *Brunswick* était donc aussi des vôtres; il faisait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majesté peut juger si je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne fache rien du grand secret de la nature, tout mort qu'il est. Votre abominable homme qui est si sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raison, ainsi que l'auteur de l'*Ecclésiaste* attribué à *Salomon*, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainsi que *César* et *Cicéron*, qui le déclarent en plein sénat, ainsi que l'auteur de la *Troade*, qui le difait sur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainsi que le pensent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainsi qu'on semble le prouver quand on dort d'un profond sommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne fais pas ce que pense *Moustopha* sur cette affaire, je pense qu'il ne pense pas, et qu'il vit à la façon de quelques *Moustophas* de son espèce. Pour l'impératrice de Russie et la reine de Suède votre sœur, le roi de Pologne, le prince *Gustave*, &c. j' imagine que je fais ce qu'ils pensent. Vous m'avez flatté aussi que l'empereur était dans la voie de perdition; voilà

voilà une bonne recrue pour la philosophie. C'est ———
 dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de 1770.
 paradis : c'était un objet intéressant ; bientôt on fera
 réduit à aimer DIEU pour lui-même , sans crainte et
 sans espérance , comme on aime une vérité mathéma-
 tique : mais cet amour-là n'est pas de la plus grande
 véhémence ; on aime froidement la vérité.

Au surplus, votre abominable homme n'a point de
 démonstration , il n'a que les plus extrêmes probabi-
 lités ; il faudrait consulter *Ganganelli*, on dit qu'il est
 bon théologien ; si cela est, les apparences font qu'il
 n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira
 pas son secret ; il fait son pot à part, comme le difait
 le marquis d'*Argenson* d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique,
 foyez bien persuadé, Sire, que de toutes les vérités
 probables la plus sûre est que votre gloire ira à
 l'immortalité, et que mon respectueux attachement
 pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif
 être subira la loi qui attend les plus grands rois,
 comme les plus petits velches.

L E T T R E C L X X X I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 4 décembre.

— JE vous suis obligé des beaux vers annexés à votre
1770. lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois ,
qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européen ,
mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaisseau revenu depuis peu de la Chine à
Embden , a apporté une lettre en vers de cet empe-
reur , et comme on fait que j'aime la poësie , on me
l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire
traduire : mais nous avons heureusement été secondés
par le fameux professeur *Arnulphius Enserius Quadrazius*.
Il ne s'est pas contenté de la mettre en prose , parce
qu'il est d'opinion que les vers ne doivent être traduits
qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce , et
vous pourrez la placer dans votre bibliothèque
chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur
la difficulté de la traduction , il ne compte pour rien
quelques solécismes qui lui sont échappés , quelques
mauvaises rimes qu'on ne doit point envisager comme
défectueuses lorsqu'on traduit l'ouvrage d'un empe-
reur.

Vous verrez ce que l'on pense en Chine des succès
des Russes et de leurs victoires. Cependant je puis
vous assurer que nos nouvelles de Constantinople
ne font aucune mention de votre prétendu foudan

d'Egypte; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce *Mouftapha* avec sa pipe est allié des Velches et de *Choiseul*, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de férail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, et que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'Alcoran? et qu'enfin quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable?

Je salue l'original de certaine statue, et le recommande à *Apollon*, dieu de la fanté, ainsi qu'à *Minerve*, pour veiller à sa conservation.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X X I I I .

D U R O I .

A Potsdam , le 12 décembre.

— LE damné de philosophe contre lequel vous êtes en
 1770. colère , ne se contente pas de raisonner à perte de
 vue, il se met à rêver , et il veut que je vous envoie
 ses rêveries. Pour me débarrasser de ses importunités,
 j'ai été obligé de me conformer à ses volontés. Voici
 ses fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accusez
 pas d'indiscrétion. Si ce fatras vous ennuie , rangez-le
 dans la catégorie de Barbe-bleue et des Mille et
 une , &c. Je lui ai conseillé , pour le corriger de son
 goût pour l'imagination , d'étudier la géométrie tran-
 scendante qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de
 trop poétique , et le rendra le digne confrère de tous
 nos graves philosophes tudesques et professeurs en *us*.
 Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a
 une ame : la plupart de ceux qui le croient , n'y ont
 jamais pensé. Je ne crois pas , comme vous le dites ,
 que *Moustapha* ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y
 a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque ,
connais-toi toi-même , qui veulent savoir ce qu'ils sont ,
 et qui , à mesure qu'ils avancent en connaissances ,
 sont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru savoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un
 homme qui fait à quoi s'en tenir ; mais il est payé
 pour ne pas révéler les secrets de l'Eglise , et je

parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret et de ne pas importuner un homme auquel il faut se faire conscience de dérober un moment. Ses momens font si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L X X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

20 décembre.

EN vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon dieu, comme son style s'est perfectionné depuis son éloge de Moukden! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif, nommé *David*, et à nos badauds de Paris! Je soupçonne sa Majesté *Kienlong* de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme *Orphée*, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien disciplinés, des faucons bien dressés. J'allai autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de son armée, mais cent fois plus de sa personne; et je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de soupers plus agréables que ceux où *Kienlong le grand* daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; et sans un lapon qui me calomnia,

— je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de
1770. rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident ; et quoiqu'un abbé *Terray* m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me ferait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez pour être plus heureux que je ne mérite ; cependant je regrette toujours *Kienlong* , que je regarde comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites ; comme il écrit dans cette langue avec plus de grâces et d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux , avec cette adresse , AU ROI ; car il n'y en a pas deux , à ce que l'on dit ; et on parlera peu du sultan et du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse : Pour être mis à la poste , dès que le paquet fera dans ses Etats. C'est un tribut payé à la bibliothèque du *Sans-souci* de la Chine ; je ne crois pas ce tribut digne de sa Majesté , mais c'est la cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand *Yhao*.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à *Mouslapha* ; je suis encore dans l'erreur sur *Ali-bey* : elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif sur les lieux s'informer de la vérité ? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que faisaient des ingénieurs sans génie , et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades : il me semble

qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux ———
coups à faire. 1770.

J'ai bien peur que les Velches et même les Ibères
n'échouent. Leurs entreprises, depuis long-temps,
n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant
votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

Fin du Tome second.

1300

